Pascal Leray

Scriptocardiogramme

1993
Révision 2018

SCRIPTOCARDIOGRAMME

- Hiérogamie X p.5
- Gisements de passe-temps p.19
- Le jugement de rien p.93
- Les spectateurs agonistes p.117
- Révélation (?) p.125
- Écrire p.143
- Le concert p.161
- L'encan p.169
- Une expérience du magnétophone p.177
- Les ténèbres p.183
- Une structure p.191
- L'odeur des néons p.203
- Carnet touristique p.215
- Feuillets d'été p.229
- Chemin du bois vivant p.297
- L'étude des suites p.305
- Les catacrispes p.335
- Le passage des avions p.349
- Sonnets contrariés p.375
- Les noces *précédé de* Clair et obscur p.399
- Une expérience de la gloire *qui est de demeurer*
  sur le seuil d'une armoire sans en être connu et en silence afin de taire éventuellement la fierté et la joie de pouvoir rendre compte à sa conscience multiple
  de la seule possible et fructueuse quoique glaciale parce qu'orageuse coignoissance
  p.421
- Tasse à café – premiers périples p.479

Hiérogamie X

Ainsi, nous pourrions commercer de nos magies

Et nous pourrions aimer
jouer à aimer nous regarder voir
souffrir

Mais regarde la scène :
des théâtres antiques nous dévoilent
nos virtualités irrésolues

Et l'on dirait que ça redouble de fureur
Et c'est néanmoins peu d'une tempête

Si cela était ? un croisement
entre une chaste pluie d'automne
et de perverses bruines ---

Cela ! devrait simplement nous abreuver
mais nous sommes sortis et nous avons marché

Quant au jour,
il se levait, sans jamais s'éclaircir
il rejouait, pour les multiplier, nos invitations
mornes

Ici
on projeta nos défections.

Ce n’est pas vrai.

(oui, commençons et dénions ce qui est indévisageable
dans l’étang)

Ta sexualité n’est pas comme une eau froide,
il s’agit d’électricité.

Y inciser une vérole
pareille à la vérité ?

Ne soyant
-- ni trop regardant
-- ni trop aimant...

Tu gardes la figure des chairs du roman de tes eaux
dans l’illusion.

Ce que désira signifier
l’involontaire valse de ces vers
-- car leur chant était magnétique --
a la couleur de l’inconscient

Taisez-vous !
    Taisez-vous, enfin !
        Vous avez la couleur de l’inconscient.

J’entendais simplement -- ne plus goûter
de leurs rivalités -- le commun réconfort

J’ai moi aussi
souscrit à tendre

la chaleur
humaine m’a déçu

O la chaleur humaine
mène bien mal de l’un à l’autrre
des confins de l’âme
humaine

comme une haleine outrageuse perfore
l’instant dispersé du carcan des amants

je signifie la fin de cette gare
prendre le train ne projettera plus
destination

j’ ai moi aussi aimé
à parcourir des yeux les fleurs
qui progressaient au chaste arome d’un tonnerre
jamais nubile

LES GENS auront des têtes hasardeuses
un soir
non, ne les a pas dévisagé

ON ME dira (mais entrerai-je ?)
que cette cruelle lumière
était ! un métropolitain

ET TOI, écartée de ces nuits
tu parlerais de l'intérieur
respirant tout de mes désirs

FUIS, ce train ne te conduira pas
aux intestins un peu loquaces
de ses passagers

MAIS MOI, je t'y emmènerai
par des voies détournées
aux transports déréglés

S’il n’entend, en entrant, ni le silence
ni le pavé pluvieux du « boulingrin » où il s’engouffre,
rien sous ses pas ne lui indiquera le tracé
de ses étranges allées
et de ses mornes promenades.

NORMALEMENT il ne doit pas agir ainsi :
---- il faut qu’il parte.

Et chaque chose en lui doit s’installer
ailleurs.

Si seulement il possédait le mot,
il pourrait plonger pour un plan,
acheter son chemin --

vers une rive sans séjour, choisie
pour ses accointances sinistres, pour ses essaims supposés
d’eau fragmentée -- échouées ici bas.

La ville lui pardonnera, parfois
pour un spectacle nu, projection intégrale
s’il l’offre seulement avec de la chair vraie.

A voir
dans le café dû au sang
du sentiment

Dans la verseuse
Gentiment qui coule
des mêmes fragments d'eau

Dans la tasse lavée
resplendissante dans l'effroi
du parfait soleil qui la sonde

Le tintement
d'une agréable ronde

Il y a beaucoup de hasard dans chacun de leurs gestes
mais ils semblent choisir le wagon
dans lequel ils auront à patienter

Un rituel de voyageurs, patrie d'une antique station

Vous n'imaginez pas votre rival dans ce transfert
Vous ne savez ce que c'est

Curiosité de savoir ce qu'induisent les champs du loin du hubelot

de hasard dans le choix de partir
quant au lieu

Mais les rires descendaient ici
Une ère solide : on se mit à parler

Rituel

Depuis le jour
Et puis le jour a fini par aller
Est demeurée
L'absence

Depuis lors
Forêt furieuse rivalisant avec moi
Depuis

Nous avons vu ces maigres branches
chavirer

Le jour
où je ne suis pas né
(la terre s'ouvre, la rocaille roule, la pluie
tombait
sur chacun de nous
des arbres)

Feuilles palpitantes, germes de la coignoissance
des sous-bois
Le ravin ruisselait aussi
La demeure où je suis
Resté
Mais aboli
Sous laquelle grouillait une source
Comme un conte quadrillée de symboles
Nourriture

J'ai donc rêvé un seul instant
De ma naissance du moment

Où a cessé la consomption où a
Terni la maigre saison
Nécessaire

Gisements de passe-temps

Autobiographie

Pourquoi ? Je haïssais. Mais j'ai toujours vécu ainsi, sans doute,
inscrivant le récit d'un voyage que je ne fis pas.
Si j'avais un jour fumé une cigarette dans les toilettes d'un lycée,
où chaque chose parlait - de moi
de mon absence parmi ces paroles
alors peut-être j'aurais pu en revenir à la normalité du
schizophrène
qui n'a vécu que pour l'instant de son délire ?

Je n'ai jamais aimé mon ombre
Toute mon enfance est une cour d'école
où je masturbe de hideux enfants, l'un après l'autre
savamment
pour leur broyer le sexe
qu'ils s'enfuient
mais mon chemin a vraiment accompli son possible – rien – pour
ne jamais croiser leurs mots

Et je voudrais parler de ce voyage
en esquisser les monts et les ruisseaux
si j'étais une plaine... j'ai eu tant de mal à la décrire !
Peut-être, après tout, ai-je été une plaine.

Existerait un paysage de l'amour
(mais il ne se vit pas, on s'y accroche avec d'insaisissables serpes)
pour vous affamer de monde...

J'aimais des lèvres, des neurones et des seins
mais je voyais rien de tout cela, j'étais une photographie

J'aimais être un choral de Jean-Sébastien Bach
pour oublier que j'aimais aussi être en vie

Mais elle m'a affirmé que nous irions baigner
dans le couloir où l'on s'attarde
et j'avais une peau si blême
une peau de jachère
et elle – avec ses serres, ses grandes dents --

Elle que je n'aimais pas mais qui me vomissait
si bien que j'aurais toujours besoin d'elle
et de son incompréhension

Le sein qu'on ne t'a pas offert
est tel à la lumière affreuse d'une ville
rampant tout autour de toi --

La monstruosité des acacias
génère aussi, du loin de ta fenêtre,
une musique effrayante de pluie

Non – tu n'as pas dormi
mais tu t'éveilles, c'est
dis-tu – le crime
un gênant jour t'a convié, si jaune !

Je n'avais rien à faire de mon week-end. Je voulais juste m'assommer d'angoisse. Ce qui m'éveilla, ce fut l'idée d'un piano, ou mieux ! D'un clavecin, d'une pièce de Jean-Sébastien Bach. Et l'idée se greffa, sur chacun de mes doigts, de jouer de l'orgue avec oeil, avec l'orgueil de ce qui veut -

Je voudrais simplement parler d'amour
mais il me semble déplorer les mots
et tel à la pornographie, l'amour
n'existe pas, ne sort qu'en pièces de
la sphère de l'inconscient

Je n'ai pas fait l'amour, mes caresses ont tué -

Si l'autre rive était
inaccessible, je l'ai su, puis
oublié
le mètre de mon inconstant retour,
je voulus le connaître

c'était bien ma chair

Je suis devenu, pour moi, l'abîme
de l'ignorance d'autrui.

Dialogues

Une atmosphère de non-suivi pourvoie
en cas de chute.

Etrange, n'est-il pas ? Le vent
a cessé de souffler

Nous aurions reconnu, grâce à ces arbres
le soufflet divin

Rien n'y a fait
nous ne voulûmes ni nous abîmer
au risque
simplement de rencontrer
la grâce
du savoir
ni
nous draper dans les vétustés
qui nous auraient parés
tous ces hivers
durant

Comme lorsqu'on arrache une dent,
les autres prennent sa place.
Toutes s'écartent,
n'obéissent pas au compromis qui les suggère,
simplement plus larges mais jamais –
oui, chacune irait son propre chemin.

Il y aura des jeunes gens
et également des demoiselles
  nubiles.

C'est pourquoi il y a des hymens.

Je me souviens de l'époque où tout se procréait
en de multiples conséquences.
C'était là que fleurissaient nos premiers mythes.

Il y eut tout d'abord les genres, les nombres.
Survint Jean-Sébastien Bach.
(Il chevauchait un clavecin !)

Il faut en revenir aux origines.
Les fondements de la musique tonale, par exemple
- qui est née dans les églises.

La génération des modes,
le complexe incestueux de la musique
parce qu'elle était savante,

la parole.

Mes pairs,
communiquiez avec partitions, grimoires
et autres
analogues.

Mangiez
dans la cervelle de l'un de l'autre.
On pourrait y puiser son imagination aussi.

Vous connaissiez.
L'incompréhension seule permettrait ceci,
à travers divers jeux de l'interprétation.

Votre bizarrerie est même.
Tout tient compte de votre multitude.

C'est l'endroit le plus secret de la planète, un vrai linceul. Et nous étions tous deux, puisque aujourd'hui je n'étais qu'un, refusant (ou même abdiquant) tout oeil extérieur à moi-même. Aussi, nous étions parfaitement nus.

Mais ce n'était qu'un boulingrin, rien de mythique. Et nous étions ardents, plutôt enclins à faire l'amour qu'à la prière (était-il vrai, comme nous le songions peu, que nous n'avions aucune raison de prier ? Nous n'étions qu'une variation).

C'est l'endroit chatoyant qui a déteint sur nous aussi. De violacée, notre peau s'est faite bien plus jaune. Et ces dorures nous gênaient, pour ce qui est de s'embrasser ou de communiquer.

La question est de savoir : est-il bien nécessaire que j'aie un corps, une âme, etc ?

Question qui ne se pose pas ---

Le souvenir me gagne : il atteint droit au cercle de son acception suprême.

C'est-à-dire, plutôt de fantasmes
de réalités mêlées,
proliférées.

Dans une chambre aux vitres miroitant
les murs
qui miroitent
la porte
qui esquisse un escalier,
une autre chambre,
un corridor, etc.

Ou mieux : me disperser parmi le mobilier de ma chambre ?

Chimère ! Nous vous voyons avec vos dents.
Ce sont les nôtres qui nous font souffrir

L'anarchie, stade suprême du sérialisme (qui, en retour, en est la concrétisation).

Parce que les éléments de la série sont uniques, c'est-à-dire autonomes (quoique interdépendants). Ainsi, la série se conçoit comme une grappe plus ou moins dense (de 1 à n éléments), autonome et correllée avec d'autres séries. L'événement non répété est sériel ; une famille d'événements différenciés et associés par leurs quelconques caractéristiques, jamais répétés eux-mêmes et cette série ne se répétant jamais telle.

Le jugement de rien

La blancheur de la pièce centrale.

Divers essais ne nous ont pas instruits.

Jean-Sébastien Bach s'est tu.
L'accalmie est rêvée mais le chant ?

Non écrit -

Le récit se fera, n'ayez crainte
en la diversité.

A présent toutes Les présences du rire sont réunies.

le récit du suicide est exact.

Une pièce dodécaphonique de Schoenberg a parfois peine à imprégner l'esprit, de sorte que, quant à l'opéra, on ne connaîtrait rien, par un après-midi fastidieux de concentration, qu'un soliloque – larmoyant.

A quoi, bien sûr, ne se résume pas la musique. Les yeux lourds, la fièvre basse, on tente encore de discerner l'intrigue.

Moise et Aaron, au fait, ce sont ces frères. C’est Abel et Caïn sinon qu'au crime, s'est substitué la polémique du dieu parlant, du dieu muet, des termes de sa dictature.

Et ici, un choral bien plus grave : « Parce que les Tables elles-mêmes ne sauraient éveiller d'émotions. Il faut les falsifier avec quelque chose d'intérieur. »

Une notion, sérielle, pourvoira et rendra seule de façon parfaite et incompréhensible le dilemme de Moïse.

« A présent, dit-il, j'ai conscience de défendre quelque chose de beaucoup plus important que ma propre existence », mais il ne sait quoi.

Ce n'est pas la notion sérielle, qui n'est elle-même qu'un instrument et qu'il ne maîtrise pas, de plus. « Ma loi est peut-être mal énoncée mais elle est là. » Et sans application.

Schoenberg, parti en train, se demanda lui aussi, le long de son trajet, la fin qu'il pouvait, de surcroît, donner à l'oeuvre.

Corps à corps

L'impression d'immobilité se retourne. A présent, elle veut nous faire payer son confort.

En avant pour de longues discussions avec des êtres imaginaires. L'immatérialité du coude-à-coude où l'on expose à l'inconscient une pensée amoindrie, fatiguée par de fictives luttes, est compensée par la diversité des sensations, par leur arrête et par leur puissance de suggestion.

Nous sommes ici, à n'en pas douter, comme devant une montagne, à nous interroger quant à savoir si elle viendra, nous refusant à l'inviter.

« Mais j'irai te chercher moi-même ! »

Une tension extrême, infime également et donc fort simple, caractérise l'immobilité. Non pas les souvenirs, qui prennent beaucoup trop d'efforts. L'esprit ne génère plus, pour lui, que de vagues sensations, des éclats de paroles, qui ne concordent pas avec les semblants de pensées avoisinants.

Un rêve pulvérisé dès les premiers moments : l'éveil. Les yeux grand ouverts, rien ne reste. Un rêve pourtant dense, vif. Et, en toute dernière instance, vaguement, un nom (le nom d'une personne qui existe, que je ne connais guère et qui sera heureuse de ne jamais le savoir). Une notion : le changement brusque, soudain, sur laquelle je disserte, sur un cahier tel à celui-ci, avec ma plume.

Jour de neige

« J'ai pris une décision. Je ne sais pas si c'est la bonne mais... Il faut que ça continue. Je ne voulais pas tout casser. »

L'autre, d'une voix soudain enjouée.

« Tu as vu : il a neigé, hier. »
« Oui, ce matin aussi. »

Réponses qui ne s'adressent à personne, que je reçois en mon sein, pour un sinistre réconfort.

Finalement ---

La neige qui tombe dans un rêve dont il semble qu'on a refusé de se souvenir, dont on s'est vu, plutôt, par soi, refuser le souvenir, n'est pas la neige au quotidien, neige qui, en ces bas-lieux parisiens, n'aura griffé que quelques jours à peine. Mais les conflits qu'elle résout, qui se résolvent contre elles, adoptent ce docile bien-être de la fonte, en l'esprit, si celui-ci n'est pas trop haut.

Eclat impressionnant, menaçant, des neiges éternelles.

« Ma mère va récupérer deux colombes. »

Puis, le silence.

Ayant dit cela, elle regarde sa montre, puis observe tout autour ; le bus ralentit. Jamais un tel silence. Pas d’enfant aujourd'hui dans le bus. Lundi, jour de vacances.

« Que deviennent les gosses ? »

Jour de neige ---

Hector sans voix

Le policier Hector inspecta la maison et voulut en sortir.

Il n'y parvint jamais mais la maison grandit, ou plutôt elle se modifia, passant de l'un à l'autre des états qui dérangent la civilisation, le policier Hector.

Rarement il comprit l'inaccessible lien qui n'était plus le lieu d'où il voulait sortir car le jugement, fût-il certain, se tenait à l'extérieur.

Il lui fallut se dépêcher : il en sentait ici même l'imminence.

Pas de rêve cette nuit

Pas de rêve notable cette nuit ? Voilà qui est bien ennuyeux. Mais on se scandalise, en moi, de s'éveiller si tôt, on se rebiffe et dans une veille en demi-teinte s'écoulent quelques moments, au seuil desquels, quand je parviens à la conscience, toute rêverie est oubliée.

Pas de sommeil notable pour la nuit. Pour aujourd'hui.

Je voudrais m'attarder sur le qualificatif « notable ». Et plus précisément sur son suffixe « -able ». On a dû déjà en parler ; je n'ai pour ma part entendu que des bribes. Pour ce que je connais de l'anglais, « able », ce simple et puissant vocable, a un écho dissipé et d'une présence extrême en moi.

De sorte qu'un rêve notable m'apparaît, en plus d'être introuvable, proprement divin. Je ne désespère pas, sachant, par d'autres expériences parfois effrayantes, vraies, qu'un rêve peut, tirant une force inexhaustive de soi, se creuser en réalité, tout à fait comme s'il vous venait éveillé, comme si même j'en étais l'auteur.

Un rêve tout à fait capable. ---

Les mécanismes de l'esprit, de l'inconscient, ne s'arrêtent certes pas au rêve. Partout où i y a intrusion de l'imagination, on peut voir sa marque.

Et disserter, longtemps.

Car l'analyse, sous quelque jour qu'elle se produise, ne se contentera jamais, j'en ai bien peur, de réparer es divers univers se partageant mon écriture, fût-elle unilatérale, c'est-à-dire inconsciente ou pensée absolument a priori.

Fiction, fantasme. Ambition creuse...

De même, je puis jouer à ce jeu, de surprendre ici ou là quelque parole quotidienne, espérant ou non la faire fructifier. Il y a donc de l'instinct du voyeur à expérimenter une matière a priori irrésoluble – à l'imagination. Une matière qu'idéalement, je devrais engloutir. Non. Telle n'est pas l'ambition qui me soulève.

Je n'espère pas mieux. Le grand pardon du mot, c'est son silence. C'est mon inconscient, hormis son inconstance.

Faits divers

On l’a lu ce matin dans le journal : deux tonnes de haschich auraient été saisies. Or, tout le reste a été tu.

Je ne parle pas des méthodes, qui sont celles d'un pays démocratique. Ce qui m'est venu à l'esprit avec, je l'admets, un brin de voyeurisme, c'est, au-delà de l'amas inimaginable du délit le plus tranquille qui soit, mué en un autre appétit, une autre saine joie – une bénédiction, l'argent !

A présent ils gisent en prison ou plutôt ils respirent. C'est qu'à présent ils vivent ce en quoi ils ne pouvaient croire. Et c'est aussi pourquoi ils gisent car pourtant rien, sinon, ne s'est éteint. Aussi, lenteur et excès se succéderont, irrésistible déséquilibre, jusqu'au moment où le verdict aura passé.

Je ne les imagine pas tels à leur sentence.

Il se fait, me répond-il, que je les ai connus. Rien, en moi, ne fut transformé alors, le simple récit, chaque ville : Saint-Denis, Persant Beaumont. L'une insignifiante ? Par rapport à l'autre, non, mais par saccades (des illusions), c'était évident : chaque instant de sa vie aurait pu le conduire à cette coupure de presse. Prononcé un point-virgule, ils se joueront dans leur fin toute chaste.

La mort, ici, n'est pas le simplement lieutenant du crime qui n'existe pour personne, ni en eux (un jeu), c'est l'impression. Au chant du coq, dit-il, je me suis éveillé, puis levé pour acheter un journal.

Entre-temps, d'autres choses se sont passées.

Notamment, ils ont passé une nuit ; rien n'est joué. Ils ne le savent pas encore. Ils jouent, ils font semblant d'être terrorisés. Tant mieux, qui sait demain ce qui les aidera à s'échapper.

Il n'existait plus de limites, précise l'article et cependant le titre, dans sa raideur blasphématoire, semblait avoir déjà pesé l'affaire.

On serait seul, on fait donc ce que l'on veut, c'est la quiète loi ; mais que fait-on, car les murs se taisent, dérangent nos idées, les rectifient mais les malmènent – sans raison apparente ?

La fenêtre des rideaux n'empêchera en rien la rêverie, le solidaire saut au-dehors. La pensée n'a pas place en prison.

Comme une fonction simple se dévoile : un éclat. Et ne meurt pas ensuite.

J'imagine assez bien le policier Hector à ce moment, qui regarde ou écoute (il ne sait plus !) car le jugement peut se précipiter d'un instant à l'autre. Tout est dans le journal. Servira-t-il de pièce à conviction ? Non, tout cela est juré.

Mais il y a des caméras, on emmènera plus tard les bobines de films on ne sait où. Chacune est pesée. On les recense malgré tout car on ne sait pas où elles vont. C'est la simple vérité, aussi. Soyez donc justes : nous vous filmons.

C'est pour l'éternité ? Le temps, jusqu'à présent, n'a pas été pesé. Tout est donc rejetable. Tout est pourtant présent, peut-être trop.

Si donc les comédiens qui se sont donnés ici, entre Persant-Beaumont et Saint-Denis, pour une scène qui n'a pas duré, existent, nul n'applaudit. Le silence même, avec la chaste voix de nos journaux, exulte. Je ne sais.

Secousses

Symptôme : vulnérabilité,
fantasme, émoi.
Reconnaissance de ce qui s'agrippe.
Je
suis cette simplification de l'être au monde,
ma propre agonie.

Sensitif secours, par lesquelles de tes courbes me viens-tu ?

Puis je m'inquiète ou je m'endors
pour ne pas craindre, déjà survenu,
le son de cloche de l'éveil.

Productique

La production des fumées ne se compare pas avec celle des vapeurs
Il y a coloré et coloré

comme un rythme qui sourd

Ô
lumineuse beauté,
tiens !

En-deçà, c'est un champ
ou un vaste domaine, des portes claquent
on ne sait où.

Car le message qu'on a enfanté
tient
à vous parler.

Hypothétique
fin de monde
contentée.

L'autre spectacle

Etrange ! Pour la première fois, je m'éveille sans rêve, pour ainsi dire (quoique je sache fort bien que ce n'est là qu'une illusion).

Le spectacle interdit ? - Un autre ?
Le même, certainement.

ON NE VOIT PAS

Alors je tente, parfois, semble-t-il, avec succès, de saisir les mouvements de mes esprits, leur excès, leur irrationalité, leur dogme, etc.

Ses dogmes. Je les reconnais.

Il y a mieux. MAIS JE N'AI PAS LE TEMPS. JE VOUS RACONTERAI CELA PLUS TARD. Comme ma poésie a été transformée, au point que j'en ai peur, en simple jeu de l'inconscient. Mais il me faudra l'accepter : c'est ce que j'ai voulu, c'est ce à quoi j'ai travaillé. Pas de raison, et pas question, d'arrêter à présent.

Tendance à l'hallucination, même trahie, comme immanquablement, idées (« Gloire du long désir » ? Hum...) L'heure passe si vite !

Tout me dit de poursuivre.

Scène

Puise dans ta main
ô cette courbe
la falaise

qui

te déclina

en strates de nuits claires
et jours de pluie

*

Est-ce que tu crois vraiment que cela pourra t'aider de jouer avec les flammes ?

Lâche ces allumettes.

Silences de la parole

Au-dehors, toutes sortes d'anecdotes se taisent, que personne ne remarque ; la parole mettrait fin à leur ambivalence par tous réaffirmée.

Tous, qui se sont laissés aller à d'autres soucis. De toutes façons, il fallait qu'on soit très préoccupés.

L'absence de politesse à écrire ne me régénère pas. Le soupçon de n'avoir en aucun cas pu dire ce que je désirais ou, en un même battement de cil, ce qui était, me transperce. D'un bond, je sais qu'il n'y a rien à répondre.

Un sol s'émiette ; et dans la continuation, ailleurs, de ma désintégration de papier mural, il y a également un fragment de la beauté – parce que cela ne peut être autre chose que son flanc. Je connaissais un ciel, il y a quelques jours. D'un même mouvement, il y a l'eau.

L'âme s'émeut d'être aussi une image. Pour désespéré qu'on soit, le hangar est celui où se joue l'explosion réalisatrice, le vieux cliché dont les parois s'érodent : je sais, pourtant, ce qui est vrai, de moi, du monde, sinon de toute l'expérience.

Pas la galle pour de lumineuses brisures mais la côte à fléchir, avec la tête encerclée de parures de chien et d'ours, et un reniflement qui ne peut en finir, comme des bâillements trop soudains et trop longs.

Car tout auparavant devrait être restreint. L'ambiguïté, un maître-mot, s'impose comme une massue et ce n'est pourtant pas par-dessus la montagne d'un mot indivisible ou insondable que je me hisse, car les cahots sont vrais ; ils s'avèrent tels à des pertes de la mémoire, des résurgences, adorées sur le tard, menaçantes : chacune.

L'indifférence peut pouvoir si on le dit. Mais qu'on se le répète, et voici : je n'ai pas de salive. Je me reconnais en toute sécheresse. Le cercueil peut se délivrer lui-même.

Comme si vous aviez jamais écrit selon quelque sujet
admettant qu'il se meuve
indépendamment de tout le reste

Le jeu de mots ne tient pas en place. Il cherche à y voir plus clair mais lui aussi tourne autour de soi.

Il n'y a qu'une manière d'avancer : j'étais enfant, je jouais avec d'immenses sphères de feu, des allumettes. Et j'appris qu'une fumée pouvait geindre et ramper. Ce que vous êtes n'est guère autre : faites ensuite, pour vous, la différence.

C'est un précipité de l'enthousiasme mort qui m'a jeté au bord de la route.

Etroites circonstances, vraiment : de ne savoir si l'on a désiré ou si l'on vient à se désagréger ; une partie se jouant, chacune cache mal son jeu – imprévisibles coups qui tombent. C'est vraiment le seuil qu'ils désignent.

Bouclez la boucle, je vous prie.

Quand je ne t'ai pas, tu me manques. Mais comme je ne t'ai jamais, comment faire pour savoir que tu me manques ? C'est peu ou prou ce qu'on appelle l'intuition, comme lorsque l'on s'approche de savoir ce qui est vrai ou non, c'est la sensation sale de la nuit qui bat son plein.

Ta présence me réconforte vraiment. C'est la plaie qui indique où jeter un oeil.

Le seuil de l'émotion s'arrête ici, puisqu'il n'y a qu'un creux et des fumées ou des sarcasmes, des morceaux de ville pour nous habiller.

La secrète unité
du fou et de la folle
chacun divisé

Mais non. Peut-être désirais-tu que je ne parle de reine. Je ne m'excuse pas, incapable d'imaginer.

Sur les rives de la Seine
jonchées de pas limites

Voulez-vous que ceci s'invoque en une parfaite expression ? Chacun a deviné ceci pourtant : chaque chose a été changeante et rien ne semble devoir s'en remettre avant longtemps. Comme quelque tour de magie.

Poétique des névroses

Evidemment tout commence avec des propos très vagues, récités par la voix irritante d'un enfant, syllabiquement lent, le texte entre aveu et accusation ne se regarde pas lui-même ; il est destiné à l'oubli, à de simples structures se parasitant. L'aveu ici est superflu et l'accusation portée, envers qui ?

La chose extrême dont la parole témoigne est ainsi vide et son espace est mesurable. Il suffit de se taire mais ceci force à en témoigner. J'en veux pour preuve la vision du train.

Les cosmogonies altérées prennent ici et comme de retour une âme ; un sac à main ou un manteau, un fauteuil isolé ou un visage, n'offrent pas exactes leurs diverses crispations.

La voix de femme derrière
qui énonce un reproche et surenchérit.
Je doute que cela soit
même pour un instant
en exode constant vers l'autre.

Et cette crispation irrite assurément : l'épreuve d'un voyage tel ne serait, sans cela, en rien une expérience spirituelle.

Entendre les roues dérailler n'apparaît pas un droit chemin vers l'inconscient.

Poème

Il a fallu qu'on dise, à un moment ou à un autre, la réalité. On a donc discuté, toute musique aidant sauf le mot, de ce qui est, de ce qui reste à naître, de ce qui n'a pas lieu d'être. On a interféré de sorte que la justification au moins paraisse claire.

On avait provoqué, avec peut-être trop de hâte, les soubassements du mot à nu vivant, une expérience de la biologie.

On aurait voulu raconter, philosopher. Restait l'expiration.

Et j'ai bien pu changer d'idée en compulsant les lignes qui précèdent, comme si j'avais eu droit à dégager.

Pour ce qui crie et creuse et reste sur le pas de la porte, accumulation de parcelles bâties devant moi, au même point où j'en suis arrivé, pour me rendre l'instant plus commode.

*

Pour parler, j'ai assez de ma respiration ; pour jouir aussi je me suffis.

Mais pour me pendre il me faut une corde

Et pour m'étrangler même il me faudrait faire usage
de mes mains.

Une expérience de la chair : jouir trop hâtivement, exprès, pour n'en rien retirer. Puis le silence, la colère, d'autres fantasques humeurs vous viendront, madame, rhabillez-vous. J'avais juste voulu vous expliquer.

Vous préférez les bruits du train.

A l'heure où il partait, j'entrais en gare. Donc, j'avais tout le temps désiré, bien trop comme une pierre qu'on tend au couteau inutile car il n'y a plus de partage possible.

Il n'y a que des possibles
expérimentations de voix.

Je rentre à la maison ! Là, le repas attend. Mais le confort de la demeure est tel, je gonfle, je me noie : bientôt, le téléphone sonnera et malgré moi, vraiment, tout se dévoilera comme prévu. C'est immanquable et n'en vaut vraiment plus la peine.

Acheter un parfum, le même qu'hier j'ai senti. Le propager mais rien ne change rien : tu ne veux pas venir !

Et nous nous approchons pourtant.

Mais le chemin, le rentrement n'est rien de simple. (...) Vous avez reconnu ! Dans ces allégations rien qui vous soit étranger...

Au début,
étaient les ruines, puis
ils se sont mis à bâtir
des murs – et ils songeaient
déjà aux portes, aux fenêtres
mais le reste s'effondrait.

Au seuil
du royaume éclatante,
la lumière de l'incertitude
animait chacun d'eux, mais
les ruines se sont ramassées.
Il ne resta bientôt qu'une pierre.

La lèvre
entre les dents, l'un d'eux a dit -
il a parlé et fui,
empruntant et la pierre
et le sceau de l'espoir
qu'elle avait creusé dans la terre.

Enfin,
ils se sont réunis,
D'autres ruines obscurcissaient
le paysage, ils se sont regardés
les uns les autres, vers d'irrésistibles
ruelles du regard

« Parisien », dixit le troquet où je bois
mon pénultième café,
songeant à la névrose
évoquée ici-bas, par d'autres,
plus savants que moi.

Soit, j'accepte cette fourrure
et mes griffes
et de voir des gens lents
et d'attendre cent ans, plus ou moins
et de cesser d'écrire.

La poésie. N'est pas morte !
Non, tout simplement banale.
On ne s'expatriera plus ici.

Le seul chemin, ce sont les rails
du train qui le permettent.

1 – omettre d'acheter un billet
2 – Ouvrir un livre ou un cahier,
lire ou écrire

Sortir de Paris et aller où ?
Au centre de ce monde où je serai formulé.

La dépréciation de ce monde conduit à la dépression,
à l'oblation,
au va-et-vient solitaire du sang,
du sperme.

D'une crispation ralentie en son dernier lieu

Pour chaque privation que je me suis offerte,
il m'échappe pourtant une tombe.

Et pour les mots que je prononce,
il n'y a pas le moindre crime commis.
Oui, tout ceci est pardonnable.

Un référent
l'ignore.

Cette ville – c'était moi ! –
isolée en son immuable mois
arrimé à des feuilles d'arbres,
tourbillonne.

(le regard sombre, il insiste pour qu'elle parle
la respiration est allemande et l'accent se soustrait,
plaintif)

Sourire,
Le cliché va s'abattre sur eux.
Mains croisées, ostensiblement
heureux
mais leurs lunettes les préviennent ! Un soleil est à craindre.
- Regardez plutôt la photographie.

Voyageurs.

Si rassurants – des lieux accessibles
inanimés autour
d'enfants
ressemblants et rieurs
dans l'ombre
du jardin de sable
autour de l'autocar qui les attend
pour le repas.

(Et combien les enfants ne veulent pas
aller
manger
)

Un esclandre,
ce me semble
Paris – je
m'attends à voir
le sang tracer
le sillon de ces
combattants mais
la police
surviendra.
Apaisante est la loi
morale.
Paris – je
semble
droitement ce travailleur
précipité en un café
aux heures de pointe.

Merde, le môme !,
dit-il
en entendant
des pas
précipités dans
l'escalier.

*

Je vous attendrai
là.
Vous descendrez
- une hache à la main -
mais nous aurons
tous peur.

Les esquisses fragmentées du visage
que je tenais pour celui de mon épouse.

Nuit,
tu m'as
enfoui dans la
poche de ta blouse.

Au creux de la main sont les mêmes
que les rails du rêve où je voyage
Je descends du train mais pas une âme
n'attend. c'est ici, je me reconnais,
bavant la neige à travers les hublots.
Le train se répand sur les toits des demeures.

Je trouve,
dans l'une d'entre elles,
le tableau se peint
la plaie
de ton faciès.

Le printemps

Des travaux d'écolier nous attendent
et d'abord le silence

Le soleil en premier lieu nous oblige aux délassements des mornes ou
précoces
abandons.

Puis il s'agit de revenir
en chaque chose à soi.

Un carré d'herbe pourvoira.

Ce n'est pas le soleil qui représente une nuit,
une pluie de printemps.

La saison est le sang
et son corps n'est rien d'autre.

Ici, les arbres sont épars.
Le soleil balaie unanimement le sol
de montagnes de gosses qui se jouent
de tout, du désir
qu'ils pressentent.
Chacun de leurs gestes
(semble l'aveu d'un inceste)
Une prémonition
existe (pas un mot, un simple
espoir, un visage connu).

Non, ici plus de craintes.
Se suffit de soi
le fixe temps
clément, abrutissant
et les quatre éléments
harmoniques du cri.

(Deux, trois galants l'entendent,
étendus tournent lentement la tête.)

L'exhalaison
troublée à peine par la crainte d'une mère
qui cherche longtemps son enfant
d'un cri
la soeur qui déjà pleure
(calme-toi ! Agathe...)

sans que nul ne sache
hormis l'enfant
de quel sang ce printemps s'allaite.

Une foule d'enfants
à ce moment s'exalte
sur l'absence de corps
même défunt de l'enfant.

La folie est le sang,
le seigneur – un oeil
et la mort n'est rien d'autre.

Et le ciel est avare,
faisceau sur lequel
je repose mes mots.

La mort nous propose
mieux : un baiser est exclu
notre source prochaine.

Et un oeil entrouvert,
ses lèvres font la nuit.
La blessure est entière

Telle à l'oeil qui tombe,
telle à la première flaque de printemps
qui est l'hiver naissant

et mes lèvres qui puisent
leur prière au toucher
font la nuit.

Aux gens
qui ne veulent pas
d'un univers à deux vitesses
je réponds
j'en veux un à
trois vitesses

Un regard sur la mort.
un autre sur le rien
et l'un semble personne.

Où le mène une escalade
sinon au silence.

Ils ne sont pas
venus en vain,

Une expérience de la chair

Ce n'est pas la folie aujourd'hui qui me pousse au-dehors de moi. Elle était désirable même avec ses déceptions, du moins multiples : mais elle ne me servira plus à rien. J'ai liquidé l'idée même qu'on pourrait se faire de la folie avec un ange blafard, monstrueux dont j'ai voulu fuir le malheur.

A présent je suis là, un vrai samaritain avec de grandes griffes pour les planter dans le dos halluciné de mes amis. Je n'ai que faire, enfin, de l'amitié : l'humain ne trouve plus écho en moi. J'en ai assez des pérégrinations du temps, assez des sombres plis de l'espace aux LIMITES toujours vierges, je veux fuir ce qui est au-dehors et moi-avec, et je sais pour l'avoir entendu en rêve qu'il me faudra toujours avancer.

Dans une contrée interdite, mon pays sanguin, où j'imagine être mal né, le sorcier vrai, dont je suis l'ennemi, la trahison, me dévisage et dépose mes traits sur le sable fantasque. A présent je le sais, on me l'a suggéré, à quel point j'ai peur d'être nu, ici où les incantations ne cessent pas et provoquent en moi de dangereuses érections, sans joie, sans témoignage, cérébrales enfin.

Un sorcier que je hais et qui ne me voit pas, mais feint de me connaître. Alors, il se sait incapable de commettre la moindre erreur.

Aimable moments du matin ! Le silence, d'abord, dans un bol de café, sur une table et dont la surface, illuminée par une lampe suspendue au-dessus d'elle, parle, en quelque sorte, avec cérémonie : l'Annonciation, pour elle, n'a pas de fin. La chose qui veut se produire est une rencontre des lèvres avec le bord du bol et la vapeur, dont le grésillement paraît bizarre.

Et tout cela, qui devrait éveiller le spectateur, ne fait finalement que l'humilier.

Lombes avortées, à quelques pas de la solidification
Une station mouvante pour un sursit sans fin.

*

Demande à l'univers de se retirer de là. Office accompli, non pas en son honneur mais pour soi, pour se convaincre qu'il y a une aire bien vivante, qu'on est et qu'en dehors d'elle, rien ne pourrait subsister.

Trouver pourtant un lieu ; s'y recueillir. Un pur silence doit être observé par l'univers, qui guette aux alentours.

Un univers
mais un talent de fauve.

Une forêt de nuit,
diverses proies offertes aux non-perceptions.

Requête insidieuse, insistante et soulageante.
On a toujours vécu pour ce moment
et il est seul.

On attendra encore un jour ou deux
pourtant, et l'on s'inquiétera sans doute
de trouver sur le sable ce qui semble s'esquiver
avec une ombre de soupçon.

La sensualité extrême de ce peintre général fait songer à l'éternité,
plutôt qu'à la perpétuité.

C'est cependant dans une lumière douce
et même trop
que se dévoile la galerie d'autoportraits.
Chacun - traversé par des âges.

J'aimais aussi une sculpture.

Rien que le monde, je ne veux voir personne
Dans un obitoire où je n'ai rien
à pardonner, aucun reflet
Aucune toile ne saurait m'exciter.

Ici, un cri – ou là, une horloge
Gisements de passe-temps

Simplement s'exclamer : mais voici ce qui vit ! Dans une grande flaque d'eau. Immédiatement, ne plus chercher à faire le choix qui s'impose mais l'adresser en une permanente disjonction. Et c'est cela qui doit clapoter : on doit subordonner le pire et puis le tordre, sachant qu'il expire toujours d'une façon pire encore. Ce qui vit n'existant pas est la douleur : on la concevra toujours mieux.

Une malchance est cependant qu'on puisse atteindre à niveler la fécondité des passants. De droite puis de gauche, agiter leurs corps nus en un constant grelottement.

Scène pornographique

La chair où il plongeait avec tant de tendresse la main était sobre, discrète, laissait dépasser leurs ossements et bouillonner leur sang à tous deux. La verge vive lui parlait et il sentait l'engloutir. « D'un vagin érodé », dit-il, « j'ai fait mon havre-deuil, pour un moment. Puis j'ai descendu ces canaux et seulement ensuite j'ai aimé son coeur. »

« Des milliers de chapelles, avais-je imaginé, pour faire l'amour. Or, il n'en était qu'une. » Mais avec aussi ce qu'il en coûte de laisser l'urine enivrer corps et âme. « L'être aimé ne m'entend plus, suffoque. Ma respiration lui tranche la gorge et cependant je suis heureux. Je respire plus fort. »

« O timide passant qui outrage (...) un chameau dans ton dos nous a ravi, moi et ma sexualité. Dans un sens comme dans l'autre, tu avais une verge de femme. Retire ton pas de grave demoiselle, mets-moi enceint.. J'aime la clarté de ta nuque, ton acquiescement, ton sein, son odorat. Défonce-moi : j'aime ce que tu déchires en moi parce que tu le déchires. »

Il reste là. Une place centrale accueille son injonction et le pavé se meut. La dureté du sol. Il ne se lève pas. Il reste à-demi pétrifié sur la flaque de sa passion. Il boit de son eau sanctifiée. Cet instant-là n'existe pas.

D'un doigt, un dieu l'a sanctifié. Le feu de dieu pour un amour d'époque.

Jaunissure de ses lèvres quand on y pense ! Portrait travaillé par un sculpteur défunt, comme en quelques instants où la sève s'émaille.

« Je remplis un office magnifique, trouble de la civilisation. Je recueille les pommes rongées, par milliers, je les compte. Où j'en suis, voulez-vous donc savoir ? Mais ce n'est pas encore votre tour. Je ne sais pas exactement ce que vous faites, ce que vous pensez surtout : cela ne peut importer pour l'heure. C'est seulement votre visage que je taille. »

Celui qui ne l'a jamais vu
apparition ! se lève
nu

Ce que signifia cette valse de cahiers
car leur chant est magnétique
a la couleur de l'inconscient.

Taisez-vous !
Taisez-vous, enfin
Vous avez la couleur de
l'inconscient.

Je ne sais la distance qui sépare la plume de la feuille de feu.

Rivalité du fou.

FER
écrit ainsi
simplement

Sur la chair de l'heure (réplique)

En 1988, je dormais depuis environ une heure.

C'est une chose dont il est difficile de juger car le sommeil vient généralement d'une façon inqualifiable, qui semblerait bizarre, simplement, si l'on n'y était accoutumé.

Un soir serait venu ou apparu et, sans m'en rendre compte, m'aurait endormi pour une nuit qui aurait à peine duré, dans l'espace d'une éternité. Ou quelque chose d'approchant. Peut-être a-t-on entre-temps voulu me déranger ; on a sûrement frappé à la porte. Je n'ai pour ma part rien entendu. Et ce fut comme si j'avais été, le siècle, juste sa parole.

On ne pense plus ici à souhaiter la neuve année à quiconque.

Et comme il a fallu que je m'étonne, à l'autre matin survenu, de ce que je n'ai pas rêvé, sans en être certain, il faut donc s'interroger : qu'on puisse ainsi dormir, par un véritable soir de cataclysme. J'avais éteint la radio sans pressentir la puissance de mon geste. Une satisfaction malsaine, dont le trouble provenait indubitablement, ah ah ! de mon relatif abandon. Depuis, auparavant m'avait paru empris dans l'étau insomniaque de la ville. J'avais même erré, pensez-vous !

Ne rien trouver n'est pas ici, pourtant, une vaine chose. Un leurre ? Non, une accalmie plutôt, vers une heure qui ne régnerait pas, n'abdiquant pour personne - et par rien. Ce n'était pas un rêve mais une vraie construction. En fait de fer, j'avais une profonde striure.

L'éveil

Chacun de mes instants se perd lui-même et c'est ce qui donne sans doute, au lever, une idée de vacillement, renversé par la nuit on est quand même parvenu à s'éveiller.

Mais quelle nuit, vraiment ? J'ai tenté que me forge l'esprit pour un monde.

L'univers pas encore bâti est lui aussi à plaindre ; il vit déjà peut-être ou apparaît et disparaît, transversalement se rétracte. C'est un moule pour le caractère ; son intrusion n'a pas de norme... Il faudrait se plier à soi et ce, en dépit de tout ce qu'on peut avoir conscience d'être.

Au monde,
l'heure.

Dans l'indifférence de la terre où je convoite la noirceur de mon café,
on peut toujours espérer mieux !

J'admets qu'écrire est inapte à remplir une fonction.

Sur la chair de l'heure

L'horloge, c'est vraiment ce qu'on a de plus précieux chez soi. Sans quoi, je n'existerais pas, par exemple.

Il est vraisemblable qu'un dysfonctionnement de ce bel oeil puisse projeter hors de ce monde, quelqu'un. Quand il y a un grand danger, en soi ou en-dehors de soi, mais imminent, on le pressent, et donc on regarde sa montre. Mais une horloge semble plus satisfaisante. On est vrai, ici où l'heure règne avec la clarté d'un accord – mais le sûr tremblement d'une quarte augmentée, comme par inadvertance.

Oui, l'horloge est un lieu. On a souvent faim de l'horloge.

Déshérence dans le jeu de mots.

Comme le mot nous a trahi
AVEC LE SOUFFLE
Hésitons à bâtir, la pluie
TOMBE
Du soir, ne gardons que la souvenance
sous l'espère que confère au mot
le souffle
du trépignement du vent

Et l'impatience de la ville
ancienne cité renommée, muette
as-tu trop voyagé
tu en perdrais le mot
O sang et mort
la ville se referme
et respire son soir
auprès du mur du lait du sein qui manque

Le jugement de rien

Ici, malgré le mauvais temps, plusieurs personnes se sont arrêtées et parlent à présent, après s'être longtemps, en leur for intérieur, interrogées.

Nulle réponse n'étant venue les apaiser, ces personnes se sont corrélées pour un instant ; mais l'instant durera plus que chacune de ces personnes.

On s'exalte. On parle de plus en plus fort. Les passants émus s'arrêtent à leur tour, tout d'abord pour écouter mais chacun a son mot à dire. On se révolte de l'impossible équivalence à laquelle la plus grande solitude ne peut atteindre. Donc, chacun se raconte, avec ses myriades de mots, l'expérience commune, quelque tragédie.

Quoiqu'ils soient de plus en plus nombreux, on les entend de moins en moins : c'est qu'ils parlent également fort, de plus en plus .. jusqu'à ce que l'un d'eux se demande pourquoi et, surpris de son doute, furtif en un jeu, élève ou abaisse la voix pour exprimer son inquiétude. On ignore vraiment, ici, qu'au lendemain, tout sera oublié.

Lorsqu'on reviendra sur le lieu du drame, pourtant, diminué en une réfraction, on rejettera le simple fait et toute une société, celle-là même dont on a extrapolé la scène, le prétoire, périclitera.

Le bruit, contre lequel une loi est votée chaque jour, suivant un même rituel, annonce une loi neuve. Le silence.

Ainsi, la loi. rendue à l'impuissance, est publiée ; des fonctionnaires s'abreuvent dans le jardin solitaire des bureaux de l'administration – et tournent en eux-mêmes.

Rien ne va plus loin -- sinon que s'amalgament difficilement le bruit. auquel bien des gens se sont résignés et les sécrétions de stupeur de quelques fonctionnaires confrontés à la loi.

Il en résulte peut-être une brume mais la ville est déjà confuse et une pluie vorace, qui pourtant ne pourra empêcher les gens de sortir, de s'arrêter et de parler.

Il s'est sans doute passé quelque chose.

Il faut peut-être y voir le corps de l'hallucination, le bruit mêlé de toutes ces paroles, formant un enclos résiduel et ses acteurs, chacun outrechangeant, s'élevant momentanément ou immobile.

Ce qu'on attend, sans que personne parmi eux ne soit a priori désigné, c'est une chute (une révélation) ; c'est en tout cas ce qui ressort, en filigrane, du discours commun.

Or, cette chute (dont nul ne doute qu'elle affectera l'un des acteurs) préservera pourtant éloigné du monde son heurt, à l'en rendre méconnaissable et s'en distinguera, chacun d'eux (chute et heurt) si évident isolément.

Voici, comme elle se jouera, la vérité : un enclos en lequel elle ne pourrait s'atteindre sous les yeux de tous. Et ces passants, à présent pétrifiés à part leurs lèvres, n'attendent rien d'autre : leur patience ne se mesure en rien au silence qui ne se profère pas lui-même mais existe.

Dans le rêve raconté. mais ailleurs aussi bien, quelque chose semble s'empêcher de parvenir à la réalité des choses. en raison. peut-on croire, d'une ambivalence ; et c'est un monde qui. si stable l'imagine-t-on. se plie au mauvais rêve.

Peut-être est-ce surtout le bruit qui les a obligés. Ils ont pour crainte un tribunal, la pluie qui se bâtit sous leur rancoeur. Ils ont tracé un cercle, pas seulement en eux et le tribunal semble gagner chaque jour de la hauteur parce que les griefs se multiplient et parce qu'à présent nombre d'eux estiment en vivre. Ils croient encore qu'ainsi, on exhausse leurs voeux pour une part : il faudrait pourtant étudier les effets de la scène et de son mouvement – qui diffèrent selon chaque acteur et selon chaque spectateur – sur le jugement.

Or. le débat n'a pas lieu.

Le peu que je pouvais encore esquisser, de monsieur Guermynthe par exemple, ou de n'importe qui, car ce lieu a la plus grande imagination : vous vous substituez, souvenez-vous, et qui s'en rendrait compte, alors ? par la parole... À un moment, toutes les portes (et l'on sait qu'elles figurent nombreuses la villa Guermynthe) – mais aussi le tribunal – claquent !

Finalement, le premier qui s'éveille embrassera la fonction, pour un jour plus ou moins.

On avait ri (en vérité, les jurés n'étaient pas les seuls à s'être portés candidats et de fait, chacun savait quelque chose).

À mon tour, il me prit de les interroger : car enfin, quels rapports s'arrogeaient-ils avec une histoire de la sorte : avaient-ils jamais fait partie, courez vers d'autres seuils de l'existence, d'un gouvernement fantoche ?

Car c'est bien l'absence de pouvoir, ici spécialement, qui devait leur déplaire. Et je voulus, par un subterfuge peut-être déjà vain, les renvoyer au tout début de mon récit.

On déclina mon offre : chacun ici avait son récit propre et. soudain semblait désirer s'en satisfaire.

Or, tout ceci se revenait: c'était un fonctionnaire qu'ils avaient à juger, rien d'autre; je souhaitais simplement le leur montrer partout, donc en eux-mêmes.

Mais brusquement chacun s'était tu et plus personne ne devait rien écouter – jusqu'à la nuit des temps ? Alors il faudra l'esquisser. au moins pour soi.

Ne cherchez pas, vous l'avez méconnue. Mais ce n'était qu'une gageure. Ils étaient affamés et je leur donnais ceci en pature : un indice. un mot à peine, pas encore une idée.

Vous n'avez pas encore compris : un changement a lieu, à ce moment l'instant, originellement destiné à une communion, s'échouera nécessairement si haut que soit le dôme.

Scandale, vacarme : on cherche à vous duper ! Il n'y a pas, de vous à moi mais de vous à vous-mêmes aussi bien, le moindre lien. À présent. tout se scinde, n'est-ce pas ? On se rend compte que les expériences de la narration ne peuvent émouvoir.

L'esprit: on s'est moqué de vous ; l'âme... rien n'est donc possible. Frustration.

Le seul problème est vrai ; mais il y a, pourrait-on croire, un autre monde ici, une révélation mais je n'y ai pas eu affaire.

C'est quelque chose que j'ai oublié. en une narration déjà antique mais fausse surtout, faussée aussi par tous ceux qui l'ont vieillie. Nous avons cru pouvoir communiquer, ces vastes salles flexibles et perméables étaient censées nous y aider.

Certes, le prétexte était futile : à peine fallait-il que je désigne. Les accusations étaient portées tout bas. Les commentaires, finalement, ne m'étaient en rien destinés, de sorte que par une jalouse compensation. je finis par m'en sentir l'ombre ; eux-mêmes dalilleurs n'étaient qu'ombre.

Quant à ce théâtre que j'avais improvisé pour ma propre patience, il ne s'est soudain plus trouvé adressé à personne. Il me sembleit à présent que. posés à côté de moi j'avais le script, les termes à utiliser, à répéter ou à ouvrir, du récit. Le texte d'un projet de loi aussi, seul fragment jusqu'à son anéantissement abouti, d'une oeuvre dont, par quelque manoeuvre implicite, je m'étais fait le héraut.

Hors de l'enceinte, le sait-on ? rien ne devait transparaître. Un changement soudain, rien d'autre.
Et dans la solitude où se mutile mon logis au tribunal, aux lampes ajournées comme si les murs sécrétaient eux-mêmes ma progressive nuit, contre le jour quelques mètres plus loin, je ne parviens à inciser une âme à ce récit ; que quelqu'un, seul, hurle plus fort !

Mais nul ne m'entendra. Ainsi a-t-on déjà bafoué l'avorton d'une loi : chère âme... Ici. nous vous enterrerions : voyez le sol !

Ce n'est donc pas dans la pénombre d'un quelconque tribunal qu'on cherchera le policier Hector. Et c'est pour lui, en fin de compte, le seul vrai drame : la pluie, ayant longtemps rivé les ruines vives de la ville, a peut-être équitablement réparti le macadam de ses allées ; et la demeure, hormis sa vétusté, que le convalescent d'un jugement passé ne doit pas inspecter, ce serait une faute (on lui a di t: plus tard ! il feindra toute sa patience) est, de toute évidence, illuminée, épuisant jusqu'au sang du policier parce qu'ici, lui a-t-on ordonné, ce n'est qu'un terrain vague.

Lui vient comme la sensation d'une agonie, à part lui-même dont on croit le sort réglé.

Une agonie qui s'énonce à travers un simple bruit, creux mais vrai comme usuellement il ne les entend pas. Ce n'est pourtant qu'après le claquement d'un autre songe, muré mais audible aussi, que le policier se sentira en présence, vraiment, de la charpente.

Accusation –

Dire qu'il s'était senti tailladé, comme repris de justice et cependant serein en attendant le jugement.

La joute –

Il aurait attendu, bien trop ! lui dit son épouse, mère et fille, pour mettre au jour ce qui était isolé, la civilisation. À travers la parole ? Non, à certaine heure le policier Hector ne parvient plus à croire. La réduire à néant ? Parce qu'il ne pourrait en répondre : on la lui reprendrait. On la perdrait.

De toutes façons, dès qu'on l'eut mené en divers lieux, la question changea tout à fait, chaque fois insoumise.

En moi, j'ai cette part de notre vérité qui se dérobe et chaque chose s'y prononce plus ou moins ainsi : un double, un autre plutôt litigieux, etc. Une ombre qui se fend pour n'être plus que ce sourire. Enfin, l'argent écoulé au cours de ce jugement ; celui qui manque dans la demeure des Guermynthe et celui en ma possession, également car je dois rendre compte de la corruption des murs, des chaises, du plafond de la demeure où une autre naissance peut me résilier ; rien ne pourra évidemment confirmer aucune de mes paroles.

Il nous faut quelque chose d'intermédiaire.

C'est à la fois moi et quelque commerçant, ici hier présent. Son spectacle a été d'attendre une fantomatique clientèle qui, quoique sur place, n'est jamais venue à lui. Et c'était une clientèle somme toute peu regardante, assez bourgeoise en un mot.

Mais elle lui était nécessaire. L'exaltation de ces mauvais client devait m'annihiler aussi. Notre marchand avait installé ses entraves sur la voie publique, un pavé incertain partout ailleurs : que tout vous mène à moi !

Et sur le banc des accusés. se tord de rire un ectoplasme (mais on ne regarde pas de son côté).
Or, il était de mon devoir que le stratagème. si vain et puéril qu'il fût, réussît. L'ambivalence du policier Hector ne parvint jamais à ses fins : les bruissements de la maison resteraient inassouvis.

Les enchères du sol s'échoueraient (un rêve) : le jugement aboutirait à un non-lieu. Alors pourquoi en a-t-il, à distance, inspecté chaque brique ? Elles étaient creuses. comment pouvait-il l'ignorer ? N'avait-il pas joué, pour un moment, le cadavre avéré du commerçant ?

Des jurés plutôt circonspects mais nul témoin. Et surtout, ce qui lui manque le plus, monsieur et madame Guermynthe. Tout ce qui fut admis dans le secret du jugement est la réalité evanescente de la chose.

Mauvais pour un jugement : les crânes certitudes de tout un chacun. isolées. tournoyantes, vagabonderaient autour du feu.... de sorte que la culpabilité demeurerait, écrasant d'un doigt une civilisation car il n'y a rien d'autre, simplement, sinon l'animalité du policier Hector, les passants et les briques apparaissant de façon toute aléatoire en d'inexactes conjonctures.

C'était cela même qui soulageait les gens : plus rien, en pareil cas, ne risquerait rien.

Mais en l'absence de dénouement chacun, dans l'attente qu'il s'impose, s'aperçoit qu'il a été trahi. Flot séditieux de la parole où l'on trempa de religieuses lèvres à l'aube de savoir ce qui doit enfin disparaitre ou non : cela pour l'heure n'a pas à être révélé.

Jurés, spectateurs et témoins se sentent brusquement menacés par la chair neuve, humide, résurgente de ce qu'ils croient être 'une nouvelle ère - et chacun veut s'en accomoder.

Certes, le policier Hector se refuse encore à cette félure car en lui-même, se brasse leur multitude d'acquiescements. Mais là, nombre et diversité ont part égale.

Malaise. Sensation d'irréalité : de cela il pourrait aussi bien parler (mais en quels termes ?)

Victime de son ambiguité, la vérité qu'il ne pourrait guetter puisqu'elle descend toujours du ciel, en quelque sorte derrière lui, il sentit défaillir jusqu'à son abandon. Resterait quelque chose de vivant, dehors. pour l'investir et l'inquiéter.

Ceci n'apparaît pourtant pas tel qu'il en avait eu la présomption.

Ainsi, ce ne sont pas les retrouvailles vers lesquelles il tendait – avec une victime par exemple. Elle avouerait une grande lésine devant l'assemblée-mascarade d'un mouvement qui ne se serait jamais tenu ou rattrapé mais qu'on regarderait docilement subir les verdicts insolites de ceux qui sont restés à l'extérieur. Ensuite (en dépit de l'heure retorse qui ne fait que précéder), la pluie effacerait les traces.

Il semblait au policier Hector que plus rien de ce qui s'énonce ici ne le concernait plus, dès lors : de tels drames sont quotidiens en effet, ce n'est pas ce à quoi j'ai travaillé, on semble feindre d'ignorer ce qui engendre et rend avide l'existence ici. La seule philosophie impose de se taire.

En conséquence, le tribunal souffre un silence long, seulement interrompu par l'arrivée d'un porte-parole du gouvernement. Car on s'inquiète là-bas des détours que prend le jugement. L'armée n'interviendra pas de suite mais elle se masse déjà autour de l'édifice et chacun en sent la présence oppressante de l'artillerie lourde, tapageuse et éradicatrice.

Quelqu'un crie : « Évitons autant que possible les consurgences ! » Pour ce faire, estime le policier Hector, il ne suffit plus d'exhiber tenailles, couteaux et silex ! chacun en rêvait.... Mais vous avez les mains nues, tente de lui opposer une partie de l'assemblée (qui se dissout inostensiblement, au rythme imprécis des débats).

Comme s'il s'agissait de la toute dernière rencontre effective entre le policier Hector et la population, malgré les ondes parasitaires diffusés par l'armée de l'extérieur. Tout se dispersera finalement et le verdict sera rendu.

Le policier Hector entame un soliloque, il se contente d'absorber, tout en cherchant à mettre au jour ce qui, naguère, fut entreposé ici, derrière l'immense porte que l'on tente de fermer mais qui a été arrachée à sa demeure. Tout semble fait, sinon comme un présage vrai et dès lors inquiétant, pour parodier une naissance imminente.

Pourtant, rien ne m'a réitéré. Simplement, le regard était multiple : il s'agit du cercueil entrouvert dont l'image me revient, c'est le fruit d'un verdict qui ne s'écrira pas, que je précède et qui n'est, en fin de compte, qu'un linceul dévoré par des vers dont chacun a un récit propre et indistinct... Qu'on m'en revête : nos épousailles s'entameront dans la pureté du crime. Vous n'aurez rien résorbé.

Je le pressens ; mais pas le deuil.

Le policier Hector est mort vraiment et moi. son double qui me trouve â mon tour confronté â de multiples autres doubles, ombre et clarté mitigée du policier ou de monsieur Hector, mort pour un monde vaillamment au cours de son inquiète expansion, comme je le croyais auparavant, pour échapper â cette sorte de verdict qui, de toutes façons, ne pouvait m'atteindre, je devrais en revenir au seuil de mon sommeil ?

Mais j'étais dans le corridor qui est également un vaste champ inexploité et où se creuse mon tombeau qui ne sera jamais qu'un escalier parce qu'il faudrait monter, descendre ou plutôt suivre les gravats. dont la menace existe en un sursaut qui, certes, ne leur est pas naturel mais dont l'appartenance n'est pas pour autant vaine.

La rêverie du policier Hector s'interrompit.

Soudain, à plusieurs kilomètres de là, on s'affaira, dans l'enceinte d'un tribunal résiduel, à propos d'une maison qui lui avait donné naissance. Ce fut pour ainsi dire un début à l'histoire. Ensuite, on n'entendit plus parler que d'une contamination.

La résurgence de madame Guermynthe, oui ! aurait de quoi troubler les esprits. Elle viendrait sciemment réitérer le récit de sa vie ; mais dans la nuit, elle aura rêvé et elle multipliera les confusions. Tout cela me précède ; cependant, je ne connaissais pas du tout cette version des faits.

On ne m'écouta plus.

Incompétence ! J'eus à nouveau la certitude de ma chute. On reconstitua pour moi l'épais dossier du crime de l'avortement, de l'adultère et du mariage de madame Guermynthe. Il me débordera.

Trop vastes parcelles de la vérité.

Et les nouvelles indications de madame Guermynthe quant au crime. Monsieur Guermynthe ressuscité. – On éveilla tôt le matin le policier Hector car il devait témoigner le soir même. Une grande inquiétude : il n'y a ni coupable ni victime, dirait-il, mangez votre pain en toute quiétude.

Là encore, on ne voudrait pas l'entendre. C'est faux ! Les applaudissements. La gloire le menaça (voici comment) : mais à présent, tout son récit vacillait? il éclata bientôt sous l'effet semble-t-il de la parole, trop présente, de ce lieu.

Pourtant, le mobilier ne se révolte pas. Il ne se révoltera pas. Le policier non plus, regarde : il y a sa tête dans ce récit et il y a ses bras. Tu ne peux plus même m'embrasser, lui dit son épouse, mère et fille.

La chandelle qu'il a posée entre eux ne subit pas la flamme qu'on a voulu préserver de la contamination et les volets resteront clos. Le jugement est clos, le policier Hector est pour sortir.

Tout est tranquille sinon cette musique au loin. Simplement une mélodie, un crissement, à peine, un frôlement. Alors le policier claque la porte derrière lui comme s'il avait le monde pour tombeau : c'est simplement la route qui doit le conduire au tribunal.

Un vent épais. plus ponctuel et virulent que la veille, s'acharne sur des feuilles d'arbres. Ici, songe le policier. tout a été déraciné à une époque.

On a laissé pourrir et on a replanté. Mais on attend toujours, en vain ? Et la maison, là-bas, en a souffert ; c'est .jusqu'ici l'endroit où ont vécu monsieur et madame Guermynthe. On ne se souvient plus. Ça fait des décennies ! Il ne reste qu'une charpente comme neuve parfois ou vétuste.

Alors le policier Hector se prend à faire le lien entre cette charpente et une mélodie qu'il a cru ouir. Au loin. on chante. Mais non, se dit-il, cela ne peut me concerner. Lentement il s'achemine vers la maison. Madame Guermynthe ne vit plus ici à présent, elle voyage, on ne sait ce qu'elle fait. Mais elle dit avoir une mission à accomplir.

Sans doute, dans les premières heures de son investigation, le policier Hector a-t-il cru à un crime d'ordre politique mais il a cherché plus avant, découvrant autre chose dont il doit admettre l'évidence. Ainsi, tout aurait déjà dû être remis en question. – Il se sentit défaillir. Car ici rien n'avait changé hormis les meubles qui ont été ajoutés à des endroits en respect d'un accord tacite entre les gens du voisinage.

Tout cela a certainement été fait à la hâte ; le juge lui-même n'y comprendra rien. À ce moment, le policier Hector ne parvient à étouffer un rire dans la salle. Il sait, chacun pressent. qu'au lendemain tout sera annulé ; et il devra rapporter calmement les faits, si froids quand il se sent lui-même damné par l'affaire en cours.

De plus en plus inquiet, le policier Hector inspecta avec empressement la villa Guerynthe. Puis il alla au jardin qui n'était que contours. Un crime, oui, avait été commis ici mais son auteur s'était déjà rendu à la police et le mystère était élucidé, à moins de prendre en considération les rêves de madame Guermynthe.

Or, le policier Hector ne parvint jamais à en faire abstraction.

Certes, son chagrin était un théâtre ostensible ; le juge et les supérieurs hiérarchiques du policier lui avaient ordonné de ne pas en tenir compte. C'était aussi une sorte de rumeur qui avait couru dans le voisinage pour disparaître et aussitôt réapparaître en un peu convaincant manège. Le deuil inutile et profondément hypocrisie de madame Guermynthe en valait bien une autre au demeurant.

On s'interrogea fort sur les motivations du policier Hector. Il semblait incapable de regarder l'affaire comme classée. Si la maison avait perdu la plupart de ses briques, comment inspecter ? La charpente ! murmure le policier Hector, tient encore debout. Les tuiles disparaissaient lentement sous une poussière bleue que sécrétait sans doute le jardin à travers le mur insensible qui enserrait la charpente.

La propension que cette même scène avait, sans qu'aucun témoignage (et ce ne pouvait être un vain hasard) en fasse état, à se réitérer ; le crime commis, certes punis mais envers quoi ?

L'absence de justice à ce moment aux yeux du policier Hector, contribuèrent certainement à ne jamais le délivrer du fardeau de ses tuiles.

Voici qu'il les avait entreposées là même, plusieurs décennies auparavant et donc bien avant qu'il n'entende parler de ce monsieur Guermynthe, bien avant même que cette maison appartienne à quiconque. À présent elles surgissaient à nouveau, obstruant avec malignité l'odorat du policier Hector.

Si un lien ignoré mais perceptible venait à lier la diversifier de ces faits entre eux, il y aurait une part de lui-même qu'il devrait abdiquer, l'autre chercherait, entière. Sinon, il ne le saura pas de toutes façons. Mais il perçut un bruit dans le jardin. Résigné, il courut, s'arrêta

Ici. dans une mare, ce n'était qu'une vision parmi d'autres du jugement. Toute une époque également, qui tressaillait en filigrane, à travers son oeil soudain mécanique (et il en sentit clairement chaque LIMITE) : désarroi. Il brusqua l'eau et y vit autre chose. N'osant songer quoi, il regarda la frèle charpente comme s'élancer avec un vent naissant. La voix de madame Guermynthe sans aucun doute ! Et d'un coup, il lui sembla être devenu l'estrade d'un atroce vaudeville.

Oui, les voix – étaient – grotesques, rieuses rageusement. Et le secret de la villa Guermvnthe apparut dès lors évident au policier Hector.

Ce qui illuminait, à la fois lui rappelant, avec des résonances beaucoup trop vivantes, chamailleuses, le jugement et tout ce qui en résulta. Semblait devoir tendre à stabiliser en un cocon insane le jardin et son domaine.

Car ce changement un peu brusque lui faisait reprendre conscience des boursouflures et des plaies antiques qui hantaient cette demeure. Il pourrait, en dernier lieu, estimer que rien ici n'avait réellement changé.

Tandis qu'il esquissait l'espoir de bientôt embrasser ce qui avait paru comme une vérité extrême, sensible devant même la douleur du policier (puisqu'il ne parvenait, traqué par des abymes, à son seuil renouvelé) – ô – un son de lyre résonna, annonciatrice de vêpres que devait encore connaître le policier à son soir. Silence. Il rouvrit les yeux, conscient de l'importance disproportionnée qu'avait prise son enquête.

Le policier Hector crut connaître la gloire à cause de cette affaire, quoiqu'il y perdit bien plus que cela. Quand il eut acquis tel ou tel morceau de la vérité, qu'il ne connut pas pour autant, avec lesquels il s'entrava plutôt, en une liane qu'était sans nul doute devenue cette maison mourante, il eut accès à une pièce vide.

Un à un, il crut voir l'ombre des indices collectés les absorber en une illusion qui demeurerait ridiculement fixée au plafond, essayant ses fissures à des mutations toujours plus évidentes.

Trop évidentes.

De cet instant. l'inquiétude du policier Hector alla croissante. Au fur et à mesure que s'insinuait en lui l'impression d'un espace vacant autour de lui, l'impression autant que la vacance le menaçaient. Cherchant une issue. il se dirigea vers la fenêtre : dehors des gens dansaient puis s'égaillaient et se rassemblaient à nouveau pour former une masse compacte.

Sédition !, avait-on dit au tribunal – et le marteau avait cogné. Le rite du marteau, le rythme du marteau, tout avait contribué à épargner seulement la fonction du policier Hector (prétendument garante de son intégrité) dans la relation reconstituée d'un crime dans lequel il n'était apparemment pas impliqué.

L'honnêteté des gens en avait souffert, cela se voyait sur leur visage. Mais la fenêtre ouverte rendait toujours l'image de ces gens qui dansaient au milieu d'une place imaginaire. sécrétée certainement par le délire d'une vieillerie de maison - et soi. parlant aux fenêtres, avec de grands et savants mouvements, des claquements de portes pour assurer qu'on sera justifié, innocenté, compris ! On ne sait pas ce qui accuse, en fait. et l'on ne sait pas de quoi; c'est le propre de cette demeure.

Une maison cyclique si l'on veut. un domaine mouvant, une hiérogamie entre un jardin et une charpente, Monsieur et madame Guermynthe enfouis parmi ces murs inexistants obscènes !

Et voici le policier Hector creusant, cherchant à déterrer les fondements de la maison. Il ouvrira les yeux au moment exact du crime ; il n'aura jamais été autre chose que le crime. Alors, il pourra en établir le constat, il aura de quoi vivre pour des années. une âme propre.

Le policier Hector est un être plein d'espoir mais il y a quelque chose qu'il ne parvient à maîtriser. Il regarde tout autour de lui, n'accuse personne de rien mais observe. Autour de lui. on crie : s'élaborent dans son entourage direct et presque à son insu diverses tournures du récit sur quoi se greffera, de ses multiples dards. le jugement.

De toutes façons, le policier seul sait que le verdict lui sera défavorable ; il ne doit pas s'attendre à autre chose. C'est pourquoi il est revenu ici : cette maison lui déplait tant ! elle m'aidera à contempler le sort et de la sorte à le contrer.

La vérité, qu'il régénère pour un monde de son sang, était-elle à ce point exacte pour se suicider ? Il creusa et creusa mais dans le sang que buvaient pauvrement des pierres il ne découvrit rien car les pierres étaient d'ocre.

Le sang ! Apparemment, le policier Hector n'avait plus rien à voir ici ; cependant, il ne pouvait sortir de là. Il avait perdu toute trace de son chemin initial. Il tenta de l'imaginer mais il n'y eut qu'une réminescence de la lumjère domestique pour le distraire, quoi qu'il pensât, lorsqu'il tentait de penser à autre chose.

Ce qui lui apparut sur le moment comme la seule possibilité d'issue, ce sont ces tuiles entreposées ici depuis des millénaires. Elles ne respiraient pas mais elles gardaient un aspect farouche. Chacune d'elles contenait certainement l'un des spectateurs au tribunal mais le souvenir en était à présent si frêle qu'il ne s'en inquiéta plus.

Oui, à présent, tout était fini.

Spectateurs agonistes

Le centre et la périphérie

Un centre scientifique dans une banlieue lointaine, appartenant à l'université « préfectorale » (dont les étudiants sont illico presto affectés au Service central, sans que nul ne connaisse le centre) a signé un accord avec plusieurs autres universités et « centresé des Etats-Unis, d'Europe mais aussi du Bengla Desh et d'au-delà, accord concernant pour la plupart les pôles (quels qu'ils soient).

Il s'agit de formaliser la sphère du non-savoir et d'éduquer dans cette optique des personnes innées ou passant ou tel. Néanmoins, la doctrine qui présidera à leur agonistie (commune, non révocable) n'est jamais qu'à l'ébauche : il s'agit en effet de commuer l'esprit humain à l'état essentiel vers une parfaite ambivalence, et l'entreprise nécessite, on en convient, tranferts de chair, d'esprit, de réalisation (ou mélodie des perceptions) et d'idéalité.

On ne peut même spéculer, à partir de la chair sur l'esprit ou sur l'idéalité par exemple, et l'on n'est en rien sûr d'avoir connaissance de tous les paramètres en jeu. On a bien eu, ici et là, diverses manifestations sur l'empire des partiels, expliquant à qui voulait entendre que le mieux était de correspondre d'une part, et de fixer une attention néante sur ce qui ne correspondait pas. Cela ne correspondait pas, voilà ce que disait la néante.

Aussi, des pièces de théâtre se sont montées, dont les rares et avares protagonistes harcelaient le spectateur de dialogues, d'humains et bien sûr de divinités. Quant à l'intrigue, il s'agissait du feu, de la forêt. On cerne mieux la teneur des dialogues à présent. C'est visiblement tout ce qu'on pourra cerner. "Cela existe", peut-on admettre, mais après ?

Les étudiants d'aujourd'hui croient pouvoir évaluer le degré de non-existence en chaque chose. Chaque chose, disent-ils, est incommensurable (au point qu'elle en devient néante) et vous absorbe à travers vous, qui est un autre vous, mortifié ou accéléré. Et comment ? Avec des pinces, mais avec des techniques aussi neuves !

Admettre, porter un jugement sur ce dont la question se pose ou ne se pose pas, et est de savoir quand. Comment, et puisqu'on entend les aider, ces jeunes gens, et l'on se soucie beaucoup d'eux (on leur donne à manger, on les remue, on les atténue (on les connaît), on les coud, on les arrange...) de sorte qu'ils ne sachent plus rien faire sinon labourer le coeur humain pour déchiffrer le psychisme en son centre (qui est aussi la périphérie).

Les termes de l'accord passés entre les divers dirigeants de notre intelligence ne coïncident pas. LWA-COS (la commission) a présidé à son amendement et en a éludé certains aspects pour rendre hommage à ceux qui avaient plaint la Source, une entité suprême qu'ils conçoivent en l'âme [...]

Les spectateurs

Les deux spectateurs agonistes (on les dit amenés à se perdre dans un labyrinthe de suie qui mènerait ensuite à une cour de perceptions) se semblent, à un moment recouvre.

Alors ils feignent de traverser la grand-rue et rient l'un à côté de l'autre avec une peur raisonnée. On ne dit pas son nom, et la conversation reste agoniste. En fait, néante.

Le bout de la rue est de toute façon un leurre. Chacun des deux se divise en voyant car de l'autre côté il sait. Le Gnène, qui parle peu, a une vision dans le ciel –

Un arrêt d'autobus en bois massif à quelques mètres, sous le regard de l'architecte qui l'a imaginé, qui veut le voir s'étendre. Il ne fera plus que cela. A présent il est bousculé. Car ici ce semble être un jour comme les autres, un jour presque idéal, jour de marché.

Les odeurs fortes de viande, de fromages. Un arrêt d'autobus ouvert, si l'on veut.

Les agonistes regardent – cela de loin, dubitatifs, c'est évident : aujourd'hui, jour de fête ? En quel honneur ? Ils ne voient pas de fête. Ils voudraient poursuivre leur chemin mais il n'y a plus rien, à l'exception de cette animation que l'on veut matinale. Alors ils retournent à l'arrêt d'autobus.

On se serrait les coudes (du moins, ici il faisait chaud). Les paroxysmes comparaient leur nudité.

Finalement, l'une voulait tout acheter à l'autre. Ce n'était pourtant qu'une affaire de fausse modestie, très concevable. Pour l'une, qui

s'était à-demi enterré les pieds, il fallait lui arracher les seins pour qu'elle soit belle, tragique. L'autre semblait s'en moquer. Mais il en avait toujours été ainsi et finalement, elle tirait une grande vanité de sa laideur.

On pouvait beaucoup rire, dans cette station d'autobus qui paraissait se resserrer, au point que des gens du dehors s'affolaient.

Ce que les gens vendaient et achetaient (comme à tour de rôle, avec une précision que nous agonistes ne saisirent pas entièrement) autour de ces deux femmes n'avait rien d'obscène, seulement de suggestif : des mottes de beurre fondues à l'os (car pour beaucoup, elles contenaient un os), des dromadaires avec le sable, des lézards et des cuisses...

Certains transportaient tout cela dans des voitures à bras, à grands bras menaçants, armés pour la plupart, et s'efforçaient de faire le tour de la station, qui produisait d'un centre inexistant des femmes, pour la plupart des paysannes (vieillissant à toute allure par commodité).

La douloureuse apparition se poursuivit jusqu'à ce que les femmes apparues se fussent mises à générer de violentes menstruations, ce qui aveugla momentanément les spectateurs.

Les agonistes devaient finalement tenter s'approcher du centre. Quelqu'un (un vendeur-acheteur) avait tout essayé pour les en dissuader. « Vous n'irez pas jusqu'au bout ! », leur avait-il même crié.

A présent, l'un ou l'autre de ces fous s'accusait en quelque sorte car il leur semblait, autant à l'un qu'à l'autre, que tout leur était pardonné : les feuilles de chou, la crème fraîche, les femmes de la campagne.

« A présent, il n'y a plus que de la ville. »

Nouvelle apparition de femmes, pourtant, et nouvel exutoire : le train de sept heures lui aussi fourvoierait ses vendeuses dans l'obscurité de la plaine.

Liturgies résiduelles

Le principe littéraire

Nous en étions à discuter, ou disputer, du principe littéraire même dont je suis l'emblème ou mieux : un piètre ministère.

Nous en étions à considérer l'âme comme un dépotoir. Ce qui en soi n'a rien de révolutionnaire mais qui, on ne le voit que trop souvent, ne s'en accommode pas nécessairement.

Et cependant, je vis des transformations extraordinaires tout autour de moi, notamment de couleurs, qui feraient baver plus d'un peintre.

Le secret, c'est d'avoir une chandelle près de moi. Deux, c'est mieux encore : il faut pourtant être prêt à s'exposer au pire, vaillamment, de l'hallucination.

C'est au-dedans de la réalité, qui est déjà un mot très littéraire, avec la marge d'erreur qu'on y admet le plus souvent pour une plus grande compréhension. C'est qu'écrire est aussi en revenir. Quant à la forme, l'idée nous impressionne ; mille feux s'allument, vraiment, autour de moi. Mais elle ne vaut guère mieux.

La forme ne vaut guère plus qu'un organe génital, par exemple ; excroissance lunaire dont le mieux à dire est qu'on ne sait qu'en dire.

Parce qu'écrire a nécessairement quelque chose d'approximatif avec les tabous : les suggère, certes -- eh bien, qu'il en joue.

C'est déjà le principe littéraire. Ce le sera mieux encore, puisqu'à présent, on a une arme, l'hallucination, pour correspondre et transiger : le quelconque au-delà, pour fonctionner, n'aurait-il jamais eu besoin que d'une trinité ?

Je la lui offre avec un plaisir qui m'est, je le crains, dommageable.

« J'ai vieilli, vous savez -- à présent je ne suis plus si réel. Mes rides, par exemple, parlent déjà mieux que moi ; je suis le regard d'un café, rien d'autre qu'une chair de l'hallucination. » Et une incohérence, tout autant. Mais c'est, pour ainsi dire, une question de principe : on ne peut pas à la fois avoir un orage au-dessus de sa tête, que l'on examine : sa complicité ! et se réclamer d'un quelconque courant littéraire.

A part la poésie, l'alchimie, la musique, la psychanalyse -- ô science neuve et délétère, mais très vraie, dans sa fantaisie incroyable, à savoir qu'un être, à présent, écrit, et qu'il peut, d'un moment à l'autre,

Cela n'émeut pas ---

dévoiler toutes ses faiblesses. Comme s'il se trouvait face, à quoi ? A tout le reste, oui ! Et dans le sens qu'il croit le sien avec courage, c'est-à-dire la stérile éternité, il ne trouvera rien.

Cela ne sera pas pour lui déplaire, au fond : son petit jeu, tout le spectacle en lequel il s'est immiscé (hors texte : rien d'autre), une illumination, sitôt en cendres, il est fort aise de ne pas le voir s'écouler contre lui, se confondre à sa chair.

Mais il est bien assez de discourir !

Je ne comprends... que la réalité des mots qui s'exorcisent sans le moi qui leur est inféré

Mais il s'agissait de vocables
Je n'avais pas de quoi m'en satisfaire

Je veux dire mon grand désarroi face à
l'inanité du phénomène

J'entendais le circonscrire
Je ne l'ai pas
réduit
détruit

Je me
suis
aboli.

La vaisselle du monde
entier se trouve là. Et tu
devras t'en rendre compte.
Le mot mort, l'idée ne valant
guère mieux, le poète, conscient
de ce qu'intérieurement, on lui a
offert,
rien ne reste rien à
rien.

Quelque chose ne nous sera pas rendu, de toute sorte. Et quelque chose serait né différemment.

- Pour ce qui est du temps,
Il n'y a plus à compter là-
dessus

Et d'une hallucination à l'autre,
son délire se crée
ainsi
cohéremment
qu'on rebaptisera
une réalité
(au
monde
circonscrit
des sphères
on adapte
une modulation
céleste ?

Non. Vous n'y êtes
pas.

Les mots créaient en eux-même un univers où rien d'autre ne pouvait être impliqué ; comme (si) l'origine de tout cela provenait d'une simple intuition.

L'intensité de l'hallucination étant moindre, le degré de répulsion, dans la première division du mot, l'impossibilité première où l'on se trouve d'écrire est aussi amoindrie ; donc, l'attraction de l'écriture est, elle aussi, moins forte et se confronte surtout à sa vanité : écrire, en raison d'un état particulier où l'on se trouve, s'estimant peut-être plus à même d'en dévoiler par le biais unique de l'esprit un qui s'y apparente, qui en découle mais qui ne l'est pas, en est vraiment un autre, c'est-à-dire, écrit dans la liberté du lsd, la liberté paroxystique, celle dont on rêve, des villes carbonisées, etc.

Oui, l'âme est un véritable charnier ; on ne peut la concevoir autrement. Chair morte et chair vive s'y mêlent comme bonnes et mauvaises fèces.

Ainsi donc, je devais me trouver, sous la morne apparence d'un dimanche après-midi, repris par l'enthousiasmant démon lysergique ; mais il ne fut pas, comme on pourra le constater, un festin pour mes sens : il me semble le dévorer, à travers les spéculations que je ne faisais que poursuivre ; donc, cela me semblait vain.

Qu'y a-t-il, demande la candeur d'une voix inanimée, en-deçà, au-delà, de ce buste de femme blessée, violacé, dont la poitrine s'offre avec une nécessité non feinte, malgré tout.

Un abri, réponds-tu, un hangar hors du temps et de l'espace, où sont suspendus divers membres ; oui, et les éclaboussures, à commencer par tes mains propres.

Vois ici tout peut commencer.

Cette vaisselle, comme on dit, n'est pas seulement le bruit du monde, parce que le monde n'a pas tellement envie de s'évider, à travers un bruit ; et qu'est-ce qui a bien envie de s'évider ?

C'est la sueur, ma soeur
De la vraie sueur séchée

Comme le torse d'un arbre que tu es également : embrasse-toi, c'était ta sexualité mais elle est morte (presque morte) qui exigeait ceci... comme une sorte de billet... une réservation pour un spectateur dont tu devenais, jour après jour, conscient des ligaments jusqu'à ta force.

Le principe littéraire ! Puisqu'il se confondait en toi, il te fallut le dénier.

Carnet de lysergie

Ni les couleurs
vaguement éclairées de
leurs ombres
Comme ne s'y meuvent
pas les excréments
les accidents de la danse
attisent une inimitié
méconnaissable
[...]
Larmes sonores qui
s'écoulent sur le vi-
sage tendre et [affa-]

sant d'une sanglante
vierge morte
Sur le bas plafond !
Un dieu s'est étonné.
Il s'est levé.

Accoudoir bleu au bord des [lèvres]
de la danse
De son trottoir blanc
& rouge et sinueux
Reste
son
anatomie

Ce que je creuse avec
mon amour en profondeur
n'agit donc pas en tant
que temps ou rythme
mais COULEUR
réminiscente avec
le dansement
de la
    Réa-Vé-Lité
le Monde
N'aissant
ici même où s'é-
coute la musique
des flics
on peut entendre
sans ces nerveuses
mutations
Tout est à côté

La lumière
toujours à sembler
était dé-
[...]

Puis le mot
Environ trois heures après
Et trois heures auparavant
Dans un vent de vivant
manquement à la chair

UNE BULLE

Les principales forces
on les tirera
du creux du
poignet

GAUCHE

Comme tout
Assemble tout région

Je dessine où était
le centre

Petit mouvement à gau-
che à voir après un tort,
Difficulté d'écrire
debout --
Lumière bleue
Est-ce à dire qu'une
CERTAINE
LUEUR ne
permet pas ----------

A présent, on me
permet un regard plus as-
suré, sinon la pénétration

Un [poste]
pour la place de [ponts]
d'un petit flot absent
de la mémoire

A créer
sinon à voir lui-même

Révélation (?)

Alors l'archange me demanda ce que j'avais fait la veille. Et je compris la vraie nature de l'archange.

Je me trompais : mais ma compréhension, pour fausse qu'elle était, me semblait si bien adaptée !

J'avais décidé, peu avant l'irruption de l'archange, de procéder à un bilan des semaines passées en peu de mots.

Tout aurait mal tourné. Au quotidien se serait substituée toute une époque, une épopée.

Elle commençait la nuit. Mais cette nuit avait été paradoxale. Pour tout dire, un vrai drame calme.

Tout le monde avait bien remarqué, par exemple, que la nuit jouait le jour, à travers « maints rites épars » dans la ville endormie.

J'ai un voisin qui rentre tous les soirs sa voiture entre une heure et deux heures du matin, un autre dont le chat passe la tête à travers la grille un peu plus tôt dans la nuit ; il y a deux Mercedes-Benz, des modèles rares et identiques, la couleur mise à part. A quelques rues de distance l'une de l'autre, ces véhicules ne stationnent pas ainsi le jour.

Le quartier est raisonnablement résidentiel, la plupart des pavillons sont dotés d'un garage, ce qui paraît évident surtout à cause des grilles métalliques, généralement voilées sous l'omre que leur fait la terrasse ; peut-être l'habitant y range-t-il sa Mercedes tôt le matin pour la sortir le soir.

Cela paraît absurde, semble contraire à toute logique, il en est quelque chose : la nuit règne ici, on le sait, vers deux heures du matin, c'est unanime.

Voyez les visages des gens. Prenez le dernier train de banlieue. On raconte que tous les clochards de la capitale le prennent pour passer la nuit hors de Paris.

Certes, il n'y a pas foule et c'est ainsi que la nuit se préserve. Il paraît qu'elle dissémine ses tueurs dans les rues pour sa défense.

Les gens sont attirés par la nuit.

Il y eut une époque de nuit, avec de pleines certitudes qui chantaient. La solitude se peignait en elle. De fait, tout allait bien. Tels, mes parents dormaient.

Mais en rentrant, j'avais conscience de ce qui se passait : ils sont ici et ils ont peur. Ils se sentent perçus, ils ressentent cette forme de l'égalité comme un fléau, comme une perte. Ils ne sont plus qui ils étaient.

Ils arriveront bientôt. Sont-ils donc partis ? Non, mais ils auront de nouveaux yeux, bien plus puissants que les nôtres. Ils n'auront qu'un oeil : chacun d'eux n'en aura qu'un, mais quand ils se rassembleront aussi, il n'y aura qu'un oeil pour eux tous, en sorte qu'ils seront bien plus puissants que tous nos sens.

Ils n'auront qu'un vécu, ils n'auront aucune notion de rien, ils ne nous écraseront pas : ils nous observerons, nous manipuleront et nous frémirons de plaisir, nous en redemanderons.

Ils n'ont qu'un sens, par lequel ils connaissent.

Je marchais depuis peut-être plus d'une heure. Je n'étais pas ivre de fatigue, j'étais las et je posais mes pieds au sol sans élasticité, sur la chaussée. Mais une voiture est passée. Il fallait que je retourne sur le trottoir. Immédiatement, je fus surpris par une association d'idées – j'allais peut-être me prostituer (en français le trottoir évoque la prostitution).

Il y a eu cette voiture, ses phares, je les ai ancrés dans ma mémoire – mais ils n'étaient rien d'autres que banals. J'ai cru que la voiture s'arrêterait, qu'elle n'en finirait pas et que des gens descendraient, qui me voleraient mes livres et me battraient mais pas à mort. Ils m'ensanglanteraient, on me ramasserait le lendemain matin. Ou je me traînerais moi-même jusqu'à l'hôpital.

Cette agression, cette tentative de destruction, me semblait prévisible comme la mort. Elle n'eut pas lieu, pas à ce moment, mais la conscience qu'on en a n'a qu'une exactitude.

Elle viendra.

« Faites des comparaisons absurdes, sans fondement, sinon d'actualité : vous vivrez bien, car l'existence crée des liens et aime ceux qui sont à son service.

Ne soyez pas hostiles, ni à votre sort, ni à la société qui vous emploie.

Mangez bien. »

« Non, il n'y a pas d'heure pour prendre le train. Il y a simplement des heures de pointe ».

« Voyez ce mur – on vous a dit de le repeindre. Certes, il était gris et dans le monde où nous vivons, c'est offensant. Alignez devant vous quelques pots de couleurs, cherchez ! La rue environnante est propre, elle a été récemment restaurée ; ce mur, le dernier trouble de la civilisation, à vous de le réduire. C'est sa brique, pourtant, qu'il faudrait ménager, ce n'est pas la couleur des pierres qui dérange. »

Je parle de la nuit. Je pourrais en parler différemment. De nombreuses activités, des responsabilités, du travail même m'en empêchent.

Qu'on ne s'y trompe pas : les rites de la nuit ne sont pas simplement violents. La violence intervient parfois – souvent – et joue, à elle seule, le sens tactile. A cette heure en effet la méfiance est telle...

Entre les passagers du dernier train du soir, de longs murs de silence et de regards méchants se dressent, tel semble univoque « le » murmure.

« Nous avons peut-être vécu la même expérience et nous n'en savons rien. Avec les mots, on s'entrecroise, on ne se rencontre jamais. »

Et le spectacle nous enjoint de concentrer nos applaudissements, pour combler le vide, le silence, successeur.

Alors qu'il semblait évident de confronter le vide à la présence.

« Nous voulons un monde univoque,
dont les émanations imparfaites préfigurent les "dieux de nos doigts". »

Complexe sonore.

(Chaque son est complexe,
irrépété sinon à son écho, à son reflet possible et donc minorisé
Tout est minorisé
Le complexe à son tour que suspend l'oeuvre)

« Je dois m'enfuir
Je ne veux plus avoir de réalité »

« Mais la chaussée ? Et la forêt, et ces clameurs...

On ne voit. Ce n'est ni l'existence ni son contraire
On ne voit. C'est une déchirure
Et ce n'est pas, en soi, honteux, mais je me frotte dans la confusion à des morceaux de honte.

Je me vois ainsi. Et je vois que je n'y suis plus. Je vois aussi qu'il n'y a plus que moi. Ils sont nombreux.

« Eux-mêmes ne savent pas combien ils sont ou ce qu'ils font ici, ce qui revient au même car à chaque fonction, un nombre correspond. C'est ce qui rend nombreuSE leur existence. Pas de vocation chez eux. »

« Je vous écrirai.
J'écris. C'est mon métier », déclare Philip K. Dick dans *Siva*. Ces mots...

Je mes rencontre en moi au moment où il sort de chez lui pour se rendre en Angola – en guerre. Depuis de longues, des dizaines d'années, il s'y entretient. Il ne vit pas en Angola à temps complet. La plupart du temps, il écrit.

Puis il marche ; il se retrouve et parle avec lui-même ; puis, il entre dans un café et continue de voir ; il cause à un ami ou une connaissance, de plus en plus mal connue en fait et jusqu'à son nom disparaît, il cause. Tout et rien, dit-il, et parlons-en.

« Les voix. »

Il les entend précisément, ce ne sont pas de simples voix qui parlent car elles dessinent, et par réfraction le dessinent. Tout se dessine et il gravit la pente avec incertitude.

« Ce n'est pas : être téméraire
Tu nous suis
Bientôt tu seras
avec nous
en nous »

« Je plonge »

Drôle de question : puis le regard se « dissipe », accompagne par exemple des mouvements inexistants. Il faut qu'il soit isolé à ce moment – car il n'est plus et puis ne sera plus le même.

Il se rend compte peu à peu du temps, de la transformation du temps. Le chronologie à son tour s'estompe, se redresse, des chaînes tombent paraît-il.

De succession en succession, en succession, leur vacarme s'immobilise – contre, en effet, et bientôt à nouveau pour s'inverser encore.

Le récit à voix basse de l'événement, la trame, si l'on veut, du drame qui se joue (aussi, le jour) explique tous ces gestes qui, s'ils ne sont pas sensés avoir pris corps, demeurent, et ôtent et parois donnent vie aussi, et de la vie une idée un peu terrifiante...

Je reconnais là un monde, improbable peut-être, serein dans la distance.

Un chant, oui

Une cour. Une immense cour. Un carnage proche de là. Vous ai-je déjà parlé du massacre de Lubumbashi ? J'ai beaucoup marché, vous m'accueillez, mais nous ne pouvons rester là.

Si l'air est immobile, par exemple. Nous n'y croirons pas.

Je m'éveillai d'heureuse humeur trois jours plus tôt. Je m'endormais ensanglanté la nuit, la même nuit.

Voici mon deuil.

Ecrire

Ecrire : le journal nous indique un fragment de réalité – une hypothèse – imaginer la création.

Un mouvement – mémoire – un autre : la rétine – une photographie, deux ou trois colonnes et un renvoi en bas de page sans lequel...

On ne saurait – car on ne sait, qui sait ? Qui, quoi, comment, où...

Le lieu : un endroit prestigieux.
Des dizaines d'horloges.

Puis : il lève les yeux de son journal.

Voix : « On avait déjà tué une voiture. Donc, je ne pouvais pas rester là-bas. Je devais être rentré à six heures. »

« Le salon nautique, c'est un autre de mes projets.
Mon bateau, c'est une star. Il est base en 7.
C'est un bateau à voile, pour deux personnes. »

Un accent étranger ou régional, je ne sais. Un rire. Quelqu'un entre.

A un moment, lecteur, l'article dans lequel tu t'étais plongé, celui qui faisait parmi d'autres mais les écrasant, la une, n'a plus de sens à tes yeux. Ton attention s'est dispersée. Tu ne comprends pas, tu ne veux comprendre le sujet de cette discussion.

« Peut-être à cause de mon accent. Ils me prenaient pour un touriste. Que ce soit 5 ou 10 balles, non. »
« J'ai dit : Ecoute... »

Et l'homme qui parlait si fort aura bientôt quitté la salle de café, la laissant presque vide et silencieuse, effacée presque devant le spectacle de la rue qui perce à travers le carreau de la baie vitrée en face de laquelle tu es installé et surtout de la pluie imaginaire et sèche mais drue.

Une vraie hécatombe, donc.
Un départ.

« Ainsi, la peur vous obligea à abdiquer votre visage. »

Nous avions rendez-vous. Nous ne savions pas où. Et cette femme sans visage (mon épouse, intentionnellement) me serrait dans ses bras : je la cherchais autour de moi, pris de panique (des gens se bousculaient) : l'heure passe, parfois, plutôt vite en rêveries inanimées l'angoisse aidant, au tythme des babillements d'un enfant en bas âge et qui interroge inlassablement sa mère. Elle, fatiguée et irritée, est proche de crier.

Proche de crier.

Quand j'entendis la voix de cette mère fatiguée qui revenait sans doute de la crèche, je n'eus qu'une impression qui me souffla. Je repris la lecture de l'actualité.

J'insiste : l'amoncellement à la une des cadavres et des pactes, des traités et des condamnations et surtout le teint pâle et sombre tour à tour de la photographie au centre de la première page du journal froissé dont j'essaie – péniblement oui vainement – d'extirper un sens, la juxtaposition de drames qui surviennent en divers endroits du monde, la simultanéité des drames, nos jeux sont érotiques, vraiment.

Sans loi.

On a posé deux chaises à ma table. Personnellement, je boirai un autre café.

La porte s'ouvre et se referme. On entre, on sort.
Je devrais faire s'arrêter ces visages, leur donner un ordre, les plier à une hiérarchie. Laquelle.

Des voitures passent.
La chaussée.
Des passants pressés : nous existons, me disent-ils. Ils rêvent de s'enfuir loin, bien loin.

Après un moment d'hésitation ---, je reconnais ce lieu. Je m'y suis dirigé, j'ai à peine eu à le chercher. Mais, passé un moment, il n'a plus eu, en soi, aucune importance. Un jour ce fut la rue des Francs-Bourgeois (des musées visités auparavant et puis quelqu'un me l'avait indiquée, peut-être parce que je la cherchais alors). Un temps (plutôt long, bientôt court)et ce ne fut plus qu'une rue au-dehors.

Il y a des passages qui permettre de faire plusieurs fois de complets tours de ce quartier, sans jamais revenir sur ses pas.

Faisons simple, ce qui ne nous portera pas préjudice. Nous nous retrouverons de toutes façons car nous sommes condamnés à de mêmes peines. La peine qui nous échoit obéit à des lois complexes. Nous pouvions donc commettre le même crime (une existence infernale) qui aboutirait soit à des peines équivalentes soit à des condamnations différenciées, ou bien commettre des délits de portée différente pour lesquels le verdict serait soit identique, ou bien lui aussi variable.

La gravité de nos actions, la triple gravité, n'influera en rien sur la durée de notre séjour en ce lieu, ni même sur le délabrement des murs.

Qu'ils nous permettent de voir le jour.

Le concert

Ne rien comprendre.

Heureusement, parfois : la déviance de certaines rues.

Ce matin, par exemple (il faisait déjà nuit : cela est autre chose), j'allais à la Cité internationale des arts. Dans la nuit, peut-être, j'avais eu la vision qu'un concert s'y déroulerait.

J'ai marché. Et je me suis perdu. Mais le chemin était si simple que je l'ai immédiatement reconnu (c'était le même, en fait).

En face de moi, on a cloué un tableau.

Un chemin long. Enfin, je débouchais sur la rue de l'Hôtel-de-ville. Nous étions au n°119.

Or, la CIA (appelons-le ainsi, stupéfait de l'avoir découverte en un lieu si inattendu, si proche il est vrai du pouvoir), une salle de spectacle confortable (des sièges sont installés dans le hall d'entrée ; on m'a laissé entrer mais peut-être s'agit-il d'un guet-apens), la CIA se trouve au 18 de la rue de l'Hôtel-de-ville.

« Que de chemin ! Quel long chemin j'ai à parcourir ! », chantais-je avec un enthousiasme étrangement juvénile tout le long de mon chemin.

A peine eus-je fait quelques pas, finalement, je me trouvais face au siège de la CIA.

La distorsion est telle dans nos contrées ! On ne sait même si elle atteint au temps, à l'espace ou à l'un comme à l'autre.

Et le tableau, mal travaillé mais beau, se déverse devant moi.

*

On leur a dit d'attendre. Ils sont là depuis quelques heures mais il semble que le « problème » soit en passe de se résoudre. Un cours d'art certainement, qui devait avoir lieu, ne trouve que ses élèves. Divisés en deux groupes, paraît-il, mais pour un même horaire, avec un même professeur. Sans salle. Une clé a été trouvée.

En attendant que tout soit clair, les gens téléphonent. L'existence d'un « monde extérieur », il est vrai, a de quoi rassurer.

Les téléphones

Posés l'un à côté de l'autre

Les allées et venues des spectateurs et des élèves
Sans cours ni spectacle

Puis,
l'attente

Un bruit de pièces de monnaie
« Excuse-moi de te déranger... »

Des pas
Puis, un regard

Un homme, aussi, tient le standard
On parle sans cesse
Des problèmes toujours différents

« Mille excuses,
elle avait simplement eu un cours avant »

*

A un moment, j'ai dû changer de place
Je me suis assis devant la salle

Un panneau indiquait la salle
Qu'il n'y ait plus que le salon :

Des chaises
Des fauteuils
Des gens
Des treuils
Des amants
Un œil

*

Fragments

- C'est cela, on va discuter.
- Le corbeau, on ne peut pas savoir qui c'est [...] Les amis de mes amis sont mes amis !

SALON

- La personne qui s'est chargée du cahier n'était pas au courant.
- Bip.
- Bonsoir !

- Je ne savais pas ça. J'avais téléphoné mais je ne savais pas. On ne m'avait pas dit. Mais je peux venir car ce n'est pas nécessaire pour moi de manger. C'est tant de choses qui arrivent !

Ce qui suit, ce n'est pas le silence. C'est, parfois, la lassitude de l'oreille.

Quelqu'un entre. Une autre personne se lève et sort. Quelqu'un d'autre entre et, après avoir consulté les casiers qui, sur un mur, sont destinés, on pense, aux professeurs, s'en va par l'une des portes qui donnent accès aux salles de spectacle ou de cours.

Le numéro indiqué sur le programme était celui d'un particulier.

On m'a dit des choses étranges - à ce propos.
A bien des propos, je sais des choses qui paraissent étranges.

Hier, ils ont volé des Picasso, des Braque, des « beaux tableaux de valeur ». Ils sont passé par les toits. Ils ont fait un trou. Ils ont coupé le système d'alarme.

- Il faut connaître.
- S'il y a un appel au 56 51 ?
- Vous me le passez au...
- Et pour ce soir, il n'y a pas de programme ?
- Non, il n'y a pas de programme.
- Bon, à ce soir !

- Bonsoir.
- Tiens !

(Partition)

Trois personnes empruntent l'escalier.

Un homme, d'un âge presque certain, fait mine de les suivre, s'arrête en haut de l'escalier, regarde en haut, remonte pour prendre une place.

L'encan

Tout partait du principe que quelqu'un devait payer. On mena donc Ulrich Hyndir au centre de la pyramide, ainsi qu'à ses trois extrêmes.

I I I

Lui, comprit immédiatement, sans certitude pour autrui. Car, somme toute, on semblait assez peu se soucier de lui. Il regarda son ombre qui, elle-même, semblait s'incliner lentement en un mouvement de fuite.

I I I

C'est son problème, après tout.
C'est son problème, après tout, répétait-on. C'est son problème, après tout.
après, tout.
Après (...) répétait-on.

I I I

Et son problème, qui concernait vraisemblablement tout un chacun, le délaissait aussi. Et il rampait mais il ne s'en apercevait pas.
Et il restait des heures à regarder sa montre.
Il restait ici.

I I I

On lui demandait brusquement de ne pas faire le moindre mouvement. On l'incita en vain.

I I I

Voici la liste de ceux qui le reconnurent ensuite.

I I I

Voici la liste complète des autres.

I I I

Et chacune des deux listes serait complétée à chaque generation. Et chaque liste serait développée pacifiquement par ceux qui, entre tous, savent écrire.

I I I

Eux aussi seraient reconnus par certains, ignorés ou niés par d'autres.

I I I

Je suis au centre exact, répétait-il.

I I I

Et l'on tenait son invocation pour régulière. Ou l'on disait le contraire. L'esprit malin, voici.

I I I

Affirmait-on.

I I I

Le jour était venu.

I I I

On ramasse la somme d'accusations. On les administre patiemment. Et l'on se forge un tribunal salubre.

I I I

On examine à nouveau les griefs.

I I I

On sort d'une valise quelques pièces à conviction.

I I I

Et l'on se montre convaincu. Cadavres.

I I I

Il resterait un long chemin à parcourir. Peu de temps après, la révolution éclata. Ou, à certaine chose près, une révolution humaine.

I I I

Politique.

I I I

Nous étions, dit-il, en train de rire avec quelques amis, sur le bord de la route qui vous mène ici. Le crime, tel, se penchait tout autour de nous, nous nous sentions privilégiés. Le crépuscule nous aidait. Une démarche ferme animait tous nos plans. Nous forgions des structures. Et graduellement, nous avons acquis une voix humaine seule pour parler.

I I I

Chemin faisant.

I I I

On dut se sentir effrayé à ces propos. Une remarquable assurance dans la voix, dans le regard, les étayait.

I I I

Toute la cérémonie s'envenima.

Une expérience du magnétophone

Hier -

Un magnétophone a implosé. C'est très ennuyeux. C'était - je m'en rends compte à présent - le magnétophone central de tout mon système. C'est par lui que j'effectuais mes échantillonnages, c'est également lui qui recevait les résultats sonores du Tascam. Enfin, je l'utilisais - depuis peu - pour ré-enregistrer les sons de l'extérieur saisis avec un magnétophone miniature. C'est justement ce qui l'a tué.

Une expérience de l'extrême. Que le Tascam génère un froissement de sons stridents par une erreur de manipulation, j'essaie de m'en saisir. J'y parviens à l'aide du magnétophone miniature mais, tentant de le recopier sur le magnétophone central, je laisse le volume à une puissance à peine supportable. Insupportable, en tout cas, pour le magnétophone central.

Je me trouve donc dans une situation presque catastrophique, financièrement parlant. La plupart des appareils que je détiens devraient aller chez le réparateur, la machine à écrire n'a plus de bande et je n'aurai bientôt plus de travail.

Néanmoins,
Pourtant,,
cependant,

Les expériences que je venais de réaliser s'annonçaient prometteuses. J'y explorais de nouvelles techniques. Peut-être, d'ailleurs, faudrait-il faire un inventaire.

La première pièce comportait quatre voix, les trois premières ayant chacune une hauteur unique sur des rythmes et des timbres différents, tandis que la quatrième oscille d'une note à l'autre. Les rythmes sont indéterminés, ce qui signifie : restent à déterminer.

Une deuxième expérience, qui comporte elle aussi quatre voix, n'en donne qu'une à entendre, chacune apportant sa contribution à l'ensemble. Tour à tour, une ou deux notes par voix.

La troisième se fondait sur des grognements, des souffles, des bruits de respiration et des sifflets. C'est aussi, à mon sens, la plus réussie.

Quant à la quatrième, je ne veux pas m'en souvenir. Mais elle n'est quand même pas mal. C'est la plus élaborée. Elle reprend l'oscillation de la quatrième voix de la première pièce. Une première voix oscille d'une hauteur à une autre, plus élevée, invariablement, se fondant à chaque gois sur des notes différentes tandis que la deuxième voix fait le contraire. Quant aux troisième et quatrième voix, elles demeurent chacune fixée sur une hauteur, se répondant ainsi sans que l'une précède l'autre.

Les ténèbres

Les ténèbres. Tout se borne à ne pas laisser s'infiltrer le peu de lumière du dehors. Au-dehors d'un cerveau, seul, aux limites de la ville. Le désert, dehors, attend.

« Le moment est venu ! »

Joseph descend de voiture. Le conducteur accélère et Joseph tombe. Un abîme ouvert sur lui. Bouillonnant. Il s'écorche les doigts en s'écoulant, invisible parmi les sables du désert. Nocturne, le sable devenu fluorescent. Rampe. Les lisières urbaines, affaissant leur regard. « Vos immeubles, disent les craintes du promoteur immobilier, ont le dos voûté, le ventre blafard. » Joseph rampe. C'est la longue agonie du héros, espère-t-il. On n'a jamais vu ça.

Recroquevillé dans la poussière, il prie. La prière du héros, espère-t-il. Au centre du plus bouillonnant cerveau d'une littérature hypothétique. A-t-il jamais lu ? Il ne sait plus. Ses doigts écorchés l'empêcheront d'écrire. Il oublie.

Un conducteur ivre qui rentre en ville après avoir passé une partie de la nuit dans un désert multicolore, voici son avenir. Hypothétique : il heurte un autobus au carrefour. On compte les morts. La virginité souillée de ses allées. Les camions-lessiveurs ne tromperont personne.

Clameur des journalistes, qui portent les esquisses de leurs photographies en bandoulière. Lourdes plaques de marbre. Gravures illimitées, semblables. On ramasse aussi le conducteur ivre. Et l'on regarde son appartement.

On insiste. « La lumière est allumée. » Du plus haut immeuble, la seule lumière allumée. Eclairée par la lune d'un ciel sans étoiles. Un ciel transitoire, presque une aurore et difficile à voir. Le ciel d'Aukland est noir, les sables du désert promènent leurs dunes aux plus hautes altitudes, en attendant la pluie. L'attente aussi commet. On ramasse les morts, entassés dans le ventre mou de l'autobus. Presque un crépuscule et le matin, lui, on l'espère. « Toute la ville espère. »

Il fallait gouverner ses espérances. Regardez-le : celui-là qu'on ramasse, qu'on ramasse sur l'herbe, l'herbe caoutchoutée de sa voiture, sur la banquette arrière ; sa tête renversée, brûlant le caoutchouc de l'herbe, noyée sous la verdure de la banquette arrière ; l'odeur de la banquette harcèle l'ambulancier qui étouffe et qui ne trouve pas l'oxygène, à l'arrière de son ambulance. On le rattrape.

« Retourne là-bas ! », crie le médecin-chef et on ramasse le corps du conducteur. A dix kilomètres de là, le désert, comme une plage urbaine, cerné d'immeubles et des centaines de riverains, à leurs fenêtres, fusil au poing, attendent le désert qui progresse. Mais le désert avance à petits grains de sable, qui infiltrent l'asphalte. Si vous voyez de larges fissures sous l'asphalte.

Joseph endormi marche-t-il, rampant et protégeant ses mains du vent ? Fait-il semblant avec ce rêve dont il se souviendra, en s'éveillant, qui l'a vécu. Il a noté, consciencieusement, ce que lui révélaient, par chacun, tous ces rêve et il n'est jamais parvenu, cela viendrait, à en tirer la moindre conclusion. Cela viendrait. L'appartement que le gouvernement offre à des gens tels que Joseph ou encore le conducteur, ce sont de petits lieux vétustes, aux murs plantés à même le sol, avec des clous, ce sont de petites cabanes qui s'attirent les unes, les autres, superposées en immeubles par un vrai tour de prestidigitation.

L'appartement de Joseph est principalement le lieu où il rêve, où il s'éveille lorsque la pluie s'infiltre par le plafond, après avoir suinté des murs des trois appartements du dessus et parvient à son plafond, suinte en zigzagant mais lorsque le vent souffle, tombe sur le lit et Joseph, à ce moment, s'éveille.

« J'ai fait un mauvais rêve. » Et il grimpe de son lit sur son bureau. Il retrouve le cahier jauni sur lequel il gravit ses rêves. Il écrit vite un texte auquel il n'apporte pas de corrections et il s'écrie, en écrivant, ce que son rêve a pu lui dire. La poussière prend du poids, c'est évident et presque chaque jour, elle s'alourdit.

Joseph n'en est plus là. Son appartement, s'il le reverra un jour, il le laissera désormais noyer ses rêves parmi la poussière. Et la pluie, on l'attend à présent diluvienne, c'est pour les jours prochains, les jours que l'on attend, un ou deux ans auparavant, ensoleillés.

Ceux-là seront pluvieux.

On dit aussi que le désert, avec la pluie, se déversera tout entière sur la ville. La ville, dit-on, il n'en restera rien; Joseph, lui, rampe sous le regard des riverains. Des coups, tirés, s'enfoncent dans le sable dans un bruit de caoutchouc. « J'ai vu son mbre ! », s'écrie l'un d'en haut. Joseph ôte ses doigts du sable et se laisse glisser. A nouveau, les ténèbres.

Un ou deux ans auparavant, il n'y a rien de ce maudit désert. Un parc zoologique qu'on a installé ici. « Aukland, dit ce fameux promoteur, est à présent une ville modèle. » Joseph arrive. Une excursion en ville qui se finit en vis-à-vis, comme un duel, dénué d'armes. Une rancoeur, semble-t-il, réciproque. « Je ne suis pas ubique ! », s'insurgera Joseph. Mais le désert avance. Bientôt les premières pluies de sable. Rires de Joseph, dans son apparttement qui rétrécit. Joseph s'éveille d'un rêve et rit. Il sait mieux que les promoteurs qui viennent le voir que le désert avance. « Je suis venu pour l'étudier. »

« Mais vous n'êtes pas ubique ! » Le promoteur pointe son fusil de chasse sur Joseph. « Et que faites-vous ici ? » En un clin d'oeil, Joseph disparaît. Pour s'éveiller dans le désert. Une balle dans le crâne. On lui demande ce qu'il a voulu faire. Il se retourne et son regard s'étonne pour lui. Premier retour en ville. Joseph refuse de croire en l'idée selon laquelle, comme les médecins le lui ordonnent, il est ici avec un crime pour intention. « A chaque citoyen, tenir le discours qui convient, désespérant. » Il n'y croit pas.

Il a toujours parlé sans intention. C'est ce qu'on lui reproche. Et dans ses livres. Car vous êtes ici quelqu'un qui écrit. Vous êtes venu dans l'intention d'écrire. Pourquoi Aukland ? « Il se trouve que j'habite en France. » On examine son ombre. Toutes sortes de questions. « Il se trouve que j'habite à côté de Paris. » Et on le fait saigner.

Joseph regarde son sang qui s'écoule et il profite d'un instant d'inattention du chirurgien, il frappe le chirurgien. Il le déchire de son scalpel. Son sang. Il faut le nettoyer. Le sang, vivace sur le carrelage. Qui s'empare de l'éponge. Joseph prend l'éponge avec lui et sort. Une ambulance, qui revient d'accidents. D'accidents de la route, qu'il a su éviter, le conducteur avec des yeux tels qu'on l'appelle « le lynx » mais il n'entend pas le scalpel qui lui déchire la nuque. Retour aux ténèbres du désert.

Si loin que vous vous enfonciez dans le désert, il vous sera possible d'observer la ville et ses animations, au rythme des lueurs qui désordonnent pour conjurer le sort la noirceur de la nuit, tombée dans le cluster d'un pianiste qui serait tombé raide mort sur les touches graves de son instrument. Il vous est possible d'observer la nuit mais vous y perdez toute notion de l'heure : un, deux ans s'écoulent et vous n'en savez rien, il vous faut retourner en ville. La ville, effrayée tous les jours par ce soudain désert, les citadins s'efforcent d'un pas silencieux et ils ne parlent pas. Si vous venez en ville après le séjour du désert, vous êtes traqué.

On vous questionnera – on dira aussi qu'il est un Démon, celui qu'on trouvera en vous ouvrant le ventre et, c'est indubitable qu'il s'est emparé de vous. Joseph, notre héros hypothétique, harcelé par ses propres craintes, répète : « Je ne suis pas ubique ! » Retourner au désert, revenir à la ville – ces deux temps se confondent à présent. Les sables le reprennent. Mais une voiture passe dans le désert. Elle s'arrête près de lui, on ramasse son corps inerte et on le ramène à son appartement.

Une structure

Le mois lui-même régressait.

C'est-à-dire que la durée des jours se faisait de plus en plus courte (quoiqu'on notait, ici et là, quelques graves irrégularités, un jour inexplicablement plus long que sa veille, etc.)

Mais dans le même temps, c'était la chaleur qui gonflait, une chaleur humide, rien moins que tempérée, subordonnée qui plus est à la stupidité du voisinage dont l'incessante clameur résonnait dans toute la ville, multipliée par des échos tendus, trop souvent excessifs, indistincts et finalement cruels.

Dans la rue, des arbres avaient poussé en désordre, causant des encombrements et semant le trouble dans toute la périphérie. Par exemple, il n'y avait plus de thermomètres.

Or, ce n'était pas, loin s'en faut, l'unique privation. Tout le monde était nerveux, cela apparaissait très clairement sur le visage des passants. Le lendemain, se jouerait la révolution.

« Oui, tout le monde en a assez ! », avait admis la veille le président au cours d'une allocution longue de deux heures et trente-sept minutes à la télévision.

Il avait promis un immense mouvement populaire pour les jours prochains. Il aurait été difficile de convaincre la population s'il s'était agi de lui faire miroiter le moindre espoir mais, dans la journée qui avait précédé le discours du chef de l'Etat amagawarien, on avait diffusé de très belles images démultipliant la mort du pape, assassiné dans d'incroyables circonstances que n'expliquaient en rien les entretiens accordés par son meurtrier aux différents médias.

Devant l'absence d'espoir, chacun se réjouissait de l'explosion de joie et de couleurs promise par le président, une vraie bacchanale au cours de laquelle, très certainement, plusieurs milliers de personnes trouveraient la mort. Un discours très argumenté, la promesse d'une « désintégration de la vie quotidienne ».

Enfin, le monde allait changer.

Juliette était assise en tailleur, au centre de l'immense table ronde, à l'ombre d'un parasol fantaisiste qu'un ami ingénieur avait construit spécialement pour elle. Puis, il avait fait bâtir un restaurant dans le jardin et acheté toutes sortes d'acteurs, qui allaient et venaient au gré des changement de temps. En lutte contre la chaleur, elle agitait les bras très lentement, gardant la tête tournée du côté de la plage que les ouvriers n'avaient pas encor fini d'installer, à gauche, et qui finirait certainement par disparaitre tout à fait sous les assauts de la mer - avec le temps.

« Qui songe encore au temps ? », avait cependant demandé le président, dans la dernière demi-heure de son allocution. Tout dépend de quel temps on parle, il est vrai, et Juliette eut brutalement conscience de la malédiction dont le langage tout entier avait été victime. Un subterfuge. Bientôt, on lui apporterait à manger. Bien sûr, un merveilleux repas, très· coloré, très frais, sinon glacial et arrosé d'alcool, enfumé, bizarre surtout du fait de l'épaisseur de l'air.

« Je vais manger. Ensuite, j'aurais faim. Cela, pourtant, est une diversion. Jamais je ne ferai l'amour, je n'essaie pourtant pas de songer à autre chose, non. Mais le désir me parle. Soudain, je n'ai plus qu'une anxiété, c'est qu'il se taise. »

Cette révolution, dont les prémices s'étaient, somme toute, fait sentir depuis le début de l'année, annonçait-elle sa perte ? Eduquée dans des principes bourgeois, l'idée même de révolution provoquait en elle une angoisse trouble, évoquant pêle-mêle d'atroces crimes et un enchantement, un exotisme mystérieux. La ville (de laquelle elle était pourtant isolée) exhalait désormais un parfum sensuel qui l'attirait irrésistiblement.

Elle se prit à imaginer des scènes de crucifixion, des fissures dans le ciel et un bitume écartelé, qui seraient, en quelque sorte, le théâtre d'une romance anonyme, éphémère, avec la nuit.

Avant l'abandon par le chef de l'Etat de ses politiques, Juliette s'était peu intéressée aux affaires de son pays. Certains domaines l'avaient intéressée, à des moments, plus que d'autres, voilà tout. Mais à l'annonce de la dissolution de toutes les institutions, elle avait ri et applaudi comme la majeure partie de ses concitoyens. Elle s'était vraiment sentie concernée.

Passé le choc des premières minutes, une langueur l'avait saisie, la mélodie des mots seule avait continué de lui parvenir, évoquant, tout en syllabes colorées, voyelles, des vérandas investies par de brutaux mercenaires, des chagrins interrompus, le sien, des garçons magnifiques s'attirant les uns les autres. Et elle, applaudissant !

Jusqu'ici, elle avait toujours préféré s'accoupler avec la mer qu'avec la ville. Ses yeux s'étaient fermés sur tout ce qui ne semblait pas un mouvement de vagues. Quant à son ami ingénleur, elle en eut, brusquement conscience, elle l'avait utilisé, tout simplement. Même si elle avait tenté de croire à l'amitié qu'ils se portaient, n'importe quel événement soudain pouvait la convaincre de son hypocrisie.

L'annonce de la révolution devait donc achever ce processus : il y avait un cadavre quelque part - en elle ! Mais il ne ressemblait pas tout à fait à son ami ingénieur, non... un vrai bâtard, en fait, car il lui ressemblait aussi. Il était là, étendu sur la plage, de sorte qu'elle pouvait boire de son sang à volonté.

Un rêve ? Cette chaleur érodait la distance qui sépare usuellement le continent du rêve de celui, bien inférieur, de la réalité. L'état de surexcitation où elle se trouvait en buvant de son sang, entourée de montagnes très modernes, modulables de surcroît, de forêts où régnait une faune diverse, envahissante, qui donnait au sol l'aspect d'un kaléidoscope d'eaux incohérentes s'aggravait de nuit en nuit, gagnant sensiblement sur sa vie quotidienne, bientôt réduite à des fantaisies.

Oui, ce cadavre intarissable, ressemblant plutôt au christ qu'à l'un ou l'autre des protagonistes de ce récit déjà antérieur, faisait son bonheur partiellement... elle goûtait une gloire jusque là insoupçonnée: chacun de ses pores l'applaudissait.

Le ciel, avec ses mouvements en spirale au-dessus d'elle, la brassait, la pétrissait, la modifiait considérablement. Chaque matin, elle était persuadée d'être rendue méconnaissable par son expérience de la nuit passée. Or, dans la solitude où elle passait le plus clair de son temps, rien ne la contredirait.

Des gens allaient, venaient, des acteurs toujours différents. Son ami l'ingénieur, lui, était parti superviser la construction d'un aqueduc dans une région sévère de la Myrolésie. Un pèlerinage.

Quant au jour, qui seul lui permettait de reprendre conscience, il perdait du terrain, malgré de sporadiques regains, il était destiné à se satisfaire de vestiges.

Même lorsque le soleil atteignait au phénix, d'énormes cumulus bleus et dorés s'enroulaient autour d'elle en volutes lascives, la pénétrant, en alternance, de taches sombres ou de grands faisceaux brillants où se déployait tout le ciel, au faîte de sa jouissance parvenus. Au crépuscule, enfin, des silhouettes inquiétantes se profilaient à l'horizon: des îles...

Du christ au sein duquel elle s'abreuvait, la nuit, naquit un jour la ville à plus de 600 mètres de hauteur, coulée entre les montagnes et la mer, offrant un spectacle de baraques hasardeuses, aux façades approximatives, ruisselantes de lumière.

« Je ne perd pas le moins du monde le sens des réalités », clama Juliette en s'avançant sur le sol mouvant d'eau, de sable et de pierres mêlés. Simplement, elle se sentit accordée au rêve qui lui parvenait. Les mouvements qu'elle faisait étaient pleinement les siens et toute la cruauté dont elle pourrait faire montre lui appartenait.

Et pourtant une déchirure lui fit perdre beaucoup de son enthousiasme.

Au loin, en effet, on entendait le grésillement d'une radio. Des chansons mièvres drainaient leurs accords, par trop réguliers! l'enchaînant à son ouïe, resserrant les éléments autour d'elle. Telle, cette montagne s' effritait, des gravillons dévalaient sur ses chairs, mordant, insultant, exigeant d'elle on ne sait quel orgasme, l'eau devenait visqueuse, etc.

Elle ne s'éveilla pas. Ses lèvres s'entrouvrirent, prononçant une interrogation honnie: « Pourquoi suis-je seule? »

Sa main frôla son sexe. Elle n'osa le caresser. Elle exigea la présence de l'ingénieur, lequel ne vint jamais.

A cette époque, la Myrolésie fut prise de dangereuses convulsions. L'ingénieur rencontra Billy the Kid, un ardent partisan du monarchisme qui avait cru voir en lui le fils naturel du Seigneur, et lui fit miroiter la promesse d'un coup d'Etat. De loin en loin, la radio diffuserait, sans interruption, des valses et de mauvaises ballades. Le matin survint abruptement.

Des dizaines d'acteurs s'empressaient autour du corps de Juliette. Nombre d'entre eux la croyaient morte. Quelqu'un avait pris l' initiative de distribuer à tout un chacun des couteaux. Et lorsque Juliette ouvrit un oeil, une dispute éclata. Devait-on tenir compte de ce nouvel élément? Une bataille s'ensuivit. Heureusement, le soleil déclinait déjà.

Tandis que l'on s' entre-tuait autour de la jeune femme nue (et pourquoi nue ? Qu'avez-vous fait pendant la nuit?), un serviteur lui apporta un étrange petit déjeuner composé, pour l'essentiel de fruits, de feuilles d'arbres et d'un immense bol de café dans lequel naviguait, avec une assurance crâne, un cervelet brillant, apparemment solide et odorant.

A sa demande, on lui apporta une table. Elle grimpa dessus et s'assit en tailleur, comme à son habitude. On vint encore lui proposer des vêtements mais elle demanda à être seule. Certains acteurs partirent, d'autres firent mine de s'éloigner. A une centaine de mètres de là, pourtant, ils s'arrêtèrent et tournèrent sur eux-mêmes.

Le monde, alors, lui parût jouir d'une excessive vitalité ; l'exubérance de ses représentants l'irritait, la choquait; le flot ininterrompu de la foule lui rappelait les mauvaises heures de la gare de l'Est. Elle s'aperçut qu'en son absence, on avait créé des rues, desquelles jaillissaient des androides, des mutants et des gamins des rues, criant la main tendue comme pour une aumône.

« Mais ils ne demanderont rien », songea-t-elle en haussant les épaules. Immédiatement, l'un d'eux - qui admit être dérangeant mais déclara qu'il n'avait pas le choix, qu'il s'agissait d'un ordre, lui proposa ses services. Sans y réfléchir, elle l'étrangla.

Le corps de l'enfant tomba sans un bruit sur le sable flottant et disparut. Puis, Juliette vit passer un groupe de jeunes filles. Elle les insulta : « Vous êtes les images de mon désir ! » Rien d'autre, en effet. Un groom lui apporta un fusil. Elle refusa de s'en servir. Le groom la menaça:.

« Le président viendra vous voir cet après-midi. »
« Je n'en ai cure. Voyez ce château qui s'effondre. »
« Cela est justement l'ouvrage de notre président. »
« Taisez-vous! Je suis ici en touriste, rien d'autre, vous n'avez pas à me donner d'ordre, etc. »
« Ah, ah! »

Le groom s'en alla.

Juliette descendit sur la plage et entreprit de compter les grains de

sable. Au loin, on entendait des coups de feu. « La révolution se propage », songea-t-elle. A présent, elle en était convaincue: cet événement était une vraie menace pour son entreprise. Peut-être même fallait-il y voir une entreprise dirigée expressément contre elle.

Mille deux cent vingt-trois, mille deux cent vingt-quatre, etc.

Ici, des gens peu scrupuleux étaient passés, brisant les grains de sable pour désorienter Juliette. Qu'importe! « Il n' y a tout simplement pas de grains de sable. Que le président vienne! Je me moquerai de lui, de son pays, de tout ce que j'ai vu ici, depuis que je suis née, et d'autre chose... »

L’odeur des néons

Argument

Lorsqu'en moi s'ouvre un morceau de la scène, et ce n'est pas la parole qui s'est ailleurs divulguée, mon regard se porte, au naturel, vers l'unique clarté du moment ; quelqu'un, qu'on ne voit pas et qui, de toute sorte, n'apparaîtra pas, tandis qu'on aperçoit des ombres dans un coin, qui demeure obscurci, et simplement le mouvement peut indiquer leur présence, mais quelqu'un parle, s'inquiétant des fondements trop vagues du mot par lequel il s'éveilla, énonce ce qui suit.

Quatre personnes, hommes et femme, puis le meurtrier - sont les acteurs. Le public, à son tour, en un unanime, cérémonieux mouvement, s'assoit. On ne quitte jamais, ici, des yeux la scène.

Où, chacun figuré en une même pièce on parle ; et quatre personnes se partagent vraiment l'espace du salon. Le meurtrier, entré ensuite, semble étranger au lieu mais aussi aux personnes qui se partagent aussi la parole.

Voyez, dans un canapé, un couple, homme et femme. Ceux-ci parlent peu, bougent moins encore, se regardent surtout. Ils sont là pour endommager l'esprit du meurtrier, d'évoquer une incise qu'il a pratiquée, en sa forme antérieure, seul. Ils ne sont pas à côté du moment unique de clarté qui traverse la pièce, mais ils s'aiment. Tandis que la flamme d'une bougie n'illumine que le coin de la pièce, un rideau.

A côté de la porte, sur une chaise, adossée au mur, un gardien, qui connaît à lui seul l'histoire cette porte, qu'il peut soulever comme s'il s'agissait de la sienne propre. A présent, il regarde la femme, surtout, qui s'émeut et, revenant près de lui pour s'enfuir au fin fond de la scène, la joue ; elle est très agitée, reste calme. Ce n'est pas l'entrée du meurtrier qui l'a brusquée mais elle s'exclame : « C'est un autre ! Il n'a plus ce visage. »

Lui, prend une chaise pour s'asseoir : il y a toutes sortes de chaises, par ici ; et il y en a une, près de lui, loin du gardien, qu'il préfère, mais qu'il dispose en un autre lieu. Il y pose pied sans s'asseoir, regarde la fenêtre, au-dessus des amants.

L'homme lui demande : « Qu'as-tu fait aujourd'hui, meurtrier ? » Et le meurtrier lui répond : « Rien, homme, j'ai tué le Christ. »

On entend un rire dans le couloir, et la femme qui ignore qu'elle songe au gardien, mais dont le sentiment est mort (elle le cherche sans doute à travers la pièce), s'éloigne de lui et du meurtrier.

L'homme
Je ne te comprends pas. Tu vas nous expliquer les faits, j'espère. Je les imaginais, hier. Or, je ne vois rien de possible ici-bas. C'était donc une icône ?

Le meurtrier
Non, je n'avais pas le mouvement nécessaire à cela.

L'homme
C'est vrai, meurtrier ? Et comment t'expliques-tu cela ?

L'enfant
Il n'a pas le courage à se l'expliquer.

Le gardien
Sors d'ici, meurtrier.

La femme
ce visage !

Le meurtrier
Non.

Un silence.

Le meurtrier
Vous avez eu raison, peut-être. Le moment est devenu plus difficile pour tout le monde. Il n'est pas donné à tout le monde de connaître des apparitions.

L'enfant
Ce n'était qu'une apparition !

Le meurtrier
Mais vous me croyez tous coupables.

L'homme
Tes aveux nous suffisent.

Le gardien
Mais tu devrais sortir d'ici. L'ambiance est exécrable lorsque tu es là.

La femme (riant)
Oh oui ! A présent, j'ai même peur de toi.

L'enfant
Qui sait ? Nous ne sommes peut-être que des apparitions ?

Le meurtrier
C'est à craindre.

L'enfant
Non. Nous attendions un geste de ta part.

Le gardien
Nous pensions tous à autre chose.

Le meurtrier
Personne n'a été si proche de la raison que vous autres. Mes paroles se fendent ici même.

La femme
Tu t'es vanté, sans doute.

Le meurtrier
Personne ne se vanterait d'avoir tué le Christ.

L'enfant
Où donc ?

Le meurtrier
Rien. Je regardais le désert.

La femme
Mais ce n'était pas un désert naturel. Il était pire.

Le meurtrier
Et tellement moindres ! Je l'avais dans la main.

L'enfant
C'est la plaie dont tu nous as tant parlé !

Le gardien
Il n'y a rien à voir.

L'homme
Il n'y a pas non plus à se plaindre. Nous voici, tous de retour.

La femme
Où iras-tu, meurtrier ?

Le meurtrier
Où veux-tu que j'aille ?

L'enfant
Tu viens d'arriver mis tu sembles partir. Et tu ne permets pas qu'on te questionne. Tu restes énigmatique, chuchotements, pervers...

Le meurtrier
Rien en moi ne t'indique rien, enfant.

Le gardien (à l'enfant)
Désormais, tu ne lui demanderas plus s'il doit partir.
Regarde-le, il sort à l'instant.

Le meurtrier reste immobile.

L'enfant
On ne te reverra donc jamais.

Le meurtrier
Le gardien boit énormément, sais-tu ? Il n'a déjà plus toute sa raison.

L'homme
Il a aussi un récit à confier. Il pourrait l'aggraver de ses propres paroles.

Le meurtrier
Mais il n'en fera rien.

L'enfant
Tais-toi !

Figure du spectacle

J'ai avec moi un seul moment d'obscurité. Il ne m'est jamais parvenu. Il a tissé sa silhouette en défilant un ligament éraflé de ma main ; je l'ai laissé faire.

Chaque fenêtre par laquelle je me dénoue, l'observe décrisper mon attention, ressemble à l'un de ces vases que l'on achète rarement sur le marché, qu'il pleut parfois, en rêve. Chaque demeure qui se cloître derrière n'abrite donc rien, s'avérant simplement une façade comme on n'en a jamais vu, de théâtre.

Plus tard, l'ombre s'exposera. Mais je la portais en moi depuis si longtemps ! Pas de surprise donc à laquelle je doive m'attendre, une absence d'instant et des visages stupéfaits aux alentours car la scène de l'obscurité est d'abord faite de ses spectateurs en une ronde.

Au bout d'un temps peut-être qui ne sera que pure convention, je saurai que c'est en moi que l'on observe ; il n'y a pas de comédie pourtant mais le spectacle, par lui-même, est rigolo, dit-on, je crois. Oui, mes yeux tournent à mesure qu'un doigt et puis l'autre se défilent.

Je suis dans mon lit. C'est exaltante, dérangeante ou plaisante selon le script, de se sentir spectacle au tout premier éveil, sans même la saveur d'un idéal bol de café pour s'évader.

L'ornière, ici, ce ne peut être que l'oreille. Ce ne peut être moi car je ne me ressemble pas. J'ai donc une furieuse plaine à plaisanter à ce moment, avec des mots. Mes gestes ne sont pas si singuliers, je suis encore un animal.

On me regardera à l'autarcie. Mais le royaume fait rêver et l'on ne

croira pas ce qu'on verra. Ici, je prends d'immenses pinceaux et dévale les murs, les portes, les vitraux du songe même, frottant ma demeure d'une nouvelle couche de pénombre. Et je répète infiniment. La chambre est déjà vieille et tout le monde est fatigué. Personne n'en a plus cure. La conscience que j'acquiers ainsi de ma liberté ne me départagera pas.

Carnet touristique

« C'est »
de la pluie qu'on ébruite,
mélodie sans suite,
perdure et puis cesse
simultanément
hormis
mon ouïe.

Minuit
s'est chargé d'une demi
heure
outillée
pas à pas
d'une marche
amovible.

« C'est »
un rideau de poussière
avérant par lueurs spontanées
les figures du glas
de la rétine
libre –

Palais Royal, 18h45

Assis sous une colonne, entre autres
colonnes
marbrant l'âme –

A ma gauche, on vous présentera
ces voyageurs.
Ils chantent.

A ma droite, voyez – des jardins,
régiment d'arbres qu'on a alignés ici
en une cour
entre des grilles.

Maudits voyageurs,
qu'ils chantent ! qu'ils se taisent !

Ce doit être ici.

Palais Royal, 18h47

Il pleut ! Vendredi d'août...

Avec un rire d'actrice à ma gauche

Entre des chants de chants d'un jour.

Joie ! La police survient au moment où ils entonnaient une chanson de Claude François. Ne les réduisant certes pas au silence mais les invitant à ne plus chanter.

« Pas cette chanson-ci, du moins ! »

C'est – non – reparti –

Palais Royal, 19h15

Ces moments où l'être humain
transfiguré en l'unité divine
par le vin
me semble un point
sur le visage sale
du Palais Royal
à écraser
la pluie
qui tombe ? Non, qui me harcèle.
Qui.

Pyramides, 19h15

Le métro semble un havre plus
sûr, son silence étouffant
me paraît rassurant, j'ai eu peur
dès mon entrée

en le Palais Royal

Mais j'y retournerai.

Il y a quelque chose que je n'ai su dire de cet endroit.
La rancoeur l'emportait, mon regard était triste.

Nous attendions
sous la pluie d'août,
tous massés devant cette estrade,
enfouis sous des draperies
blanches
sous la pluie.

Des ustensiles ne nous laisseront pas
imaginer le spectacle d'antan au lendemain.

Cadet, 19h20

Ce que je n'ai pu dire.

Une fontaine,
un alignement d'arbres,
l'immense lit de sable
d'une allée
royale.

Un lieu
pour d'autres vaguement.

Gare de l'est, 19h37

Le train, par temps de pluie,
est le plus dramatique de
nos moyens de transport.

Notre communauté s'arrête
ici.
Au banc où, près de vous,
distant par votre livre et
ma prière,
par nos âges, par nos latitudes
respectives
je me suis assis.

L'obscurité que confère au
train un temps orageux n'est
pas celle du soir.

19h42 – même lieu

Sonnerie
Seconde sonnerie
Respiration
Silence

« Croyez-vous qu'une sonnerie
fera taire l'autre ? », me
demande mon voisin.

« Vous serez surtout bien surpris
de vous trouver enclos en mon
histoire. »

Pas de barrière
Parole
Dissolution
de la première sonnerie

Par n'importe quel temps et
indépendamment de l'heure,
les bâtiments de la Société
nationale
des chemins de fer
et les wagons et les
machines-outils,
les derniers cheminots,
les pylônes, les panneaux
publicitaires,
les voyageurs mornes assis
que reflète la fenêtre,

S'inscrivent,
alphabet démoniaque,
selon leur géométrie insane,
de mobiles en rigides
inexploits –

19h50 – Noisy le Sec

(Un lieu important.
De nombreux rails, ici.
Croyez ce qu'ils vous disent)

« Tu n'as pas le droit... »
« Tu n'as pas le droit... »

Le train s'arrête.

« J'étais... »

Quelques passagers descendent.

Le lieu important,
définitif.

« Merci
et au revoir ! »

Non ! Ce sont mes pieds
qui souffrent de marcher.
Ce sont mes jambes
qui commettent cet effort
et c'est moi qu'on écrase.

Mon visage qui jaunit.
Mon abdomen qui plie.

Feuillets d'été

Ne pas se suicider est un ouvrage
parfois monstrueux ; ne pas exister
Implique mille semblants de présage
Auxquels on se refuse à assister.

Infime est la pesanteur de l'outrage :
Le monde vous fuit dans l'ébriété
Des morts en tas forment le paysage
Quotidien de votre anxiété.

Recherchez votre havre dans des âges
Passés et restez à les méditer :
De ces milliers de possibles ancrages
En fuite, rien ne devrait vous rester.

Au mur, vous promettez un beau ravage.
Le mur se tait, rien n'est ressuscité.
Sans parole, sans une ombre d'image
Vous apprenez n'avoir pas existé.

Vous
Qui ne vous êtes jamais écoulés
Dispersez l'antre de l'homme accablé,
Fou.

En votre possession,
Sous
La terre l'être absurdement ailé
Creuse son morne sillon
A peine irrigué, en soi instillé
Saoul.

Vous
Etes sa sève
Nue sous le scellé
Du soleil, son âme sous des allées
Floues.

Vous nous voyez de haut
Est-ce assez pour nous flageller
?
Assez
!
Mouvant
Milieu

L'atome n°1 s'appelait

EXISTÉS

Bousculez de vos doigts
des autres

Vous avez un doigt pour
chacun des besoins
que nous méconnaissons.

Le hasard est toujours une question de forme.

Une chimère, quelque chose
qu'on a cru entendre

Mais je m'éveillais alors.
Tout était calme. Le réveil ne sonnait pas. Le sol était lisse.

Si j'avais voulu me figurer ce bruit, il m'aurait, ironie du sort, fallu prendre mon crayon, en esquisser les traits, ajouter des couleurs.

Anecdote

Quelque part (invisible), devant la terrasse du café (mais le café a deux terrasses ; je suis assis à la première, celle qui est contre le café ; une allée sépare les deux terrasses).

Quelque part ----------

Devant la seconde terrasse du café, A MA GAUCHE, un chien aboie.

Pauvre chien
qui aboie

(à ma droite, deux flics arrivent)

Devant moi, un chien silencieux passe. Une vieille dame le suit.

« Tu te rends compte du boucan que tu suscites ? »

Quasi symétrie.

Mais ils ont l'air paranoïaque !
Ces amants se recroquevillent.
Au loin l'ombre d'une famille
Offre une vue paradisiaque.

« Non, nous n'y croirons pas, nous irons
L'un à côté de l'autre, gentils
Amants pour un temps, aux appétits
restreints. Les drames que nous fuirons ! »

N'existent pas ---

Mais devant une flaque
Où se tord le reflet de la famille
Ils pleurent au chant qu'une fille
Entonne. Triste accord qu'elle plaque !

La présence a ses lieux
Nu est le calme
Et l'enfance a ses ruines
On l'attend
en déblais

Le travail !
Semble parfois le havre
le rythme de vie

Mais le temps se bâtit
Ainsi : et la sueur
qui ne s'écoule pas -
se compte

Astre et cadastre se partagent toute vie.

Nous avons faim. La création ne nous a pas offert ce que nous désirions.

On nous a dit d'attendre sur la plage. Depuis, nous comptons les marées.

Et nous noyons nos pieds parfois – mais rien ne vient.

Les navires que nous avons vus voguaient au loin, tous feux éteints.
Des équipages effrayés...

On nous a dit d'attendre. On nous a informés :

Après avoir vu ce que vous aurez vu, nous a-t-on dit, vous n'aurez plus jamais faim ou soif

Vous resterez béats sur cette plage. Vous verrez un paradis.

L'attente

Parle de ceux qui attendent
persuadés de n'avoir rien
et rien de plus
qui les fasse attendre
mais une heure, espacée par leurs mouvements et seulement par eux,
qui les détient – mais n'attendent pas l'heure de la délivrance
ils craignent pour ce qu'ils ne savent pas
en quoi ils ne peuvent croire -

Attendre
étant le fragment de leur connaissance.

Le temps n'est plus à la parole...

Vous comprenez cela : ce n'est pas la satisfaction qui vous a rendu muet...

Ce n'est pas la tristesse non plus – car la tristesse appartient à la parole

Et votre chair est indicible

Rassembler une petite troupe
lui donner le statut de population (la caractériser)
Infléchir une politique
en fonction du climat
et s'aliéner en vue de recouvrer la liberté

« J'ai quelques recettes à vous proposer »

« Vous en ferez ce que vous voudrez »

« Je ne m'engage à rien »

« Je veux que vous recommenciez »

« Il faut toujours perdre l'empire pour lui redonner vie »

Celui-là, il fut l'un des nôtres
Mais il s'est mis à fondre
Nous étions en train de prier
Nous étions concentrés sur un point fixe / tournoyant autour de nous
Ce furent d'abord ses mains qui fusionnaient
Et quoique nous le voyions tous, nous n'en eûmes tout d'abord pas conscience
Nous nous en réjouissions presque
Et peu à peu, il disparut entièrement sous sa robe de cérémonie
Il n'y eut plus qu'une flaque
Epaisse flaque dont nous bûmes
Chacun notre tour

Chant de la semence.

Nul ne fut mon maître
Je n'ai pas ouvert les yeux
Personne ne connaît
Ni l'arôme des fruits que je portais en moi
Ni la gracieuse plante grasse que je fus

La parole à peine prononcée fut close
Et les oreilles de chacun vibrèrent
Violemment et jusqu'aux cieux
On n'entendit que ce bourdonnement
Rien d'autre --

Mort de l'envers du réel

Lorsque je me tourne vers la mémoire
bruisse l'indistinct,
le calme.

Quant aux pavés.
Les promeneurs du mouvement perpétuel.

Amènes
par leur verbe prometteur

Antan

Eh bien ! Ils se
dérobent
sous mes
pieds...

L'aile énorme, flasque
et puissante du réel
avait pour elle l'immortalité.

RÉSURRECTION !,
Me criait le Seigneur.

Une musique convoitait
mon sentiment.

La gloire,
j'étais borné à la
connaître.

Ce n'était pas une question de temps.
J'en avais collecté tous les aspects.

A présent, j'étais seul.
C'est-à-dire que j'avais abdiqué tous mes souvenirs.

Pas dans leur ensemble !
Un à un...

Il y avait une superposition d'éternités.
J'étais à sa disposition.

Une première pour me débarrasser de mes souvenirs

un
à
un.

Une autre pour concevoir l'espace hormis le temps, hormis les apparats que lui confère le temps, et m'y habituer.

Une poutre par jour
(etc.)

Et chacune d'entre elles est indivise car composée de fragments qui s'imposent « monde » et, tant bien que mal, se perpétuent, se décomposent, eux caussi indivis.

Car l'état
indivis
est l'aboutissement
d'un processus
de fragmentation arrivé
à sa perfection

Totalité du sable.

Travaux bibliques
Relégation religieuse

Ainsi, tu fus relégué inversement au peuple en lequel tu étais projeté, puisque tu étais un et qu'eux, au contraire, ne cessaient de se multiplier, de croître, de se diversifier.

Il y a bien deux mondes. L'un étant celui de l'esprit pur et l'autre, celui de la matière et de la confusion.

Que dis-tu de la faveur qui te fut faite ? Puisque tu as toujours voix en l'autre monde.

« Je suis la voix de celui qui crie dans le désert ».

Le paysage,
emporté par les signes
qui le constituent,
décline.

Précepte :

« Occulter un dixième
de la réalité pour
faire nos oblations. »

Car nous sommes l'enfant qui naît de nous et nous précède.

Nudité évoquée du coin de l'oeil,
d'un rose peu ardent,
transmets-toi, impassible
teinte sous mes doigts.
Entonne-toi, frémissante
à travers mes lèvres.

Assez ! De la supercherie de cette chambre.

A présent, j'ai bien entendu.

Quelqu'un me parle.
Quelqu'un se tient là, près de moi.

Le jeu s'est terminé.
Je suis défait, heureux.
Je puis me taire.

Qui es-tu ?

Il y va de la dialectique entre mémoire vive et mémoire morte.

C'est ce qu'on appelle la mort de l'individu : la déstabilisation de ces deux zones. Leur dénaturation en morceaux.

Éclats surgissant, disparus (engloutis) afin de protéger, de prolonger l'illusion sur l'instant (qu'un instant autre brisera).

C'est la relative stabilité des mémoires vives et mortes qui forge le caractère, l'individu, la personnalité.

Ne pas se rencontrer est un outrage
Parfois onéreux : qui s'est détesté,
Substituant à nos réalités
La sienne, connut un beau paysage.

Miroir qui semble venir d'un autre âge.
Qui, chantant sa bizarre vérité,
Eclaire les bas-fonds de la cité
De l'esprit : ses soubresauts, son ravage !

Des jours et des nuits, leur morne parage
Offre au fuyard de toute société
Un sombre tableau tout de cécité
Qu'il saura être son parfait présage.

Le un, c'est moi.
Le deux est une intimité.
Le trois, une ambiguïté.

Le quatre est une construction.
Le cinq, le pire qui avance à grands pas.

Le six est une aiguille.
Le sept, un cristal mort.

Le huit est un attroupement.
Autour de quoi s'attroupe-t-on ?
D'un corps.
Le neuf, une naissance.

Non, pas de zéro.
Pas de nombre, l'ombre gronde.
On l'entend simplement.

Il faut surtout un titre.
Pourquoi ?

Pour rire.

Un titre impossible, donc.

oui.

LE SCRIPTOCARDIOGRAMME

est un titre ouvert.

Rions, rions !
Il en est encore temps.

3 points . . .
3 heures : un glas
distinct et indistinct
« avec la nuit »

- Collage

Prendre un appareil photo
Déambuler dans Paris

Visions étrangères
Jaillissez de la terre

Dans une maison / un avion
en feu

Elle (à d'autres, présents)
« Vous allez tous rester
ici ? »

Elle saute en parachute
(air)

et pose pied à
terre,

sauve –

Trois points

Trois points
entre lesquels une ombre d'arbre
reflet porté où vient se
greffer
un nouveau
et
raisonnable
doute.

Dois-je
laisser
retomber
ce sol ?

Mécanique
si
    - évident -

Trois points
Je pose une
question et
quelqu'un y
revient.

Personne qui
court, traversant
parfois un
jardin, une rue
. . .
détenant
certainement
une réponse -

Trois chevaux
mécaniques -
Ils semblent
courir l'un
après l'autre
fermant leurs
yeux,
fulgurants sur le
sol -
mémoire,
gèle ces glacis.
« Soyez les
bienvenus.
La discussion ne
vous a obligés
à rien. »

Cavalcades.

Vous marcheriez
longtemps
ainsi,
pris entre plusieurs
allées ?

Ainsi pris, on
marcherait encore
longtemps entre
de jeunes allées.

Chemin !
Parle,
écoute
et
suis chacun
de mes pas :
ils ne s'écoutent
pas
à pas
pas à
à
pas

L'heure passe
minuit et demi
une heure
une heure et demi
un doute
Tiens !
une pomme
Et bientôt, un jardin
un pommier
le glas
encore
trois coups

Une bourrasque entre en scène

Troisième répétition de la journée.
Résurrection.

Minuit
un temps
et
demi
Minuit
un autre
temps
et quart
Minuit
27 minutes
non –

Demain
à une minute
du bureau de poste
au bureau
au loin
quart
moment,
une...
Minute
le doigt frappe

Chute libre peu vertigineuse
le livre compte
loin

une église
peu habile, on
chante une
heure
et une demi

heure
passées
ensemble presque

Depuis minuit peut-être
(ou bien plus tard
converser)
souvenir
d'une chose
impossible
Délimiter tout
à la fois
pharaon
géométrie
parole
Jeu
même
nul

Vers l'église où j'allais
souvent
prier
le soir
ce pourrait être tard
comme si jusqu'alors
toutes les cloches de ce toit,
étaient entrées
comme en suspens
Comme en suspens
alternant glas et comédie
vers l'immobilité
ou même
la mort

Trois coups
l'un ou ;l'autre
au-dessus
peut-être de vous, peut-être d'un
autre
extrêmes dont la conséquence
unique simultanément
apparaîtra –
Moment
L'heure s'est approchée
de s'engouffrer

Dormir
semble l'issue

Une expérience
de la gloire en vérité
(car il s'en trouve n'importe où)

Au-delà du doute ruisselant
une petite lumière, une
fontaine étroite

Air
eau
feu
âme
foi oui
ire
mot
feu
eau
air.

Quelques minutes
ont passé, se sont solidifiées
en moi –

puis,
(non que le temps
se soit arrêté)

se sont réitérées
et divisées
en trois
je mangeais
une pomme
voix
choix en le jardin
croix d'Éden

mais un bruit
s'est émis.

Une maison Un sol
Une planche
Etre « âme »
marcher
Une lame
si souple
à ne pas
renoncer
Un moment
où glisser
s'abriter

Pénombre

Peut-être ne sais-tu pas qui tu es.
Tu as la vie tellement mauvaise.
Tu as feint de perdre ton visage.

Aussi,
la nuit ne t'ensommeille plus.
Le jour ne te divulgue plus.
L'herbe se perpétue.

Tu ne pleureras plus. Ce n'est
pas l'orge qui te l'interdit.
C'est le tourment du processus
où tu t'es engagé.

Car ce qui se déchire est
silencieux de soi.

Les applaudissements des
spectateurs
détruisent

le silence
seul propice à la vénération
du démon

dont les traits longs
s'esquissent au son à peine
présent
d'un monotone violoncelle

si seul
sur une mélodie sans mode
en feu

En face
loin, les spectateurs
Enfin ! se taisent.

L'un d'entre eux
seul, tousse

Abstrait

« Alman Mann vous attend. »

Il prêche.
Il prédira toutes les options
en lesquelles doit s'insinuer notre avenir.

Ne vous y trompez pas !

Alman Mann de 8h du matin à 19h, le soir.

- Allo ?
- Monsieur Mann ? J'ai une question à vous poser.
- Savez-vous seulement l'heure qu'il est ?
- Non, peut-être pourriez-vous commencer par me la dire ?
- L'horloge a disparu. Ma montre s'est brisée (je ne l'avais pas même remarqué) et le ciel ne révèle rien.

Qui êtes-vous ?
Pourquoi téléphonez-vous ?
Quelle est votre question ?
Quel genre d'agent êtes-vous donc ?

• Monsieur Mann, vous allez descendre et attendre un moment dans la cage d'escalier.

• Qui êtes-vous pour me donner des ordres ?

Il se rendit compte du ridicule de sa situation.

L'autre – qui agissait sûrement en toute connaissance de cause – ne le railla pourtant pas.

« Vous finirez votre première cigarette de la journée. Vous n'en avez pas en votre possession. Mais peu après que vous ne vous soyez adossé à la rembarde de l'escalier, quelqu'un de très âgé descendra, un mégot collé à la lèvre inférieure. Vous lui demanderez une cigarette. Brune. Vous les haïssez. Mais vous passerez outre. »

« Votre voix n'a pas d'âme. »

« Vous vous en rendez sûrement compte, combien c'est horrible ? On ne sait pas même si vous êtes un homme ou une femme. »

« Mais vous répondrez à mes questions. Il vous faudra du temps mais vous y parviendrez. »

« A ce moment, eh bien ! Vous serez plusieurs. Vous vous concerterez. Votre tâche en sera plus aisée. Et votre métier ! Vous avez tout à y gagner. »

« Vous deviendrez un virtuose. Mais il est à craindre alors que vous l'ignoriez vous-même. »

« Qu'importe ! Ce ne sera pas la première fois que mon sort se joue sans moi. »

« Vous l'avez dit ! »

Plafond, plancher
Portes et fenêtres
Plinthes, murs :

Un lit, une table
Une commode
Des étagères

Une charpente, du ciment

Tapis et draperies
Lampes

Prises électriques

Des planches
le bureau
et ses tiroirs

Le gramophone
L'électrophone
La chaîne haute fidélité

Inscrire en marge
le mange-disque

Réservé au 45 tours
J'en ai vu qui étaient adaptés aux 33 tours
si rares

Inscrire en marge les magnétophones,
la chaîne laser -

Une autre marge pour la radio

Alcools

Les vins,
la multitude des vins,
  des crus, même !

(la gloire des viticulteurs
 la crise économique
 la réforme de la PAC)

Le partage
du
vin

Les bières

L'ivresse du pauvre
Les bières de luxe
   kes tavernes
      de bons amis

Les alcools forts

Gin, tequila, vodka, whisky
et rhum

Eaux-de-vie

Cocktails
(ou coquetèle,
c'est selon)

L'homme La femme
La femme L'homme

Les animaux les bâtiments
Les ustensiles de la vie quotidienne
Les routes Les chemins de fer

« Je t'aime » « moi aussi »
Aussi

La joie, la tristesse
L'amertume, la colère

L'anxiété, l'euphorie

La fureur, la folie

L'amour

La puissance, la fatigue

L'horreur, l'affection, la
reconnaissance, l'affectation,
le dégoût

la paresse

Rien
Tout
Peu
Beaucoup

Flou
net
précis
trouble

Saoul
Sobre

Divin
Terrestre
rien

Amoureux haineux
indifférent

Tout

Médiocre
comme un crépuscule
un mot
me manque

neutre
comme un état d'âme
en attendant
le crime commis
commis
Infime commis
comme un homme commis
en une cour commis
d'école commis

seul
unique etc.
singuliuer imparti
simple
stérile
inconséquent

Je construis ma maison
J'ai donc faim

Je serai sans espoir,
répété-je...

Il y a une cour
tout autour
du béton

Je tournerai des heures
autour de la maison
vide qui me donne
faim et rien

Sain spectateur,
Spectre,
Serpent

Soeur, toi !
Ecoute ce silence
Il est mon instrument

La conséquente monodie
Défunte
Ecoute ce fragment de symphonie

Il ne s'y jouera plus
La moindre signification

Cela
Est seul, certainement
Un reste, sonore segment

Ensuite, rien ?
Non, absolument rien.

Et nous n'en tirerons ni plaisir
ni déplaisir.

J'aurais seulement aimé pouvoir imaginer qu'au milieu du néant, on aura eu la gentillesse d'installer une chaise pour les spectateurs.

Car ils ne se rencontrent pas : le néant n'est pas un salon de converse.

On n'y joue pas de comédie de moeurs.

Huis-clos -

Car le néant est mauvais spectateur.

S'il dévore la scène, le décor et les acteurs

Jurant que rien ne restera
Après le jugement
De rien

Par son équivalence
rien

(Le sens des réalités :
Un drame polytechnique)

Récit de John Smith :
Un polytechnicien

Condamné en octobre dernier
A dix ans de réclusion criminelle
Interpellé en août sur une route désertée depuis longtemps.

« Vers le désert finalement. »

Yeux fixes.
Poitrine bombée.

Chemin de fer.

*

Il y eut la vision du tout dernier chapitre (un rêve) en lequel viendraient se noyer, s'écraser, l'ensemble des histoires amorcées auparavant en une gigantesque suspension / suspicion finale.

Chapitre morcelé, ensanglanté mais surtout déréalisé.

Puis, il y eut le souvenir d'un autre projet lui aussi inabouti.

AVANT RÉSURRECTION

dont la trame eut figuré l'individuation d'un homme seul à travers sa déréalisation.

Et *Le sens des réalités* eut son double : un récit dont le point initial eût été une réunion politique.

Souvenirs distillés par les antiques camarades de lutte -

Peu à peu, la discussion se transforme en monologues croisés, figurant une réalité décollectivisée.

Ni accord ni désaccord
Suspension -

Des traces d'encre sur la
page d'un journal
Qui demandait à être
inscrite
Ainsi
s'oppose
A tout épanchement
puisque
la nuit
fragmentée
Que figure cette trace
Existe
Escamotant
toute autre possibilité.

A côté de moi, luminescente, se tient la religion.
Nous parlons, la discussion est calme.
Je sais ce qu'on m'a promis car je me corresponds.
Mais la promesse tremble de ma connaissance
Et se redouble, demeurant une promesse
Je ne suis pas assis auprès de moi, je sais
Ceci car l'intérieur est extérieur mais l'extérieur n'est pas ici
Ici - étant
Un autre lieu
Toujours sur ses arrières.

*

[…] Mais je doute de la possibilité de ma conversion. Il y a la réalité. Réalité et religion sont les deux ombres, sorties d'un théâtre en quelque sorte, qui se font et se défont. Ces ombres sont synchrones. Leur danse est rythmée par le souvenir, ou plutôt par la mémoire, la mémoire étant au moins double.

Mémoire morte, ou mieux : ensommeillée, et mémoire vive.

Il y a le chiffre 3. L'idée que tout peut se diviser en trois... Est-ce un hasard ? Une folie ? Tout, peut-être, se divise aussi bien en 17, en 13, 27 ou en 53 : l'opération est juste un peu plus compliquée. Tout, pourtant, se divise en trois. Mais ces trois ne forment pas vraiment un temps. Les deux premiers engendrent le troisième. Il s'agit d'un système binaire arborescent. Mais il n'a aucune importance car il ne mène qu'à lui-même.

Ainsi, la mémoire morte, ensommeillée, est une. Elle est une masse obscure, à peine désignée (par une négation). La mémoire vive, au contraire, se divise entre d'une part ce souvenir qui survient malgré moi ou peu s'en faut et, d'autre part, la masse de souvenirs à laquelle j'ai la possibilité de faire appel à tout moment ou presque.

Le souvenir immédiat, qui surgit malgré moi à tel moment de la journée, se distingue à la fois de la mémoire morte et de la mémoire vive « stationnaire ». Il est indépendant de l'un comme de l'autre. Il en naît pourtant mais il naît aussi bien de l'une que de l'autre.

Chemin du Bois Vivant

Je passais souvent devant cette maison dont le jardin, surtout, m'impressionnait : il était immense. Dans sa simplicité, il avait quelque chose de mystérieux. Sa végétation ruisselait. Il n'y avait jamais personne dans ce jardin ! Il paraissait toujours entretenu, personne n'y travaillait jamais. Je n'avais pas grand-chose à faire de mes journées, je passais souvent, à différentes heures du jour, devant sa grille dans l'espoir absurde de voir au moins une fois rien que l'ombre d'un habitant ou d'entendre des voix. Jamais rien de tel ne survenait pourtant.

Un matin, alors que je rentrais chez moi, la radio a diffusé un message vantant les talents de M. Sakuri, un voyant certifié qu'il fallait consulter à certaines heures précises. Ses horaires étaient assez compliqués, je ne m'en souviens d'ailleurs plus exactement. Comme je l'ai appris plus tard, la ponctualité était un élément fondamental du système qui lui avait été révélé. Ce message, qu'entouraient des musiques étrangères (je ne parle pas de musiques exotiques : celles-ci étaient vraiment très étrangères) m'a paru convaincant, sans que je sache pourquoi. Depuis mon arrivée à la maison, j'avais à peine eu le temps de préparer le café et le message avait déjà été diffusé trois fois !

J'avais un grand besoin d'argent à cette époque. Mon existence me paraissait de plus en plus précaire. Je songeais à m'exiler.

J'avais mon idée sur l'ultime recours dont je disposais si mes créanciers s'étaient fait menaçants. A qui en avais-je parlé ? A peu de gens, en vérité. Tous avaient trouvé mon idée saugrenue. Pour eux, c'était un suicide timide. En vérité, je voyais mon projet comme une grande aventure.

Mais l'aventure est périlleuse, c'est dans sa nature. Aussi espérais-je trouver une solution de compromis, mais par quel moyen ? Je ne pouvais compter que sur ma bonne chance. Je lui parlais, je croyais l'entendre me répondre parfois mais je n'en étais jamais certain. Le sort me laissait dubitatif.

J'espérais aussi (mais sans trop y croire) revoir un jour la somme conséquente que j'avais prêtée à un ami quelques années auparavant. A l'époque, il semblait persuadé de trouver la fortune dans un délai qui me paraissait un peu bref. Mais à l'époque, je n'avais pas de problèmes d'argent. J'ai donc fait confiance à René. Et il a disparu.

Tout en comptant les gouttes qui, de la verseuse, tombaient dans la cafetière, je réfléchissais à ce message qui avait cessé après une diffusion intensive. L'attente me pesait et, grâce à ce voyant, je pouvais espérer percer le mystère de ma chance et surtout éviter de perdre mon temps en recherches fastidieuses. Lorsque le café a eu fini de s'écouler, ma décision était prise. J'ai donc bu une tasse. Il était extrêmement amer. Je ne reconnaissais pas du tout le café que j'avais mis tant de temps à parfaire. J'ai bu la tasse très vite et je suis ressorti aussitôt.

J'avais encore mon manteau sur les épaules.

Un élément familier m'a convaincu de me rendre chez ce voyant. L'adresse, chemin du Bois-Vivant à Etnaek, m'était plus que familière. J'ai passé toute mon enfance à Etnaek, j'y suis né ! Quant au chemin du Bois-Vivant, il ouvre le vieux quartier et toutes les demeures, taillées dans une pierre ancienne d'un gris presque vert, reposent sur de savants équilibres architecturaux. Le long des rues, un pavé enveloppé de mousse et noyé par endroits dans le sable, s'enfonce dans la terre. Régulièrement le passage s'y rétrécit à cause d'épais troncs d'arbres qui jalonnent la route, sans ordre.

J'ai fait un détour pour revoir cette fascinante habitation. A nouveau je voulais pouvoir contempler son jardin, m'enthousiasmer du silence qui émane de sa seule présence, m'enivrer des parfums inhabituels que le jardin dispensait. Parfois les volets clos laissaient échapper de subtiles exhalaisons. Et jamais rien ne se mouvait...

Je m'arrêtais un moment devant la maison magnifique. Je m'apprêtais à respirer un air léger... Mon coeur s'est crispé. Je ne me l'avouais pas, je tentais de me persuader que sa vision suffirait à faire ma joie mais je taisais péniblement ma déception de ne jamais voir personne, de ne jamais parvenir à déceler la plus subtile modification dans l'aménagement de ce jardin. L'herbe formait comme un tapis de caoutchouc, lisse et uniforme à l'excès. Elle semblait vouée à ne jamais croître, à toujours maintenir la même verdeur vibrionnante.

Absorbé par ma contemplation, je restais là, comme extatique, me prenant à rêver sans suite devant le grand jardin.

Brutalement, comme au réveil, je décidais de m'éloigner.

L’étude des suites

Il faut croire que le surcroît d'informations l'aura rendu nerveux. Il s'est mis à trembler : un signal à sa droite et un autre à sa gauche l'invoquaient. Il clignota : il changea d'humeur et perdit une à une ses humeurs.

Par la suite, quand on l'interrogea à ce sujet, au commissariat et à l'hôpital, il se tut mais offrit d'étranges cartons à ses interlocuteurs, des cartons sur lesquels il avait inscrit de minuscules abstractions. Il serait aisé de donner la mesure de ces abstractions : les cartons eux-mêmes étaient d'un format plutôt réduit, ils ne devaient pas faire plus d'une dizaine de centimètres de chaque côté... Quant aux dessins, ils ne s'étendaient pas : ils restaient recroquevillés au centre ou dans un coin de la feuille, le plus sombre généralement. Mais rien, dans son esprit, n'était plus sombre que le centre.

J'ai vécu hier une des journées les plus anecdotiques et mémorables tristement de mon existence. Donc je ne parle pas d'une journée mineure mais d'une journée fourmillante d'événements sans rapports les uns avec les autres. Non, c'est faux; Le rapport, le fil conducteur existe mais l'important réside ailleurs. J'aimerais donc faire la narration de cette étrange journée.

Elle commença avec un ou plusieurs rêves.

Le premier m'éveilla vers 4 heures du matin mais je n'en garde aucun souvenir, même imprécis. Incapable de me rendormir, je pris un café et lus, alternativement, des extraits des Fragments d'un discours amoureux de Roland Barthes, d'un ouvrage intitulé *Schizophrénie et art* et d'une étude de Noam Chomsky. Puis, fermant les yeux pour écouter la 1ère (ou était-ce la 2e) suite pour violoncelle seul de Jean-Sébastien Bach, je me pris de nouveau à rêver. Mais, alors qu'un récit onirique s'ébauchait, il me sembla garder, pour un temps, pleine conscience de ce que je rêvais. C'est-à-dire qu'au moment même où le rêve s'affirmait, je pouvais le reconnaître - par sa structure, par sa fantaisie, par son caractère imagé ; ce qui ne dura pas puisque, peu après, je sombrais effectivement au sein d'un rêve épique.

Je ne me souviens malheureusement que de quelques fragments de ce songe; Et si je sais que bien des choses se sont passées auparavant, la première scène que je puisse décrire se situait, de jour, à un croisement (sinon à un rond-point) situé assez près de chez moi, de l'autre côté de la nationale. Je rentrais chez moi. En arrivant sur la nationale, m'arrêtant pour attendre que le feu passât au rouge, je vis que mes vêtements, sur mon flanc droit, étaient tout à fait déchirés, tant mon pantalon que ma veste et ma chemise.

La deuxième scène dont j'ai un souvenir est très brève, assez floue aussi. J'y étais chez un haut fonctionnaire régional, un préfet ou un député. Mais il me semble que ce député ou ce préfet n'avait pas de simples fonctions administratives. Il avait un rôle d'intermédiaire entre les hommes - en l'occurrence, moi - et une puissance extra- ou supraterrestre.

Enfin, au cours de ce troisième fragment, je me trouvais en compagnie de plusieurs personnes dans une salle sombre, simplement éclairée par la lumière émanant de plusieurs téléviseurs sur lesquels nous essayions, à l'aide d'une machinerie sophistiquée, de capter une émission qui n'était pas un programme de la télévision mais que j'imputerais plutôt à cette force extra- ou supraterrestre. J'étais nerveux. Nous captions bien l'émission mais, à tel moment, il fallut que je me lève et que je jette au sol tout l'appareillage accumulé pour sa réception, à l'exception de deux postes de télévision. L'un situé face à moi, devant la porte ; l'autre suspendu en haut d'un mur, de sorte que personne ne regardait celui-ci.

Sous les protestations de mes compagnons, je brisais tout l'appareillage et me concentrais sur le poste de télévision qui me faisait face. L'image, tout d'abord brouillée par la déconnexion de l'appareil, redevint nette rapidement. On me railla parce que tout cela, me disait-on, revenait au même mais, pour ma part, je me sentis plus tranquille et même satisfait.

Je pus me rasseoir.

Ce rêve me laissa stupéfait. En m'éveillant, je n'eus pas même la force de le noter. Je m'habillai, sortis et partis en direction de la gare. Tout le long de l'avenue Victor-Hugo, des peintres exposaient leurs oeuvres. J'avais discuté, la veille, avec l'un d'eux. Ce qu'il faisait était plutôt particulier. Des paysages aux couleurs froides et aux teintes chaleureuses représentaient, je crois, la

Gascogne. A côté des tableau, une guitare aussi était peinte. Ce qui me frappait, pourtant, sur les tableaux, c'était l'absence d'art avec laquelle étaient peints personnages, animaux et bâtiments.

« Ah oui ! me répondit-il quand je lui en fis la remarque, toujours ! »

Il m'expliqua que les gens d'ici ne pouvaient pas comprendre parce qu'ils n'étaient pas de la Gascogne. Selon lui, les gens d'ici étaient stupéfaits par les ciels trop bleus ou oranges de cette peinture. Ils n'y croyaient pas. Mais, m'assura-t-il, il y en a de plus extraordinaires encore ! Des ciels mauves, etc.

Ce qui m'étonna le plus, chez ce petit homme maigre et moustachu, pour ainsi dire rural, c'est qu'il parlait de lui à la troisième personne du singulier, mais à l'impersonnel aussi, c'est-à-dire au « on » : « On a exposé ici, me disait-il, on a vendu tels tableaux là... »

Ce matin-ci, j'allais donc à la gare quand je le revis. Je le saluais et me risquais à lui demander s'il avait beaucoup vendu. Il m'expliqua que non, que les gens d'ici ne pouvaient pas comprendre quand ils voyaient des ciels rouges, alors que c'était tout à fait possible, etc. Je le quittais sur ces bons mots pour me rendre sur le quai de la gare et prendre le train.

Je marchais, je n'avais aucune intention de m'arrêter. Je ne savais pas si je devais partir ou simplement si j'entendais me balader. Mon chemin me conduisit à Anthony, puis à Fresnes. A Fresnes, je désespérais d'atteindre un site calme, agréable. Je me décidais à prendre le premier train venu.

Mais brusquement, je m'aperçus que j'étais parvenu à la sortie de cette ville : un panneau indiquait - ce qui me sembla burlesque - que nous étions en province. Et, effectivement, devant moi, l'autoroute déchirait un champ (qui n'était encore qu'un dépotoir).

Je profite de mon humeur matinale pour parler un peu de musique.

La musique est notre seule amie. Elle vous donne des conseils avisés. Elle est la seule qui puisse donner des conseils avisés ici.

Quand la musique s'est éteinte, la lumière s'est tue.

Enfant, j'aimais la musique. Elle s'apparentait à la magie.

Etudiant, je m'étais enfoui la tête dans des langues pseudo-étrangères. Cela est fini. Alors, cela était déjà fini - et n'avais jamais commencé, finalement. Je passais chaque jour, en secret, plusieurs heures à étudier la musique.

La musique est votre seule amie : écoutez-la et taisez-vous.

Et je chantais et je dansais secrètement au fond des salles de classe qui ne m'ont, ainsi, jamais connu.
Puis, j'ai pris peur. Jamais mon monument ne s'élèverait assez splendide, jamais il ne célébrerait correctement la musique.
Je me tus.
N'avais-je donc pas tort ? Je me suis tu.
Et j'ai parlé et j'ai écrit.

Longtemps, pourtant, je n'ai plus joué de musique.
J'étais muet et humilié.
Mais elle m'appelle - je me sacrifierai pour elle : oui, je vivrai longtemps !
Afin de composer, un jour, un petit quatuor à cordes.

Je parle aussi de Jean-Sébastien Bach : j'ai déjà beaucoup dit à son sujet, qu'il n'y avait rien à dire à son sujet.
Il fut un temps où je n'entendais rien à Bach. Trop de cadences ! m'irritais-je.
Ainsi, je me trompais moi-même.
Et l'univers tout entier m'en voulait.
Il saignait fort, le bougre ! Il me plaignait.
Mais depuis, Jean-Sébastien Bach m'a tout appris.
Le soleil brille, les enfants pleurent sut Terre, on découvrira très bientôt de nouveaux continents.
Nous nous assiérons. Nous parlerons. Nous serons calmes et affectueux. De vrais époux.

Car Jean-Sébastien Bach est la seule version possible du Christ.

Et je composerai mon petit quatuor à cordes. Il sera composé d'accords qui se décomposeront et multiplieront.
Ces accords seront issus d'un fragment mélodique qui apparaîtra en filigrane à travers toute la composition.
J'en ai déjà les éléments.

Il me reste à les ordonner.
Mais aussi à les décomposer, à les multiplier.
Mon petit quatuor s'étendra à l'infini. Jamais les spectateurs ne quitteront la salle. Il n'y aura plus de salle.
Il n'y aura plus de tonalité. La tonalité n'a plus son cours. Pierre Boulez et Steve Reich et Anton Webern et Jean-Sébastien Bach, surtout, l'ont très bien montré.
Mais Jean-Sébastien Bach est un farceur.
Sa blague - nous faire croire qu'il composait dans certaines tonalités données ! - a duré plusieurs siècles.
Sans doute, nous saurons très bientôt qu'il ne composait qu'avec un seul accord : l'accord de Dieu.
Cet accord-là est infini. Mon quatuor sera humble. Ce sera un trio peut-être. Il tiendra dans la main. Je l'espère infini. Il irriguera les lignes de la main.

[suite d'accords]

Tels sont, grosso modo, tes intervalles fondateurs.
A présent, ruisselle vers ta source.

Ta route est tracée : à toi de me la faire rencontrer.

Nous qui vivons sur Terre pour un temps inhabituellement long, quoiqu'il ne dépasse guère l'âge moyen de la mortalité, inhérente, presque à chaque pays en raison du climat, des coutumes et d'autres "mouvantes limites", nous avons l'habitude d'arriver parfois très en avance et d'autres fois très en retard, ou même de ne pas nous rendre aux rencontres organisées. Toute organisation s'est montrée hostile à notre mode de vie. Il arrive que nous nous sentions traqués, nous avons en nous une expérience particulière de l'acide lysergique (l'acide lysergique en fait pour nous n'existe pas).

Ainsi, après ma promenade presque quotidienne dans les rues de la Ville, j'ai cru rencontrer des gens (ou des agents) que je connaissais et auxquels je pensais, ce qui n'a, en un certain sens, rien à voir avec la faculté de penser puisque j'étais, à ce moment, à quelques mètres de leur domicile. Et cependant il m'est arrivé de passer chaque jour devant la maison de quelqu'un que je connaissais sans jamais le rencontrer. Tout est inscrit dans le quartier de terre où je suis installé : il est à croire que l'extérieur provoque une attraction inexorable sur le voisinage. Moi-même...

Ces gens, je les connaissais. L'un arrivait, il était en voiture, il la garait. Il a ouvert la porte : nous avons parlé. L'autre est sorti de chez lui. Tous, nous avons parlé - et nous avions le même statut, nous pouvions fomenter un complot contre l'Etat. Nous avons été acheter des nuines au marché clandestin. Nous avons doucement ri et chanté au passage de la police. Finalement, aucune solidarité n'existait entre nous.

Le monde s'écroule. Je suis installé au sommet de ma chambre, à la pointe faillissante du jour, je ris.

Diverses idées me sont venues depuis que je suis ici. Il pleut. La pluie occupe les pensées et l'esprit secrètement compte. Il compte fort, ce soir, le bougre !

Je suis reparti après leur avoir raconté l'histoire de M. Hott. J'ai eu l'occasion de demander à M. Hart s'il voulait de la lecture. M. Hart n'a pas répondu et c'est la raison pour laquelle je leur ai raconté l'histoire de M. Hott.

M. Hott est né en 1920. Sa passion, depuis un âge reculé, est celle du Christ. Mais en 1938, il est appelé au service du Fuhrer et la guerre le porte, après sept années de souffrances terribles, vers un enfer plus effrayant encore puisqu'il va en prison.

C'est là que M. Hott devient fou, paraît-il. Il répond de façon absurde ou monotone aux questions qu'on lui pose, ne parle plus que des Saintes écritures dont il énonce les commandements et autres recommandations en un désordre qui fait penser à un flottement de mobilier dans l'espace de la chambre, brusquement total et vide.

Une expérience de l'hôpital psychiatrique lui est finalement offerte.

Très docile, peu bavard, le "patient" va être utile en un sens à tout le service puisqu'il peut porter des objets variés aux personnes auxquelles ils sont destinés, accomplir des tâches faciles mais il n'entre pas dans les schémas de réinsertion qui lui sont proposés.

Il est à ce terme qu'il vient à la connaissance du capitaine Métrac ("Attention, capitaine !") qui, peu à peu, élabore une certaine technique d'émancipation par l'art, en l'art. Des heures et des heures, presque chaque jour, il fait dessiner M. Hott. Devant l'apparente perte par M. Hott des facultés d'imitation des modes de représentation conventionnels, le captaine Métrac demanda, en premier, des dessins d'hommes et de femmes.

Les dessins se ressemblent. Les variantes sont peu déécelables, paraissent même insignifiantes. Le capitaine Métrac va utiliser une méthode progressive afin de permettre à M. Hott de reconquérir l'espace perdu au cours de sa restructuration psychique, la diversité des lignes, des mouvements, des signes, des formes, etc.
Le résultat est vrai et étonnant. L'ouvrage précise que l'état du malade n'a guère évolué au cours des deux ans qui se sont écoulés.

Et sur ces mots, je suis parti.

Le prêtre et la musique

Comment le prêtre peut-il se débrouiller avec la musique ?

Je songe à l'orgue mais pas seulement à lui, pas simplement aux instruments, en fait.

Je pense à la musique. La musique toute entière.

Ce matin, la terre toute entière est ivre.

Une ligne. Voici exactement ce qu'il fallait écrire.
Supplément interdit.

Quelque chose dont on ne doit rien connaître,
Apparenté au temps,
Au cercueil,
Au circuit.

Dans le recueillement,
isolé et enfoui.

———————

« Entendez le spectacle ordinaire
Soyez sûr d'être écrit
Dans les lignes du plasma et
Les algues. »

Puis le cercle se concentre sur lui-même.
Il se dirige vers moi.

« Le mois d'octobre était passé. Les doutes se perdaient, s'amenuisaient à mesure que le froid gagnait. Des tempêtes de sable furent alors signalées tout autour de la ville, de sorte que la ville fut isolée trois jours et trois nuits, surtout, isolée du reste du monde. Les rues s'amincissaient, de moins en moins de monde pour oser sortir le soir. Parfois des pluie de sable tombaient sur la ville, surtout le soir, à cause d'un vent torve... »

Peste d'été
Reflète le jet délesté des flèches
de mes rêves
En cendres
Crée, de décret en décret
L'espèce
J'en entends les pertes
Elève le temple de ses errements
Perverses messes ! Tes prêtres ne se dressent, ne prêchent en présence des spectres
nés en l'effervescence des tremblements de terre
L'Etre même entre : le terme de cette scène :
On le sent, sécrète des tertres, les textes de cette secte
Et enferme les membres endêvés en des cercles percés.

Un homme marche dans la rue. Un autre court vers lui et lui demande précipitamment :

« Monsieur, monsieur, que pensez-vous de la littérature ? »

L'autre le regarde et paraît courroucé, il fulmine même à l'endroit de son interlocuteur, sans mot dire, et puis déclare enfin :

« La littérature, c'est de la merde. »

C'était une anecdote.
Une anecdote drôle, qui fait vibrer l'esprit,
Qui nous rend tous hilares.
Peu à peu, nous nous dissolvons
En rires.

Des flèches.
Des êtres.
Le préfet.
L'externe.

Au lendemain d'une rencontre avec le diable, improvisée sur un étang, je dévore la rocaille. La peine est infinie et trouble, la révolte presque douce -

Le chant	un souffle	l'audition
Vos lèvres	le rythme	mes yeux
La glotte	la modulation	la danse
Une mélodie	des notes	le silence

Esquisse d'un quatuor à cordes.
Le mouvement de la mer.
L'archet, les vagues.
Une ligne interrompue
Entremêlée à trois autres lignes brisées.
Quatre lignes brisées
Forment un tissu ensanglanté,
Le tissu dont on fait les mers.
La mer est orageuse et l'entité
chimique.
Un quatuor
le représente.
Le mouvement se distingue ici et là.
La concordance des voix se tient,
Courbée à quatre piliers mouvants.
Le temps
Au centre s'examine.

La voix
succède au chaos.

Le temps ne régit rien.

L'espace est comblé par les murs
qui lui donnent naissance.

Les murs sont eux-mêmes
des points.

La guitare, le violon
la contrebasse et le violoncelle,

La viole de gambe, l'alto
le luth, le ventre du piano

se représentent.

Le chant
les instruments s'éloignent

La mélodie se lit en filigrane.

Arrêté, l'instrument produit un son qui se dédoublera.

L'ambition est ici restreinte.

Le complexe sonore.

Le rythme .

(Une certaine compassion :
il y a bien aventure,
on pourrait affirmer que quelque chose se passe.)

Nous voici de retour au temps et à la parole d'Edgar Poe.

Mais ici, rien d'étrange, rien même de vraiment déconcertant, sinon d'inexorable, ce qui déconcerte en effet.

La musique est une demeure, comparable en divers points à la coquille en spirale de l'escargot.

La coquille indique l'intérieur tant que le centre ; on ne sait si elle y plonge ou bien si elle en croît.

La musique, ainsi, protège presque de la pluie, tout à fait de la pluie, comme elle évanescente, de sorte que, par mouvement, elle entre en conflit fictive et symbolique avec le monde tout entier dont elle est l'issue.

De l'intérieur j'entends, j'observe et je note.
Ainsi, la partition s'inscrit.

La demeure d'Anton Webern, par exemple, si solide, au murs si larges et puissants, relève le silence exactement ; de timides démons frappent aux portes, glissent.

Un lien étroit s'affirme, à les entendre ou non, à les inscrire, de Webern à Jean-Sébastien Bach... échappant à Arnold Schoenberg, à Olivier Messiaen, à Pierre Boulez : un lien tissé d'une certaine ferveur, gravée, une oblation de et dans l'oeuvre. Arnold Schoenberg et Pierre Boulez apparaitraient trop musiciens, Olivier Messiaen trop éloquent.

Le rêve de trouver une vérité dans la musique m'est accessible. Une vérité manipulée, en vain presque, de ce côté-ci, dévastant et créant, en le silence.

Par la loi, faire et défaire, et surtout taire l'absence de prise, non affective alors, et détruire pour finalité la loi ; la recréer.

Une musique...

Je pense à Schoenberg, à une version orchestrale de *La nuit transfigurée.* J'étais à l'étage inférieur quand j'en entendis l'altière mélodie, le volume compact des cordes s'apesantissant sur une note avant de la hisser à la plainte jamais sèche de l'alto. Et au même moment, retentit l'orgue de barbarie de l'acteur du film qui passe, ce soir, à la télévision.

J'ai ri, tant les deux passages s'accusaient mutuellement, entraînant l'un vers le bas et vers le tréfonds même et l'autre pas vraiment vers le haut, non : plutôt au sein même des cordes de la pièce dominante de Schoenberg.

Puis, l'orgue de barbarie se tut ; l'alto seul se met à résonner, chante.

Une fenêtre, ai-je pensé, songeant sans jamais les connaître ou atteindre à leur trace, à toutes les images perdues entre l'un et l'autre de ces termes, à tous les fracas vers nulle part et rien, jamais aussi...

L'idée m'est venue d'ouvrir, à travers l'audition - pas la première - d'Arnold Schoenberg, la notion insuffisante de fenêtre.

M. Hott est un homme silencieux, c'est ce qui frappe de prime abord. Il est la nuit faite personne.

Le préfet se tient lui aussi comme un homme, dont il a tous les accents et les comportements. Mais il se trahit, sans qu'on le sache, bien sûr : par exemple, c'est une fracture au petit doigt, des immobilités passagères (qui seraient interprêtées ici-bas comme des transes ou comme des crises d'épilepsie, ce qui causait de lourds débats dans le milieu médical à propos de "l'élargissement de la structure épileptique du monde") ou des difficultés de déplacement ou de maintien.

Ainsi le préfet, qui ne parvient à rester, du fait de l'électricité, assis, longe-t-il plutôt les murs et parfois s'adosse à une colonne, à un mur...

La nuque collée au mur. M. Hott, lui, a le front collé au mur... Il prie et parfois se retourne et, après quelque hésitation, assène que « la foi nous sauvera », ce qui semble le gêner.

Et le préfet préfère regarder ailleurs, à la fenêtre par exemple, pour ne pas voir ce qu'il a devant lui, pour ne pas avoir à juger, le frère et la soeur par exemple qui se regarderont toujours, sur sa vitre aussi bien, épris l'un de l'autre, cernés par un enclos irréalant, la mère morte, au centre, qui les empêcherait...

Leur jeu - les premiers pas vers la folie - leur donnerait à chacun un rôle, une mascarade, plus qu'un rêve, moins que tout...

Paroles -

Paroles que ne prononce pas M. Hott, par exemple. Je jouais du

violoncelle (non, ce devait être la basse, la basse électrique), mes doigts ont glissé. J'ai pu entendre sa prière dans mon dos, voici quelques dizaines de minutes. Et c'était une époque où mes doigts étaient excessivement agités, fumants. Ils frappaient bizarrement la corde à mes yeux et je me souviens bien de ce que je n'entendais absolument rien, alors. Il y a eu cette blessure, elle a frappé et disparu et il n'y eut plus rien que la prière de M. Hott. Et - voyons - que demandait-il ?

Un homme avait beaucoup de craintes.
Des responsabilités nouvelles l'engendrèrent.

Lorsqu'il vit le préfet pour la première fois, il y avait bien longtemps qu'on l'avait tué.

Le prisme, contrairement à une guérison, s'élargit. M. Hott, en quelque sorte, s'éloigna.

Un homme et une femme. En lui, pas seulement en lui.
Ne soyez pas simpliste, M. le préfet !

Je ne vous demande que de regarder - comme vous avez déjà eu l'occasion de le faire, et plus d'une fois ! A l'intérieur, certes, tout paraît calme, et encore ! Vous n'oseriez prendre de décision quant au mobilier, par exemple... A la fenêtre, par contraste, comme on diffuserait un film discontinu et - on ne sait pourquoi - « somehow exciting », la destruction du monde, fascinant, sur lequel il s'avère impossible de poser les yeux, le sang se glace, le coeur se précipite, etc., la ville, par surfaces mal déterminées, ses contours déchirants, dévorants, paraissent pris de convulsions, s'inclinent, se retournent, se dressent, comme sous l'impulsion de la prière.

A présent, direz-vous, je ne suis plus moi-même.

Cependant, ce n'est pas entièrement moi qui ai changé.

L'homme et la femme sont là, ils se tiennent tous deux, face à face devant la porte, et se regardent en prenant des airs, et regardent la mère et s'agenouillent, chuchotent.

Vos mains se greffent l'une sur l'autre.

Les catacrispes

L'épongeur de rues

C'était un bon métier : il plongeait des éponges dans les caniveaux par temps de pluie. Au beau temps survenu, il se laissait aller au sommeil mérité du travailleur. On le réveillerait plus tard, quand il se mettrait à pleuvoir. Il était l'homme providentiel, armé de ses éponges, pour éviter à la grand-ville une onérance meurtrière. C'était la place qui lui convenait.

Une fierté que nul n'aimerait à éprouver. Il sentait sa déperdition dans la dureté de son sentiment. Il voulait s'en débarrasser mais à présent, il n'avait plus le choix. L'inondation, il la créerait lui-même. Nul ne serait assez vivant pour l'en blamer. Nul ne crierait assez haut sa mort pour que l'on s'en soucie.

Et il était mal payé mais ce n'est pas exactement ce qui le rendait furieux. Une mauvaise haleine du printemps lui fit comprendre qu'il n'était pas du bon côté.

« Barrière tangible, dis-moi qui tu es ». La barrière s'évanouit. Il essuya d'une éponge écarlate les derniers moments de son ensemble et poursuivit.

Une odeur qu'il garderait contre sa peau toute une vie. Mais qui était l'odeur des caniveaux et de la pluie.

Et surtout – l'odeur du matin, précieuse, vaporeuse, l'odeur d'un rêve qu'il charriait dans ses éponges.

Une aventure de Mickey Mouse

Je connaissais un gars qui, en été, portait des lunettes de soleil aux carreaux amovibles, toujours les mêmes. Cette année-là, un jour qu'il était installé à la terrasse d'un café, regardant la mince foule des passants de ses lunettes dont les verres étaient réhaussés, quelqu'un s'arrêta pour lui demander un autographe.

« Qui suis-je ? », demanda mon ami, surpris.
« Mais je vous reconnais, vous êtes Mickey Mouse ! »

Il signa donc le morceau de papier et, dès que son admirateur s'en fut allé, courut en direction des toilettes du café.

Il se regarda dans le miroir et chercha à comprendre par quel mystère on l'avait pris pour Mickey Mouse. Alors, il vit l'effet que produisaient ces grands verres amovibles quand ils étaient relevés. Ils formaient deux grands cercles noirs des deux côtés de sa tête.

On pouvait fort bien croire voir les oreilles du personnage de bandes dessinées.

Soudain, vociférant au milieu d'une masse de toxicomanes qui fréquentaient ce lieu, il vit débouler le patron du café, armé d'un fusil. L'homme semblait prêt à abattre mon ami à cause de ses allées et venues qu'il avait fini par juger suspectes. Mais le visage du patron se décomposa quand il considéra sa cible.

« Pardon, monsieur ! Je ne vous avais pas reconnu. Oh, je suis vraiment désolé. Pourriez-vous me signer un autographe ? C'est pour ma fille... »

(à suivre)

Travaux pratiques

A peine fus-je descendu, j'entendis un grand bruit, comme un cri de chat. On mourait, me semblait-t-il. Cela me causa du chagrin mais indifféremment, je versai mon café dans sa tasse. Puis, je sortis. Sur le pas de la porte, je vis les chiennes, étendues dans le jardin, somnolentes. Un autre cri monta. Les chiennes me regardèrent. Pour elles, à n'en pas douter, j'étais la cause de ce bruit. Aussi, je leur donnai raison, me retirant pour m'en retourner à l’étage.

Concentrez votre foi dans ces prières ! A telle ou telle heure, un certain nombre - autant de fois que vous voudrez mais surtout, tenez à cette pratique. N'escomptez pas que le jour l'avive, votre foi, n'espérez pas qu'elle s'y confirme, rien n'intercédera en sa faveur. Il ne s'agit pas de fermer les yeux mais de porter le fardeau les yeux ouverts. Ni apostasie ni apostolat.

Il n'y a pas de mort morale. Il n'y a que dislocation de l'âme. Et dissociés, les bris qui la composent n'en sont pas moins actifs. Mais ils se sentent, à juste titre, lésés, amputés. Ce qui provoque cette sensation d'écrasement, pesanteur semblable à la mort morale.

Travaux pratiques : je n'ai pas choisi ce titre mais il était, parmi d'autre, en boutique. Et tout de même, c'est celui-ci que j'ai pris. A présent, il s'éclaire. Entendez : que s'agit-il de mettre en pratique ?

Il s'agit de se mettre en pratique. Ma dernière épreuve se joua ainsi : j'y étais double, en lutte contre moi-même. Et l'un, orgueilleux et puissant, joua le mal et l'incroyant et le cynique, tandis que l'autre était le bien. Mais il était faible, craintif, et les fondements de sa piété étaient ambigus . Il cherchait une protection, voilà J'étais assis à mon bureau, à susciter au mur des visions à la fois macabres et pornographiques quand j'eus l'impression que mon pénis traçait une ligne droite à l'infini ; puis, qu'il se déployait, comme la queue d'un paon. Il me fut évident, alors, que la réalité entière de mes perceptions était un pénis symbolique.

Ainsi se met-on en pratique. A travers toutes sortes d'expériences réelles - cruelles, dirait-on en d'autres termes. Mais réelles, surtout (la cruauté est une invention d'Artaud, rien qu'une invention, et la cruauté flatte !) : ces expériences, fort diverses, cruelles il est vrai en ce qu'elles sont humiliantes, attaquent le champ des perceptions et la compréhension, le système réalitaire qu'on édifie sur ce champ jamais vierge. Il s'agit d'hallucination, de folie, de sexe, de mort, de théophanie et de mystique, de déception, de

tromperie, de mensonge, d'édification scabreuse, de folie.

_____

La cruauté flatte. L'expérience réalitaire, forcément cruelle, humilie. Le paradoxe n'est rien qu'évident. La cruauté est spectaculaire. La cruauté procède du spectacle. Elle procède comme une catharsis mais elle laisse intact. Elle bouleverse par la fiction, elle a ses façons qui toutes sont artistiques (artificielles). Elle laisse tout et tout le monde intact. Tout le monde : auteur et spectateur. Artaud est immuable. Rien en lui ne change. Il peste, voilà tout. Jamais il n'atteint ni à la folie, ni à la raison mais il se complaît à la vitupération. Telle est la cruauté : un spectacle, avec toute la vanité et toute l'impuissance du spectacle que nous offre Artaud. Le spectateur, lui aussi, est intact car il se lave les mains dans les eaux d'Artaud. Artaud dit vouloir rendre à la vie le spectacle mais il ne songe qu'à le moderniser. Le spectateur d'Artaud est intact car le spectacle y demeure spectacle, fictionnel. L'expérience réalitaire est d'une cruauté qui n'a rien de spectaculaire. Ce qui la rend humiliante. Rien n'y est idéalisé. Rien n'y est grandi. Tout - odeurs, bruits, visions, toucher - contribue à ce que l'expérience se déverse sur le réel.

_____

Il s'agit de morcellement et de recréation. Ainsi, se déploie l'hallucination qui s'empare des objets primitifs pour les absorber leur dénier toute survivance en son absolu règne. Ainsi se joue le monde que nous projetons.

_____

Il resterait à définir le rôle dévolu au spectateur, à l'écrit et aux arts. Il faut surtout convenir qu'ils se l'octroient d'eux-mêmes, selon la nécessité impérieuse de chaque individu. L'art, soulignait John Cage, ne doit pas être « profond » mais aller "en profondeur", creuser vers l'intérieur de l'individu, indépendamment ou non du résultat.

Il n'y a pas de loi. L'important est qu'il y en ait une.

Les catacrispes

Entends, Pascal
Quelqu'un te parle

Ne fais pas mine de le connaître ou de l'ignorer. Ce matin, tu refusais, sciemment - par paresse, diras-tu - de lire un de tes rêves.

Depuis peut-être le début de la semaine, c'est le premier auquel tu échappes vraiment. Pourquoi ? Il n'était pas si terrible, ce rêve. Et c'est semble-t-il justement ce qui t'en désintéressa. Tu as eu tort. Chaque fragment de rêve que tu préserves est une porte ouverte sur toi-même.

Sais-tu à quel point ta propre symbolique t'est étrangère ? Elle se joue d'éléments - tu souhaiterais les appeler banals, il n'en est rien ! - quotidiens. Ils sont ton quotidien. N'oublie pas qu'ils te fondent. Observe comme ils te dominent, pourraient te pousser au suicide ou te rendre insouciant sans que toi-même, tu n'y puisses rien.

Tu t'es donc éveillé avec lenteur, dissipant les fragments qui te restaient de ce songe dans de vagues pensées matinales et tu as achevé la lecture de Sacher Masoch. A présent, ce monde t'est devenu aussi inaccessible que celui de *L'Anneau du Niebelung,* d'Ignatius ou de *Siva.* A peine moins que celui du Nouveau testament... Mais tu t'es procuré un vrai bonheur à cette lecture, n'est-il pas ? Au rêve torturé qui t'avait rendu à-demi fou de douleur, voici deux jours, a succédé un rêve qui te réconciliait avec toi-même. La scène était touchante. Ce rêve t'apaisa. Mais ce matin, tu as achevé la lecture de la *Vénus à la fourrure.* Et que te reste-t-il ?

Te voici suspendu à ce maudit mois d'août. Tu ne cherches pas d'issue à ton angoisse, seulement dans la lecture. Lorsque tu eus

fini de lire la *Conjuration des imbéciles,* tu dévoras *Siva* de Philip K. Dick. Tu entras, ou plutôt : tu retrouvais, par là même, un univers mystique qui te hante par moments, pour lequel tu te passionnas alors, lisant le Nouveau Testament pour en tirer le plus fervent effroi. Ton délire se calma avec la lecture d'un poète russe dénommé Daniil Harms. Voici un auteur, disais-tu, que l'on pourrait, au premier oeil, comparer à Michaux. Mais il n'a pas sa profondeur. On ne lui a pas laissé le temps, certainement, de donner à ses mots l'importance requise. Il va jusqu'à se cantonner à l'absurde ! Peut-être y a-t-il un travail sur la sonorité de la langue mais la traduction ne rendait décidément compte que des jeux de mots.

C'est presque par hasard que tu pus lire la *Vénus à la fourrure.* Dimanche matin, t'en souviens-tu ? Tu décidais de faire une promenade matinale sur le marché, au cours de laquelle tu passais chez un bouquiniste qui te proposa de lui acheter *La République* de Platon.

Pour dix francs, l'offre te semblait valable. Tu pris le livre en cherchas d'autres dans l'étal et tu trouvas bientôt un autre livre, *Présentation de Sacher Masoch* de Gilles Deleuze. Ce n'est qu'en rentrant chez toi que tu t'aperçus qu'il contenait le livre, la *Vénus.* Et quel bonheur ! T'en rends-tu compte ? Ce livre est une fonction de ton âme.

Finalement, tu ne pris pas *La République* qu'un badaud avait remarqué près de toi. Il s'était arrêté et t'avait demandé de le lui céder, ce que tu as fait de bonne grâce. Peut-être savais-tu déjà que l'essentiel n'était pas là. Il se trouvait, mais il te fallut quelques jours pour le découvrir consciemment, dans la lecture de la *Vénus à la fourrure.*

Maintenant que tu l'as achevé, je ne te demanderai pas de me dire ce que tu en as retenu, nous le savons aussi bien que d'autres. Je ne te demanderai pas de le comparer, pour mon bon

plaisir, au *Joueur* de Dostoievski. Ils sont aussi intensément liés dans mon coeur que dans le tien. Mais je m'interroge, mon ami, sur l'avenir. Et l'avenir est immédiat. Parlons-en donc. Nous sommes là pour cela.

Mais tu n'es pas certain de vouloir que je poursuive le détail de la journée. Tu as pourtant écrit, ce matin, la troisième ou quatrième version de l'*Histoire d'un arbre* - et tu sais qu'il en faudra encore d'autres avant que ton histoire me satisfasse.

Bon, descends maintenant.

Je me suis mis à chercher un objet, un tout petit objet, et j'ai mis plusieurs heures à me rendre compte que je ne le trouverais pas et que, de toutes façons, ce serait inutile.

Bien. Oui, oui : bien. Parce qu'il faudra bien que l'on remarque que j'ai changé de veine. Me voici doté de sang bleu. N'est-ce pas drôle ? Ne riez pas, pourtant, ne soyez pas si effrontés que je puis le sembler, ne croyez d'ailleurs pas que je le sois vraiment : j'ai bien peur, en effet, qu'il y ait sacrilège à changer de couleur.

J'ai acheté, ce matin, un stylo à plume. Celui que j'avais auparavant, étant tombé trop fréquemment, ne fonctionnait plus guère. Plus du tout, en fait. Et cette nuit, essayant de le ranimer, j'ai eu la nostalgie d'écrire à la plume. Voici au moins un voeu exhaussé.

C'est que j'avais d'importantes choses à dire et à écrire - en fait, rien - qui nécessitaient l'achat banal dont je me justifie.

Un rêve, cette nuit, a poursuivi ce qui me semble de plus en plus être une opération de réconciliation en moi. On en trouvera la notation un peu plus haut.

Certain de l'importance capitale de ce rêve et surtout impressionné par le flot d'énergie transporté, charrié, bouleversé par les excuses que j'y formulais, je me hâtais de le noter. Il était six heures et demi. Le jour était à peine à son aurore. Puis, digérant un premier café, je songeais un moment au rêve et, naturellement, me rendormis.

Un rêve bien différent de l'autre, en vérité. Pour ce que je m'en souviens, on y voyait une page du quotidien Libération, la page du courrier des lecteurs. On y parlait de pornographie, ou plutôt du rapport existant (ou non) entre pornographie et... autre chose. Peut-être s'agissait-il de politique. Sur le moment, je n'ai pas jugé nécessaire de noter ce rêve-ci. J'ai eu, bien sûr, tort.

C'est un élément qui joue contre nous, lorsque nous décidons de capturer, au quotidien, nos rêves. Il nous semble, dès l'éveil, en avoir perdu l'essentiel. « Les éléments sont épars, nous disons-nous, et peu nombreux ! » De par ce simple fait, il me semble essentiel de tout noter, jusqu'au moindre fragment, le plus insignifiant.

Enfin, il faudra que l'on réfléchisse à la nécessité ou à l'utilité de noter aussi systématiquement ses rêves. La question se pose.

Le passage des avions

Le voyage

A cette époque, j'avais l'intention de voyager. Timidement d'abord : je voulais partir, quelques jours, à Prague... errer dans d'autres villes que Paris.

Tout récemment, des touristes tchèques avaient été assassinés dans un parc, à Paris.

Le risque fictif, symbolique, que je voyais, dans le fait de partir à Prague de la manière dont les touristes tchèques, eux-mêmes, se rendent à Paris, n'expliquait pas exclusivement peut-être la destination subite que je m'étais fixée.

J'avais gardé sur moi l'enregistrement d'une émission radiophonique consacrée à la musique ancienne tchèque. Voilà comment je pouvais intégrer la Tchéquie toute entière à une fascination ancienne pour la musique.

Le voyage que je projetais alors de faire à Prague n'était pas un simple pèlerinage pourtant. J'y voyais l'avant-garde de mes futurs déplacements.

Il me faudrait aller plus loin, vers l'Est. La Tchéquie, c'était le premier pas.

La Roumanie suivrait. Puis la Russie, et l'Inde, la Chine, le Cambodge, l'Indonésie.

Pour me noyer finalement dans l'océan.

Dialogue

« Que croyais-tu ? Que je reviendrais ? »
« Pourquoi pas ? C'est ce que tu as toujours fait. »
« Mais à présent, rien n'est plus pareil. »
« Pourquoi ? Tu ne veux pas me dire ce qui a changé. Tu souhaites simplement que ceci ou cela soit différent à ton regard. Mais ce regard oblige lui-même les éléments, il les fait permuter. Même lui, il demeure. »
« Nous avons changé. Et le temps... »
« Le temps ne change pas. Il ne change rien à rien. »
« Si ! »

Nos aventures

Nous avons décidé de prendre l'avion lundi à neuf heures trente.

Nous avons survolé le désert longtemps. Mais le pilote ignorait tout (quant à la direction à prendre, notamment). Il m'affirma subitement qu'il n'y avait pas de limite à ce désert. Je ne le crus tout bonnement pas, pour la simple raison que nous y étions bien entrés, et que nous avions en conséquence déjà franchi une limite. Alors, je le crus.

Après quelques heures de vol, j'aperçus, à l'aide de puissantes jumelles, des traces de pas au sol. J'en parlai au pilote, qui haussa les épaules. Je lui ordonnai de les suivre pourtant. Bientôt, nous vîmes effectivement l'ombre d'un homme, dont la mort me sembla d'autant plus certaine qu'il avait pu parachever son oeuvre dans le sable, en inscrivant ces termes: « C’est injuste ».

Depuis l'avion, on le voyait, son corps, à demi carbonisé, formait le point du *i* de l’attribut dans le prédicat.

J'enfle.

Premières nouvelles du vent vers quatorze heures trente. Cessation des bourrasques. Nouveaux hurlements. Immobilité de l'air. Compréhension mutuelle. Glaciation de la tasse de café dans ma paume.

Ecoulement, bourdonnement de l'eau. Nouvelle sensation de l'herbe. Rayons du soleil restreints à un carré de terre. A dix centimètres devant moi. Disparition de ce carré de terre. Anonymat de la chaleur. Candeur. Désolation. Mesure. L'immobilité permet cela.

(Apparition, disparition du carré de silence.)

Jusqu'ici, sauf l'air et l'eau, on n'entend pas un bruit... et de la musique, loin.

Mais à ce moment, que signala aussi un souffle médiocre du vent et un changement brusque de toute la température et une modification du tempo, inattendue, gênante, dans tel ou tel oratorio -- une passion, certainement -- on entendit très, très distinctement une barre de métal tomber. La chienne s'approcha de la porte d'entrée. Puis une deuxième. Un avion traversa le ciel très lentement. Une branche plia pour se rompre, tôt suivie d'une autre branche, d'ailleurs. Cependant, les oiseaux poursuivaient leur ronde, flottant d'une branche l'autre, s'envolant à nouveau pour prendre position sur un toit, sur un câble électrique, sur un pylône... il semblent qu'ils fomentent -- eux aussi -- quelque chose. Il semble qu'ils cherchent à signifier quelque chose. Peut-être simplement que rien, décidément, n'est innocent.

Ils cherchent à me rassurer. Mais rien ne me rassure. Enfin, un deuxième avion passe. Je l'attendais. Je n'aurais pas voulu qu'il soit l'absent de la symphonie légitime que je coordonne.

Dans le voisinage, il y a des gens que je ne veux pas voir. J'ai peur d'eux. Ils ont l'esprit de famille. Ils me garderont avec eux. Et je serai leur chien. Mais je suis libre. C'est le désespoir, et je l'affronte.

Un théâtre de marionnettes, quelque chose de très simple, de trop simple. Quelque chose que je ne peux pas voir. Des décharges d'électricité, de fatigue. Le temps se rassemble. Il s'assemble pas, ne s'écoule pas puisqu'il connaît des heurts. Puisqu'il n'est que cela. Car aussi il s'est confondu avec ce qu'il anime.

Non : il n'est que cette animation. Je suis la marionnette. Mais parfois, nous inversons les rôles. Nous nous tournons autour des heures durant. Il est lui-même l'heure, mais je la joue aussi. Je parle enfin de donner la mesure. Et je ne parle pas. La solitude ne l'interdit pas, elle n'interdit rien mais elle conseille ; sagesse et je l'écoute. J'écris, je lis. C'est la mesure -- fluctuante.

Et c'est pourquoi je ne veux voir personne. Car mon heure n'est plus ici. J'invente un autre lieu. Je le répudierai et je lui donnerai un nom, le bouclant en un cycle duquel je serai longtemps absent. Je n'apparais qu'en toute fin de drame. Je suis le sabre du suicide final, glorieux et longtemps applaudi.

Quand il n'y a plus rien, plus personne sur scène, même les pupitres ont été déplacés. Je parle de mon voisinage et de notre méchante inimitié. D'un côté, nous avons une famille. De l'autre, un demi-homme seul. Sa solitude amputée et sadique.

Des morceaux de chair qui ne forment qu'une seule moitié de chair. Un voyage, qui ne me soustrait pas -- bien au contraire -- au voisinage, et qui me donne de la sorte la mesure de sa vanité.

Mais le fil de mon discours s'est perdu. Qu'importe ! Il n'est pas très glorieux de parler de son voisinage. Surtout lorsqu'on s'enfuit.

Là-haut, une fenêtre. Le premier étage d'une maison. En l'occurrence, il s'agit de la maison où je vis. La fenêtre est ouverte et cette situation me semble bien compréhensible. Je ne comprends rien, pourtant, je suis un animal.

Ce n'était pas le même lieu. Qu'importe ! Qu'importent les lieux, ils ne sont que les apparats de notre comédie. Et qu'importe le sang ! Il ne doit pas couler. Il ne coulerait pas, si je m'écrasais au sol. Ce n'est pas mon intention. Je veux aujourd'hui faire le chemin inverse. De la table du jardin où je suis installé, je veux plonger à travers la fenêtre du premier étage que je vois, ouverte.

Ouverte pour longtemps.

Je suis comme un roi dans ce jardin. J'attends, on ne sait quoi. Mais je construis et dirige le monde, et personne, ici ou loin, n'en a conscience. L'humiliation aussi se construit.

Je voudrais mettre en garde quiconque lit ces lignes. Je n'ai pas un esprit fantasque, ce n'est pas d'un autre monde que je parle. Je suis en train de mettre en oeuvre celui-ci, et je suscite aussi une importante somme d'incompréhension.

Le choral qui annonce la fin de l'oratorio retentit. Fin glorieuse. Toute fin est glorieuse. La fin est la seule gloire.

S'y réconcilient savoir et connaissance.

Pour peu de temps, car le temps est l'ennemi de l'oeuvre. Donc, son géniteur. Le temps n'admet aucune réconciliation. La fin est donc l'ennemie du temps. Toute fin implique le temps dans sa mise à bas, mise à bas sélective. La fin est donc le géniteur du temps.

Vous savez à qui je ressemble. Avec qui je suis lié. Ce que je fais ici.

Attendre, n'est-ce pas me convaincre d'irresponsabilité ? C'est pourquoi j'attends. Et la seule chose que celui qui attend puisse faire, c'est d'écouter de la musique. Jean Sébastien Bach tiendra le rôle de l'irresponsabilité.

Le jardin est immense. Pas de grande herse, pourtant, pour m'en protéger -- et pas d'allée, pas de gazon mais une verdure sauvage, couronnée d'orties, de pissenlits, de fraisiers rachitiques, stériles. Des arbres aussi, dont l'un est mort. Un arbre qui, en son temps, porta des fruits. A présent, de ses branches, on fait des lames, on fait siffler le vent, on ouvre la terre, on perd le cours d'un ruisseau qui traverse le jardin.

Regarder transpirer la croûte qui s'est formée, solidifiée à toute la plaie.

Cosmos 27-1

Il y avait un dieu.
Ensuite, la nuit est tombée.
Il y eut donc deux dieux.
Puis, j'ai eu faim.
Les dieux se sont encore scindés.
A présent, je suis entouré de dieux
Et chacun d'eux s'oppose à celui qui l'a engendré
Dont il ne reste que la blastula.
Mais cela ne se saura pas.
Personne ne veut le savoir
Et chaque dieu, d'une puissance limitée et trouble,
S'oppose aussi bien à ses voisins, à soi, qu'à celui qui
l'a engendré.
Ainsi, engendre
Et contribue au bruit qui est le seul régent de l'univers
et engendre la faim, les dieux, le temps
Et tout ce qui est nécessaire au temps :
La différenciation et la dissociation,
La position assise et la parole.

J'ai blasphémé contre le voisinage.
A présent, voici que le jardin est étroit.

Oratorio

La dernière ligne fut écrite.

Un mot après lequel on attend le silence, cependant, se transforma à sa dernière syllabe en un incontestable brouhahas, alimenté par des clameurs irrégulières mais puissantes, qui donnaient à penser que, là où ne se bousculaient que des crayons, des feuilles de papier et des équerres, des règles, des compas, tout au contraire, on existait.

Victorieux, l'orateur remua plus vigoureusement les lèvres et provoqua un tremblement de terre. Il eut la vision des immeubles de la ville s'effondrant, des nuées de cadavres étaient absorbés par la terre, des prières de dernière minute s'élèvent, aussitôt tranchées dans leur élan par la chute d'une pierre, par l'ouverture d'une plaie au sol. Et la vision s'accumula dans son esprit, le terrassant.

Il se releva et, retournant la feuille ou était inscrit son discours, il la tint devant lui un moment et y plongea le visage. Alors, il dansa en vociférant et provoqua une apocalypse mineure dont, à ma connaissance, personne n'eut jamais conscience. Est-ce à dire qu'elle n'eut aucune survivance, qu'elle resta sans prise sur le monde ? Certainement, la fenêtre de l'appartement où vivait l'orateur donnait sur une cour où des enfants jouaient. Eux non plus n'entendirent rien.

Nos aventures (2)

Je suis sans origine,.

Ma conscience est limitée par une absence de souvenirs qui seule en moi se perpétue.
Je vois, j'entends, etc. Mes sens, cependant, tendent à se confondre. Je pourrais fort bien troquer les uns contre les autres.
Je suis un jongleur. Mais je ne jongle qu'avec l'immobilité. En fait, je marche. Et chacun de mes pas résonne.

Pas en moi : dehors.

Leurs vibrations se maintiennent ou elles se rappellent à moi. Sans quoi, si je venais à les croiser, elles me seraient égales. Non : je m'en méfierais, plutôt.

Je me méfie de tout. Car ce qui vit m'est étranger. Je me rassure en imaginant des circuits. Je veux que tous mes mouvements se répètent par cycles. Mais je les limite au maximum. En conséquence, mes cycles gestuels sont toujours très, très longs à se renouveler, ce qui m'inquiète nécessairement et très rapidement. Je vis, jusqu'à leur dénouement, dans l'angoisse la plus insupportable.

L'angoisse seule, finalement, se renouvelle. Car je suis sans mémoire, je ne puis discerner le termes de mes cycles. Parfois, on me dit que je me répète. Ce qui me rassure un peu, très peu.

Car une seule répétition n'annonce pas nécessairement un cycle.

Or, voici que personne ne veut m'aider à contrôler la régularité et le complet déroulement des cycles que je mets en oeuvre. J'ai eu beau proposer d'importants salaires, des avantages considérables, j'ai eu beau faire valoir la portée historique d'un tel travail, les gens sont impatients, inconséquents.

C'est pourquoi j'ai renoncé à me rassurer quant aux remous de l'extérieur. A présent, mon état d'esprit est bien plus radical: ce que je vois n'existe pas.

Jeux d’oeil

Un homme et une femme s'entretiennent. Ils ont l'air fier, par-delà leur voix allemande, par-delà l'intrigue qui les lie, car ils savent que, de l'anecdote qui les sécrètent, ils fondent une histoire. Dans une certaine mesure, ils la tiennent pour leur.

Lui, c'est un policier ou, plus exactement, un inspecteur. Il n'a pas choisi de venir, c'est son métier qui le lui a ordonné. Il ne serait pas venu de lui-même, pour la simple raison qu'il ne connaissait pas cette femme. Accessoirement, il est marié, et son épouse, à ce qu'il dit, lui est fidèle.

Quant à elle, c'est (comme on dit) une femme de peu de moralité. Elle est assez jolie. Si elle est divorcée, ce n'est pas par infidélité, ce n'est pas de sa faute presque. C'est surtout que son mari sombrait dans l'alcoolisme. Il était devenu méchant, cruel, et la stupidité l'avait gagné, comme un cancer se généralise. Avec lui, elle a eu deux enfants. Deux filles qui, la nuit précédente, ont disparu. Un drame. Elle a tout d'abord soupçonné son mari, dit-elle, mais pour une raison que l'on n'expliquera pas, ce ne peut être lui.

Il y a une grande part de cruauté dans ce récit. Le film s'écoule, en noir et blanc, à moins que ce ne soit le téléviseur lui-même. Comme on le sait, il est défectueux. La part de cruauté est vérifiable, on ne sait trop pourquoi, dans la forme requise par le film : un huis-clos.

Des silences nombreux. Une constante ambiguïté. Une heure tardive, à laquelle immuablement est diffusé le film.

Soudain, je ne le regarde plus. Il n'y a personne avec moi, je parle. J'interroge. Je cherche, dans mes tiroirs, dans la bibliothèque, les enfants de l'héroïne. La télévision n'a pas cessé mais j'ai anéanti le son. Ma voix résonne suffisamment fort pour qu'on n'entende qu'elle. Pourtant, je jette au sol tout ce que je possède. Dehors, il y a un rassemblement. On n'a jamais vu un voisinage aussi nombreux ! Et tous parlent, tous se reconnaissent. Ils se sont déjà vus quelque part.

Il y a des scènes qui se créent, spontanément, des effusions de toute sorte. Une vraie euphorie qui illumine le quartier. Ainsi, armé de mon fusil, j'ai tout le voisinage en joue.

Le film entre aujourd'hui dans une partie plus complexe, plus feutrée aussi, moins visiblement violente. L'homme et la femme, bien sûr, sont toujours aussi seuls. A présent, il est persuadé que c'est elle qui a tué ses enfants. Et il a apporté leurs corps, qu'on ne voit à aucun moment. Il les a posé, sans délicatesse, sur la table du salon. Dans la scène suivante, ils dînent tous deux côte à côte. En tête à tête aussi, car ils ont installé un grand miroir où ils se regardent mutuellement. Il y a des chandelles. Tout est fait pour que ce diner soit perçu comme un rituel. On ne sait pas ce qu'ils mangent. Il y a des chandelles, mais elles sont posées à même le sol, où gisent des photographies où l'on voit les enfants, et ces photographies sont dévorées par d'épaisses flaques de cire.

Les chandelles sont mourantes, n'éclairent que les pieds des deux protagonistes, ce qui confère à la scène un certain pourcentage d'érotisme, accru par le dialogue entre l'homme et la femme, de plus en plus audible car ce dialogue était inscrit en moi. J'ai moi aussi dansé dans un de ces bars à buste nu qui sont, finalement, l'élément le plus important du film. Je regarde mes pieds, et je les perce à l'aide d'un trombone chauffé à la flamme d'une bougie achetée la veille. Un trombone déplié dont j'use comme d'une baguette de chef d'orchestre.

L'homme et la femme se dessaisissent l'un de l'autre. Après un long silence, ils rient. Et ils s'embrassent de nouveau avec vigueur et enthousiasme.

Cosmos 55

Je suis sans origine. C'est ici que se féconde ma gloire.

Mais je n'ai pas commis de crime, vos yeux, ma peau sont également lisses. Mon parfum est léger et ma parole est douce.

Me voici sans parents ni amis.

Mais mon amour est grand, il équivaut pour tous.

Je suis sans origine. Je n'ai ni origine sociale, ni ascendance généalogique. Je n'ai rien vécu et, de toutes façons, je n'ai pas de mémoire. Pis! On ne garde aucun souvenir de moi et de mes faits et gestes... et pourtant, j'agis. Et combien ! Je suis un vrai glaive.

Je m'abats, je disperse les familles, je divise les amants, je fâche les amis, je provoque des guerres, des cataclysmes, simplement par la parole. Je souris et l'on m'aime. Et cet amour est plus puissant que toute autre force car on ne connaîtra absolument rien de moi.

On m'aura oublié, en sorte que je ne serai ni une figure, ni un quelconque dogme... Et l'amour vain qui me sera porté se transformera en des énergies pures et contraires.

Je suis un ange. Irresponsable, je provoque toutes les convulsions de votre histoire et de celle dont vous ne gardez aucun souvenir.

Et je vous crie : « Dévastez, consumez, croissez ! » et je n'aurai de cesse...

Jeux d’oeil (II).

Cet homme et cette femme ont l'un pour l'autre un profond mépris. La distance qui les sépare, tout ce qui les oppose, se trouvent symbolisés par leur situation sociale respective. Lui est commissaire, avec pour mission de faire régner la loi. Quant à elle, elle danse dans un night-club. Sa nudité est requise presque chaque soir. Et son métier la met en marge de la société. Avec un tel statut, peut-elle être une bonne mère ? Il apparaît très vite, à travers leur dialogue, qu'il s'agit pour elle de vivre en toute indépendance. Eh bien! La mort de ses deux filles n'est-elle pas une étape dans l'acquisition de son indépendance ? Une danseuse nue peut-elle être une bonne mère ?

Tout ce qui les oppose les attire indubitablement. Cet homme est marié, il a, lui aussi, deux enfants, et une épouse qui apparaît en filigrane comme une mère silencieuse, lisse, sur laquelle il glisse et qui n'a pas d'odeur. « Elle ne m’a jamais trompé ! », affirme-t-il tandis que sa certitude s'effiloche. Mais lui ? Voici plusieurs jours qu'il interroge la mère morte (ils se traitent, tout le long du film, de cadavre mutuellement) alors que son métier ne l'y oblige en rien.

L’Amour

Cet être allait mourir. On eut dit une femme, en d'autres temps. Mais sa description très détaillée de l'apocalypse lui avait gagné l'estime du village tout entier. Ses prophéties faisaient force de loi. Le maire élu démocratiquement lui avait abdiqué tout ses pouvoir. Mais elle allait mourir. On le sut quand ses enfants, l'un après l'autre, apparurent dans le village et prirent chambre à l'auberge.

De chaque côté du lit, le frère et la soeur écoutaient ses paroles, ses soupirs, sa respiration, tout en se dévorant des yeux. « Nous voici replongés quelques siècles en arrière », dit le garçon à la peau de la jeune fille qui souriait indubitablement. Elle éteignit une bougie car la vieille femme, qui n'avait cessé (et, peut-être, ne cesserait plus) d'émettre ça et là des râles ponctuels et des frémissements silencieux, s'était endormie, les laissant seuls avec leur désir.

Le Jugement de rien

Lorsque les flammes eurent totalement pris possession de la villa Guermynthes, le policier Hector, présent dans toutes les chambres, se solidifia pour affronter le feu, qu'il connaissait. « Réveillez-vous, lui dit-on, c'est ici que commence le jour. » Et, malgré la fatigue, il se sentit très impressionné.

La liberté imprescriptible.

Le besoin que j'avais ressenti en fin de matinée s'était graduellement accru, et de léger s'était fait oppressant. Aussi le jet que je tentais de retenir depuis tout à l'heure avait-il fini par me casser un corps que j'avais maintenant en deux morceaux ; je devais marcher les jambes toutes raides, presque comme un soldat russe qui passerait en revue.

Tous mes déplacements de la journée je les avais effectué ainsi, homme plié par le besoin, et c'est seulement parvenu au seuil de cette maison que j'avais retrouvé l'espoir de pouvoir enfin me soulager. A peine m'étais-je présenté à lui que j'avais demandé au domestique de m'indiquer le lieu où je retrouverais ma liberté. Il m'indiqua un escalier : « C'est la porte en face. », me répondit-il, en deux morceaux de phrase. Je le remerciai en courant presque dans un escalier à vis dont je reparlerai plus loin car, ce que je ne remarquai alors pas, il y avait là un rare ouvrage d'art qui devait me donner les clefs de certaines énigmes dont, si le sort me permettait de traverser à nouveau le fleuve, la mer, qui m'avait fait accéder en Myrolésie, je pourrais reconstituer les éléments. Pour l'heure, il me fallait parer au plus pressé ; j'ouvris la porte de gros bois et me plantai, heureux, éprouvant, pour la première fois depuis une époque dont j'avais pu presque palper chaque instant, ce bonheur qui ne tient qu'à la pression libérée, un bonheur pur et que tout un chacun éprouve, dans sa vie, ce qui lui confère un pouvoir de sujétion plus grand encore, ou regretté lorsque l'appareil se détraque, ce qui est fréquent chez les vieilles personnes.

Le jet dura des heures ; c'est du moins ce qu'il me sembla, et tandis que je l'écoutais les bruits de toute la maison m'emplirent le crâne ; en bas, un poste de télévision diffusait quelque chose comme un magazine politique, et un débat d'alliances entraînait

deux hommes politiques d'envergure ; à l'étage supérieur, c'était une radio qui diffusait de la musique du XIXe siècle, d'abord une sonate de Beethoven. Je reconnus d'abord le langage qui montait depuis le rez-de-chaussée, puis la musique faite d'envolées successives, mais de faible étendue en somme, et dont toute la force provenait précisément de cette succession enchevêtrée de phrases ascendantes, parfois réfléchies par des motifs très brefs, qui contractaient en eux le mouvement général de ces phrases mélodiques et venaient s'y incruster, comme de petits joyaux dans une ceinture de cuir, sur un corps dont le ruissellement de peau serait rendu spécialement remarquable, moins par le cuir tendu à même la peau, que par l'illusion des joyaux comme plantés à même la peau, et qui apparaîtraient dès lors les pores illuminés de cette peau respirante.

A nouveau, je le sentis, j'étais dans l'illusion de l'épaisseur, et cette fois c'était l'air autour de moi qui avait pris cette consistance, tandis que progressait le débat entre les deux hommes politiques, vers une violence verbale hallucinée, au point que des rats vivants en viendraient à un moment à sortir de la bouche des hommes, puis des bras entiers et vindicatifs, armés de machettes, qui transperceraient les spectateurs, etc.

Sonnets contrariés

C'était la leçon d'être, qu'on n'existât point
Et rien ne nous fut dit qu'en des termes bizarres
Que nous étions, et nous cherchions (manquait l'appoint,
Nous jugions des démons évanouis sans art

Nous) revint cette peur d'un sinistre embompoint
Que nos faims méritaient, granduaient de lézards
Et son chemin sauvage et ouvert comme un poing
Définit sa colère aux cendres du hasard

Tout ce que nous n'imaginions pas le devint
L'incarnation d'aromes, d'ultimes ravins
Parfois pis : s'écrasant contre soi, le monde

Et nous nous reconnûmes parmi les brisures
C'est le fait d'une terreur trouble qui émonde
Ses arpèges afin que nul ne s'y mesure

Mes propres ruines, j'y serai si vulnérable
Sensible aussi, pavide car tout autour
De moi, fuyant, semble se tordre ; et à mon tour
Je voudrais être ce joueur incomparable

Il n'est qu'un paysage, un boulingrin de sables
Mouvants : si parfois il se confond aux atours
De ma chair, mon esprit, à l'orée de sa tour
Se revient : mais alors il se hait, périssable

Car cette gelure sablonneuse, c'est moi
Sinon le verbe qui demeure mais qui tremble
A orner (pour le perdre) un fauteuil sans émoi

Et mon âme y languit, observant son domaine
Amenuisé : mon âme, tout seulement semble
Et rien n'a d'autre faim que de nourrir ta haine

Apparition de deux personnes dans un champ
Un agile arbre entrouvre leur vaste colère
Et l'un, plus imprudent, trempe ses mains dans l'air
Tandis que l'autre, qui s'est tu, simule un chant !

Leur imitation, trop frêle parmi le vent
Sur le seuil d'une plaine aux herbes délétères
S'incarne et l'un semble en lutte contre la terre
L'autre chante comme jamais auparavant !

Une étude en son calme et lointain monastère
Du néant, l'effraie, et du soudain désarroi
Qui l'entoure, se prolonge, se réitère

Il joue de silencieux, de vastes mouvements
Vers l'autre, dont durcissent déjà les parois
En la plaine multipliée absentement

Incontestable l'anxiété martela peu
Avant que se produise n'importe quel heurt
Puis la plainte s'éleva, de dix mille lueurs
Translitérant mes chairs en un propos de feu

Je regardais de loin un univers piteux
En attendant qu'il me révèle ses fureurs
Je le raillai comme le fruit de mainte erreur
Je rêvais de poursuivre un sentier laiteux

C'est avant tout le fondement du feu qui joue
Qu'on se déplace, lui aussi, ou qu'il existe,
Et nous le croirons chimériques, pauvres fous !

Mais je me laisserai dévorer, tel au Christ !
Par mes angoisses, architectes du moment
Immobile ou d'hier mué en leur ciment

Dans le jardin où j'attendais que tu t'en viennes
Auprès de moi car l'hiver s'approchait, je crois,
On n'entend à présent que le chant d'une hyène
Effarant et rigide comme un chant de proie

Et je l'entends qui hurle en moi quand se promènent
Tout près, solennels et sinistres, les amants
Semblent-ils malheureux, ces amants qui se traînent
Dans le jardin de mon insane, triste chant !

J'aimerais, de mes ténèvres, les inquiéter
L'hiver s'en vient, bonnes amants, et je l'attends
Dans ce jardin où vous vous êtes arrêtés

Pour vous aimer, calomniant ma solitude
Et elle crie et vocifère et je l'entends
Caressant la fureur dont je suis le prélude

Je feuillette parfois les jours en ma mémoire
Ils n'ont jamais coulé, ils se sont égouttés
A travers moi et ils se sont précipités
Combien je me suis plus à les observer choir !

Mais, je le crains, ils ne se sont jamais suivis
Je les ai vu tomber tels à de lourdes poires
Gorgés d'une eau qu'il me fut interdit de boire
Me miroitant épars dans le cours de ma vie,

Je demande : qui vit : cela ne se peut pas
Je dis n'avoir vécu qu'un songe merveilleux
Dont j'imagine qu'imparti jusqu'au trépas

Sans possible recours d'un regard séditieux
Ni même la saveur d'un rêve instantané,
Il fut ce lentement que je vu se faner.

Qu'il n'y ait plus, autour de nous, rien sinon,
Mais doutons de nos perceptions, un lointain tremblement
De l'air, qu'il n'y ait plus le bruit des accidents
Nombreux sur cette route où, comme à l'abandon,

Les voitures s'annoncent de leurs graves sons
Impurs, partageant avec toi absudement
Parce que tu te trouves là, quelque strident
Chemin qui te divise entre fumées de plomb

Et la fugace certitude que l'on vit
Endéans extérieur et que l'on te ravit
Ainsi ton existence. Ferme les volets,

Plutôt et laisse-toi inquiéter par d'étranges
Propose, les mêmes qui, voici peu, te semblaient
La chair d'une jouissance que rien ne dérange.

Ici, dis-tu, l'éternité n'est pas de mise
Et tu sanglotes ce me semble afin d'y croire
Mais aucun de nous deux ne saurait recevoir
Son eau. Tu resteras, infidèle et soumise

Ici : le salon silencieux où je versais, omose
De ta mémoire, une prière, s'est, ce soir
Amenuisé. Depuis notre séjour, sa moire
Semble si lourde ! Ainsi, la porte s'est démise

De ses gonds, comme des gouttes et par de vaines
Statiques rigoles en lesquelles coulaient
Les longs silences déployant notre ancienne

Romance, roen ne devait nous abreuver, nulle
Libation n'atteint ce Lieu, ni ton pauvre lait
Ni nos nubiles sangs que de loin on jugule

Puisque tu ne veux vivre, amour, comme un enfer
Que je serai moi-même puisqu'alors je sais
Que tu n'es rien, ni même l'eau e mon décès
Ni le théâtre qui jugula cet excès de mer,

Arrache-moi ce coeur : je ne te l'ai offert
Que par dépit, et comme en un jardin d'abscès
Je veux le planter dans ton cou qui ne bruissait
Que pour bercer sans lèvre une romance amère

Si je te déteste désormais, c'est par peur
De l'air, qu'il me brasse sans toi, et du récit
D'une rivalité entre un monde inventif

Et toi, amour, chimère enracinée de soeur
Parce que lui arrache, jamais indécis
Les voiles sans lesquels l'âme n'est qu'un récit.

Si enfant, je ne suis materné d'un instant,
Par qui j'existe mais dont je suis la survie
S'il me dénie son sein tandis qu'il me ravit
Je jouerai à un jeu sinistre, délestant

Et mes souhaits épars et le spectre du temps
Et de sa foule, de sa chape leur parvis
Où, tout récemment né, projeté je me vis
Interdire l'accès, existant pour autant

Ces instants me simuleront ! Loin, calmement,
Détourné de leurs chants je serai ton amant
Nonobstant leur colère je rirai de toi

Car nous sommes l'inceste qui n'a pas été
Que ma peau se lézarde ! J'aime, je reçois
La douleur comme un avant-goût d'éternité

La nuit ! dévaste pour moi sa mélancolie
En un champ de ruines et prolonge mes veilles
Tard, au désespoir de mon absolue oreille
Déchirée aux multiples jours de la folie

Puis, j'entends s'écouler ta parole, pâlie
D'une lyre inférieure qui, comme un sommeil,
Me récite et me joue, me convie aux merveilles
Calmes d'un rêve que nul matin n'abolit

(à mon chevet glacial, tu es venue me dire
de ta voix qui alors me semblait si fragile
et qui, encore en moi, lentement se défile,

qu'à me jouer les transes j'allais dépérir
mais ta voix endéans n'est qu'un chant et, docile,
je l'entends m'écouler au gré de mon exil).

Chaque mot convié par un vent au suicide
(singulier sort que ne commue par leur commun
voeu de verser, au creux de ma main, le parfum
vestigiel d'un vertige), dont l'idée hybride

Exhale pour un temps son vague et insipide
Charme comme on se fraie un sentier sans fin
Entre des lèvres, comme se transforme en maint
remou sa monstrueuse esquisse, quelques rides

Rares et révulsantes : le vocable même
S'acharne à naître des fragrances d'un deuil
D'une hallucination ou de moindre alchimie

Mes lèvres s'entrouvrent sur des mois qu'elles n'aiment
Que d'un lucide effroi qui me mène sans treuil
En les eaux indivises d'un lisse ennemi.

Ce mouvement (que peindre est inutile
Ou désirer), je le rencontre si
Ce n'est qu'un rêve, ce me semble aussi
Vaniteux, souvenir que je distille

Dans les rues impavides de la ville
Qui t'a connue (je m'en repens !). Voici
Notre présence envenimée ici
Par l'élan d'une grâce tue - futile !

Des herbes signalent qu'inhabité,
Ce lieu nous appartient : l'antiquité
Paraît le havre où, gisant sans retour,

On esquisse un désert de ce qui fut
Autrefois animé, dont les pourtours
S'écrasent comme un geste de refus.

A heurter mes paupières sans porter secours
Aux miracles rompus de la lueur du jour
Je me berce, c'est vrai, d'un instant évanoui
Du soleil odorant et de son souffle inoui
Je passerai autant de flagellations d'heures
Quand je m'éveillerai, plus tard, de ces ardeurs
Sereines souveraines : dans un verre de songe
Il me me faudrait ruer, surtout, pour que ne plonge
Dans l'urgence mon âme, en de civiles peurs
Et si je suis à ses pieds : l'univers, sans laideur,
Est mon havre évident ; celui qui s'épanouit
Me semblait une scène, infinie, obscène oui
Me mandait, je dus suivre, cet autre parcours
Mais lequel ? (il me semble) un chemin sans séjour.

A chaque printemps nouvellement né
Mon âme sent l'air raréfié autour
De ses pensées et, comme d'une tour,
Projette aux cieux de s'abandonner

Jamais elle ne laisse deviner
Le gouffre ouvert où elle cherche un jour
Sans l'éclairer, prolongeant un séjour
Faux, caressant d'obscurs rêves, ornée

Des méandreux reflets paralysant
L'âme contemplative en sa colère
Aiguisant sa famine au fil des ans

Mais, privée des sécrétions de l'air
Qu'elle est, mon âme s'est lassée de voir
Battre une aile sans rien en recevoir

Un jeu d'échec était le ventre vertical
Où miroirait l'incandescende de dieux
A me jouer, vainqueur d'un spectacle odieux
Comme en un désert sombre de sable fécal

Et cet esclandre ruisselant aussi d'escales
Contraires m'invita à croître sans cieux
Ou mort, mon double humilié au milieu
Des boues, me suppliant d'un fou-rire amical

Puis, je fus promis au calme d'un boulingrin
Mais morcelé, mon azur reflêta ma chair
Nous confondant hormis l'acre douceur de l'air

J'esquissais pour jamais un exil utérin
Toujours vers ce conflit lointain avec un lieu
Ennemi ou intermédiaire,
silencieux.

Ici sans discontinuer l'alarme sonne
Aucun train ne part, les voyageurs patientent
Pour rien, leurs têtes sont dressées vers la riante
Horloge au centre de la gare car personne

Ici ne sait où le mènera sa monotone
Aventure, nul ne sait si l'amiante
Des trains protègera la criante
Clientèle de la SNCF (Pardonne,

Voyageur, le dicible flux de ton attente,
S'il se mêle aux leurs et pas seulement à ceux
Des siens, on le convie, brusquant son paresseux

Dialogue) d'un maigre feu tiédissant les tentes
Que les voyageurs ont installées : ils jouiront
D'un silence dominical ; certains prieront.

De l'âme se préserve ce qui fut offert
En le foyer avili aux bornes d'un pas
Prononcé, tu comme une lèvre, vers la chair
De l'autre qui s'impose, absent, comme un repas
Rêvé, flaque hermétique flottant sur un vase,
Engloutit l'esprit loin en une simple phrase.

L'apocalypse

Les journaux levèrent leurs titres le matin
Haut, à la nuit rien n'ayant paru, cependant
Que des étoiles flanchaient, pour jouer l'ardent
Rôle d'aggraver la nuit par des feus éteints

Depuis longtemps : un commentaire se retint
Le long d'une colonne que le nom d'Adam
Venait bizarrement enfreindre, au-dedans
Duquel se lisait une pâleur de satin

De puissants dieux ayant paru sans que personne
Ici n'entende leur verbe soufflé trop bas
Ou distant sur ce gigantesque bouillabas

Insane, nul ne pourra taire la nouvelle
Ni même l'évoquer : pas un mot ne résonne
Seul se ferme l'applaudissement d'aucune aile

Au foetus dans l'inconscience de sa forme
Pareil, il semble, d'un jeu patient allier
Au trouble la clarté, à l'infime l'énorme
Pour ériger son monument humilié

Qu'on l'observe car il est indicible, qu'on dorme
Il en est l'antichambre, le familier
Terrain où viennent se confondre de notre orme
Les diverses silhouettes. Ses milliers

De branches violacées, affamées l'entraînent
Pour le plonger en un ciel dont les spirales
Le convient brutales à naître en une arène

Qu'ignorent les voyageurs, longtemps, et lorsqu'ils
Auront passé le jardin vierge de leur râle,
Leur folie se clouera à son sommeil nubile.

Dans sa colère, Marguerite
Ouvre un oeil et le précipite
Des étages plus bas, dehors

La pluie, qui tombe depuis
L'éveil, se concentre en un corps
Sur l'organe qui, comme un puits,

Crache ses eaux vers Marguerite
Enthuosiasmée : rien ne l'irrite
Plus, mais ce qui l'a apaisée

La contrariera comme un jour
Entrée seul avec ses baisers

Fades de soleil et si courts !

Que rien ne les ferait atteindre
Ce visage sans yeux ou teindre
Ce corps vaporeux, évanoui

Humiliant l'oblation inouïe.

Les noces
Précédées de « Clair et obscur »

Clair et obscur

I - Clair et obscur,
Le ciel se teint de rouge.

Sensuel azur !
Retourne à ce seuil où je rêvais un air
Usurpé -
La symphonie altière d'un orgue mal né.

(La nuit,
entendant cette musique,
se soulève

Et, sans trêve,

Déverse d'un cri des pluies d'aspics,
Déchire le macadam.

Ainsi,
On conduira nos âmes au ventre de la cité,
Scène d'un enfer sans drame -

Sous les chants maladifs des tribuns,
Mélodies brisant leurs gammes,
Nous glisserons sur ce corps urbain.)

Tes rues sont désertes,
leurs chairs sont inertes.
Laisse-moi les abreuver
de saine lactance.

Voici mes transes ---

II - Un voyage, des chimères
- hors en l'esprit -
sans retour, sans toucher terre,
presque à l'envi.

III - Les veines et les artères de ce monde nous emporteront
jusqu'en enfer
Et plus loin, peut-être.

Attendez ! Que je me rassemble.
Des limbes à peine revenu,
de ce fleuve qui m'a porté,
souverain monstre ardent
qui écoule sans l'épuiser
- épais et abondant -
un sang qui m'irrigue et m'inonde.
Ô le sang perdu de nos mondes !
si mal impartis, abreuvés et anéantis
par un glacis fluvial dont le chant m'investit.

Leur cours déchire la terre et l'immerge des
plaines aux monts,
si hauts naguère !
de milliers
de mètres.

IV - Nous fonderons ce Lieu pas à pas
Sur les vestiges de l'au-delà.

Terre vaine, sans éclat,
Féconde mon mondial trépas !

Maintenant,
Nous observons le ciel
Véhément -
Qui observe et s'attelle

A concevoir de nouvelles formes
Démentes, arrachées à la terre.

Et si en surface toutes dorment,
Déjà on s'ébruite en la jachère.

Nous voici en enfer -
Ne l'eussiez-vous su,
Entendant ce que tut
L'instinct réalitaire ?

V - C'est de ce paradis fantastique
Que naîtra de la vie la mystique.

On y rencontrera les fruits de la nature,
Recroquevillés, suppliant
Pour leur sang un flot nourrissant
Qui les affectera de mornes moisissures.

Qu'en ce jardin d'Eden,
Ne vivent ni merveilles, ni créations.
Pas un son -
Tout, pourtant, s'y malmène.
En un déchirement lent sous l'impulsion
Du Démon

VI - Pas un son, pas un oeil
N'observent le Démon
Sauf au seuil de mon désir
ou de mon ire -

Dévoilant sa chair vive sous un corps sablonneux,
Le désert vous terrasse d'une chaleur sans feu.
Le sable rougeoie -

- devant mes yeux, un mur de sable s'est dressé -

Monstrueuse joie !
Calme comme le vent a cessé de prêcher.

VII - Tout s'est tu brusquement.
Pourtant,
J'entends
Au-delà, sous la crue,
La terre,
Mes chairs
S'ouvrent. Tenteras-tu
De mêler à tes rues
Les bris de mon âme ?

Non - voici mon drame.

VIII - Lorsque enfin nous atteignîmes le fleuve
Nous l'aurions suivi -
Mais l'un de nous vit
Ou crut voir l'ombre du Démon.

O veuve
désirable
en le sable
- je vous ai quittés -

Figures !
Qui vous abattez
Fissures !
Qui menacez mes pairs
Jaillissez de la terre -

IX - Rivages, vous vous êtes refermés
sur moi.
En votre ventre j'aime, désarmé,
sans loi,

Rivages, vous savez le terme de ce long voyage.
Notre union est ignée.
Veuillez m'accompagner
En un lit fissuré par des rêves sans âges.

Je suis
de pierre, broyé à l'infini.
J'ai fui
L'univers antérieur et je renie
L'humanité.

Fières visions entières,
Je vous accueille. Voici
mon deuil.

X - Brise, caresse de l'air, danse.
Jouez, enfants et fous
Emportez-nous en vos essences,
Perpétuels contre-temps.

II - Le voyage est sans fin sous un universel.
Ciel rouge -

Rien n'arrêtera rien, un ange passe
Et crie :

« Cessez - vous n'avez plus à transiter ! »

Un tremblement se fait entendre
Un temps, puis l'ombre s'exagère
Et noie son apparat
- sous un drap de poussière -

XII - Matière !
Avère ce orgasme.

Les noces

1.

Des cendres tombées
Remémoreront
A votre esprit son
Rond clair de fumée

Ignoré du temps
Vous vous miroitiez
Et trempiez vos pieds
Dans l'eau d'un étang

A présent, creusez
L'eau de votre chair
Une odeur si chère
Se semble lésée

Sa présence tue
Vous gêne à l'instant
Où avec Satan
pour seul pair, le tu

Mandé n'est qu'un mur
Mais priez qu'il vive
et qu'il vous arrive
de l'aimer, si pur

Impavide, même
A chaque instant mû
par la voix émue
de l'oeil qui se sème

- l'imagination -
double avec sa moire
et son territoire
aimable si on

Se perd à y croire
(ou un gouffre oblong
aux parois de plomb
où dort la mémoire)

Rien n'y goûte rien
des confins s'observent
Ainsi, l'âme serve
que la chair ne tient

Mais suffoque, lie
les désirs défaits
que son récif hait
ou forge en son lit

Quand descend la nuit !
Tissant sa famine
d'un filet d'urine
rêverie que fuit

Le rêveur. Il aime
finalement, veut !
quoique son aveu
- inexistant thème -

Se multiplie sans
dévoiler le ver
du désir qu'avère
un tracé de sang.

Seulement la mort !
dit-il - lorsque reste
du morne espoir preste
peu, qui le dévore...

Tout votre théâtre
s'est, fragile, éteint
ne laissant qu'un teint
de cendres dans l'âtre.

2.

Un cimetière ravit
Aux vivants leurs défunts
S'y unissent par la faim
Des âmes dont la survie

Par un désir n'est tenue
Que du sillon des charnelles
Rêveries d'une prunelle
Affaiblie ou trop ténue

Et ce spectacle pour un
Mêlé à lui-même tu
D'un choral blanc abattu
Sur sa chair, par un emprunt

Odieux, délirant, le brûle
A distance, endéans joue
Pour lui seul mais sans ajout
De sa part leur joute nulle

Une légion de morts s'élève
Et le prend. C'est sur le bord
De son lit un septuor
De violes avérant l'Eve

Née du néant intérieur
De l'homme qui désira
Observer un temps son ras
Orgasme, non un rieur

Sanglot, ni même un silence
Non : une légion de morts
Navire noyant le port
Où il accoste, s'élance

D'un bond, contre ses vivants
Rêves réalants, lambeaux !
Leur solitaire corps beau
L'embrasse, comme des vents

Hantent certains cimetières
Que rythmes quelques corbeaux
Ivres au naissant tombeau
Ouvert, vers une première

Et pénultième jouissance
Comme ils chantent les stériles
Cendres de l'Eve virile
Qui le mène à sa naissance

La mort, de milliers de mains
Pénétrant ses chairs, le baise
Et perd loin en un malaise
Ses silencieux lendemains

Inquiétée par ces ébats
Nouveaux, nue presque son âme
Vierge observera le drame
Muette : un soupir, plus bas

Signalant seul avec peine
Une absence de combat
Où d'un orgasme tomba
L'homme immergé en sa scène.

Une expérience de la gloire

qui est de demeurer sur le seuil d'une armoire
sans en être connu et en silence afin de taire éventuellement l
a fierté et la joie de pouvoir rendre compte
à sa conscience multiple de la seule possible et fructueuse
quoique glaciale parce qu'orageuse
coignoissance

Prélude

L'exactitude gît ici, nous a-t-on dit
Et répété en des salles de classe isolées
Pas simplement par leur propriété mais par leur extériorité
Qui était antérieure, qui pouvait aussi surgir
Comme en un rêve. Tout était un rêve alors et la conscience
Connaissait ce rêve de sa propre et vulnérable absence.

Par l'exactitude même -

On sait que certains rêves commettent la nuit de véritables
Drames, jouant pour se mettre en oeuvre une importance
Exagérée aux mécanismes précédant les jeux de constructions
simultanées de l'écolier. On sait. Ils forgent de leurs mains
Ephémères, distantes, des propos irréguliers en toute
Inanité : des statistiques taisent l'importance exacte
De la nuit dans les suicides décidés chaque an. Car l'an a
Dans l'esprit diurne de la dissidence humaine une importance
Bien plus grande que la nuit dans le choix de la mort !

Aussi l'esprit diurne érige-t-il le temps, un bâtiment propre
Et précis comme une école, pour contrer la nuit
Et cependant la nuit dévore l'industrie du temps que fonde
L'homme, impitoyablement rivé au lit où se nie l'entrprise
Qu'il a projetée et qui se projette à son tour en l'immobilité

Et la vacance laissée par l'esprit diurne à tout possible,
Son contraire, un champ de connaissance irrigué par l'oubli.

L'exactitude étant -
La somme des équivalences qu'admet le sommeil
Réaffirme la mort régnant sur un domaine qui l'ignore.
Rien ne dort.

La nuit
lorsque s'en vient
ouvrant trop grisement ses bras
la rumeur accablante
et froide franchement du cinéma

Où tu te dévêtis
offrant à des spectateurs à demi
ensommeillés
la clarté de ta chair
son mépris pour la vie

Ton effroyable sein du soir
les abusant à leur montrer, sans rien
en dévoiler, l'abreuvoir desséché des larme
qu'ils ne trempent pas

Car ce sont tes couleurs, en premier lieu
qui émerveillent
dans ce fantasque cinoche
inanimé au centre de la ville -

(Il – me souvient d'un dé à coudre
où je me déversai – n'existe qu'à travers
sans nudité – une plaie
solitaire – et sans appartenance,

J'embrasai un pic de sa nuée.
Ces ribambelles de cascades, voyageur,
t'attendent : notre gorge, déclinée
en autres corps où tu te perpétues).

Je voue au feu les vêtements du monde
l'air et l'eau, les torrents et leur forge.
Oublie, en l'instant contrarié,
ses vastes fresques décharnées --

Entendre
ici se lient les mots
quand ici est un banc – rien d'autre
cimenté par des mots étrangers
lèvre à lèvre
ma chair fonde un banc
mais les mots que mon ouïe méconnaît
d'origine
flottent
conduits
vers
l'arène.
Tendre
leurs chairs vers le vers
vers les cendres enfin humiliées
du poème qui n'aime que mort et étend
son empire
d'un vaste et infime
ennemi

Comme un mur joue pour soi

La clarté extérieure

Entendre.
Comme se défile le récit très-vrai
Car ce qui a été vécu doit être mu. C'est la raison
pour laquelle on se tait, usuellement. Parce qu'il ne doit être possible
d'écrire
Décrire les bruits au-dehors, des boulevards comme une faune contre soi. Entendre le possible et demeurer, un jeu de volets clos aux lèvres, au
palais – un songe...
Il me revient – dehors également.

Un récit immobile. Et pourtant ni le corps ni l'âme en pareil laps ne se sont tus. Et rien n'a cessé d'exister. Simplement l'immobilité a dû favoriser cet assemblage.

Au début de ce siècle on créa le collage. On déclara l'objet trouvé. Et dans le même temps la notion d'oeuvre vacillait.
L'amour a chancelé. En octobre 1917 une révolution a éclaté. Il n'y eut pas le moindre mort : le pouvoir était pris.

Tout devait naturellement muer.

La conscience extérieure, l'application des préceptes moraux et même simplement réalitaires demeure.

Le métropolitain offre un spectacle de regards multiples.
Déjà l'interprétation laissait à désirer.
Pas le moindre combat : le mot ne se laisse pas ainsi réduire. Il n'y a pas
(la prise du Palais d'Hiver : des joyaux dispersés, des tableaux éventrés, quelle importance ?)
une édition bilingue qui semble fidèle.
A l'heure, le texte a déjà disparu.
Les secours sont venus hier : j'étais malade et l'on me croyait...
Je n'avais pas répondu aux appels. Mais entendus, oui, écoutés?
Milliers d'histoires mortes quand ils sont entrés.
Naissance de l'espoir. Il s'agissait d'égalité.
Et l'on découvrit l'inconscient. Alors, le monde allait vraiment changer ? Ce n'était pas cela, l'espoir. Ce n'était pas un simple changement.

Dispersion d'une porte. Observant ailleurs qu'en moi-même, les bruits me semblèrent faillir.
Allant de l'un à l'autre,
je ne les reconnaîtrais jamais.

Sur une lame
La main au dehors
j'ai glané des objets

Vous,
qui vous multipliez
abattez votre drame -

L'âme
est une superposition
Une démocratie s'y exagère

En fin de règne
près de moi la scène
s'immole en des fantaisies

Objets,
un art avec lequel vous vous entrelacez
insane
dirigera ma rêverie.

Représentation

Je vous avais un jour promis d'écrire avec mon sang. Vous étiez peu nombreux alors, peut-être même étais-je seul mais le temps nous a séparés et vous vous êtes fragmentés. L'espace, parallèlement, a rétréci mais la rumeur, l'odeur du sang qu'on allait ou non déverser, symboliquement même, tout cela s'est répandu. Bientôt, le ciel fut foudroyé par l'idée qu'on allait assister à un crime. J'aime cet amphithéâtre.

Chaque jour plus nombreux, vous déposiez vos chairs à un endroit quelconque de l'amphithéâtre et repartiez vaquer à des occupations restreintes patiemment. Je ne puis remercier aucun de vous particulièrement. Chacun ici m'a témoigné une telle confiance ! Quand moi-même, je n'étais sûr de rien, ne pouvant me fier à rien, pas même aux Ecritures...

Aussi, j'ai apporté avec moi un tableau, couleur glauque, pour y inscrire - de mon sang et de rien d'autre - une chronologie parfaite, figée en des scènes muettes. Une totalité s'inscrit ainsi, en des espaces vierges qui les lient à eux.

Je ne vous souhaitais pas d'être venus. Mais il s'agit encore de fiction (et cependant, ce qui s'écoule dès à présent semble nous indiquer que nous étions en bonne voie).

Il n'y a pas
un imbécile ici qui nous contredira.

(Il peut sembler d'une virilité quelque peu vaine de s'inscrire ainsi, de soi, feignant d'ignorer les expériences similaires antérieures, dont l'histoire offre maint et maint exemple. Nous l'accorderons bien volontiers).

Un jour,
Quant à nous dévêtir des oripeaux
De ces maudits syndromes
D'humanité -
Qui régissent encore (parfois nos lèvres, nos tumultes, notre fluctuante main, une idée de la mort, un train, notre chemin noueux, sombre de sable, une forêt,
Aux intestins de la scie enfantine de l'âme humaine)
Agitant nos multiples bras, nos yeux
Rivés au seuil des travaux d'écolier
Des bâtisseurs d'écoles
Dont les leçons nouent aux coïncidences
Un aspect de la gloire
qui est de demeurer -
En l'absence d'espoir,
Un jour,
Quant à s'y reflêter,
Brassant la nuit prochaine, agitée de sarcasmes
Inaudibles -
Proférée avec ce talent incertain par une voix
Qui ne saurait mentir -
La voix -
Un chant plaisant, un ruisseau effarent de matérialité
Compact, un jour
En nos mains, à venir
Et à le répéter
Quant à y insérer sa marque
Acharnément providentielle
Quant à nous dévêtir
Des bris d'humilité que croisent à chaque instant
NNos yeux -
Abdiquant la lumière pour en scinder les rayons

Parfois,
Le rêve de s'y pendre
Pour bâtir l'espace nécessaire à nous draper
De l'air
Du jour
Hormis (le bruit de sa respiration, l'éveil, la défection,
la revenance, un petit déjeuner devenu drame au terme de
la mutation du lait, l'absence de regard dans l'oeil, matin,
après-midi et soir, matin, etc.)
Quant à dépecer la réalité pour sa rivalité
Pour l'eau, le feu, les gaz
Du jour
Dont on ne parle pas
Dont on approche pas à pas,
Multipliant les pas en toute direction
Vers soi
Hormis
Peut-être son humanité

AFIN PEUT-ÊTRE D'ESQUIVER, APRES LA REFLEXION (INABOUTIE
POURTANT) DE L'ATTRACTION SUR SON MINISTERE ANTEDILUVIEN
ET D'UNE CATASTROPHE EN ELLE-MÊME, UNE MODERNE APOCALYPSE PROMISE, UNE NUIT, PAR L'HOMME

De l'air,
On fera notre tribunal
Du jour,
Considérant que nous n'avons jamais été
On examinera
Un rêve
Quant à l'eau, au feu, aux gaz
De notre humanité,
Qu'ils se dissipent - nous avons connu
Leur liberté.

La nuit à peine parue, le ciel s'éclaircira.
Nouveau mot d'ordre : "Glissons sur le temps,
Innocentés, nous méritons la bonhommie de sa physionomie,
Nous qui sommes pluriels, nous ne voyons jamais le jour
S'il s'en vient, se revient -
Nous ne nous connaissons, animaux arriérés,
Qu'au lendemain de notre inhumation.

Le jour
Distillant sa lumière
On découvrit vraiment ce qu'étaient l'eau,
Le feu, le gaz,
Nos jeux -
L'inspection minimale
N'ayant pas abouti
Le jour
Que nous avons choisi
Pour évader en l'immobilité
La masse lasse de nos âme
Entre divine confection et animalité
Mérite seul le blâme
Igoré, proféré
Par les méandres de la scène
Où ressuscite notre drame."

Le soir
N'a pas encore paru
Mais il viendra
Son spectacle liquide
- Négation du soi, amputation -
Pourra se résumer
A ce rideau intact,
Ensanglanté.

En été sur un lac
est le moment de notre connaissance
puis : nous avons voyagé
nous avons renoué avec les anciennes traditions
païennes
nous avons marché longtemps
la Biélorussie alors n'avait ni routes ni industrie
Vous n'aviez pas encore ce nom tordu
je ne veux pas m'en souvenir, il n'était pas si long
un germe, une syllabe : ce n'était pas un nom
il vous mangeait, je ne puis me le rappeler
il était quadrillé alors, c'était votre visage
avec des traits -- que je puis dessiner
partout, avec des couleurs acariâtres
dans la glaise et je me remémore tout de votre visage de vos attitudes
vous n'habitiez ni très loin
ni vraiment à côté --- en moi, voilà où je devais vous trouver
un musicien -- sans nom -- mille Ornette Coleman
dans une salle de deux mètres carrés
à l'époque où il fait si tiède
plutôt tiède
vous aviez alors
de vastes ressources de chaleur, la combustion
était assuré par les soins
de votre vrai vagin
où je trouvai refuge
en regardant à travers la fenêtre
de vraies neiges, tout le long
d'un été mitigé, polaire
calme sans ces charmes.

Les météorologues jouent souvent ce temps
le lait, un lait crémeux
Autrefois même ici on jouait souvent
Et l'on dépassait bientôt l'heure
On en riait : aujourd'hui les gouttes nous distraient
Ou joue : la goutte
tombe : premier d'entre nous
Et il se laisse aller
Par ce temps misérable (un temps
de chien), il se laisse porter
Les bras du vent rejouent souvent
Cet air : si pur, il nous caresse puis : nous calomnie
Mais nous dormons alors. Le bruit de nos sommeils
Parvient --- aux oreilles du temps. Puis, éveillés :
Il les rejoue -- pour nous -- car tout
Lui laisse un goût amer et androgyne. Rien ne reste,
Lui demeure : par chacun
Et la parole (par
la double joue
du jour).

Les strates de la nuit peuvent paraître claires !
Le linceul sous lequel s'est replié le jour n'a pas de forme, pas de teinte
-- un tissu filandreux, entrouvert
où se dessinent comme d'un seul trait
d'éclatants signes d'on ne sait quel ciel sans dieu,
sans loi,
-- étendue mitigée, surface fade où naissent nos drames
où se calculent vos naissances
où se réjouissent vos orgasmes
où se décide ce qui vous trahit
ce que vous trahissez

Celui qui dresse la tête : celui-là est spectateur mais
voici un autre pour l'applaudir -- spectateur aussi
celui qui s'enfuit, chose vue, et celui qui photographie
ébats et adultères de nos deux rivaux
se confondront bientot dans l'étendue des strates
de la nuit --- qui les nie --------- petit à petit..

Note sur le tracé des lignes

Revenez-vous jouer le jour
poser la question de l'éternité
croiser vos vagues, retourner l'étang ?
revenez-vous ? Etes-vous différents de ce que vous étiez ?

Revenez-nous
au point où vous vous étiez évanouis
jouer
au quotidien nous vous déléguerons
notre passion

Un coucher de soleil
toute ma main s'effondre
une lumière
c'est notre seuil, mon histoire s'y inscrit

L'éternité
ce n'est pas pas une chaise non
et ce n'est pas un arbre
nous n'avons pas les paupières fermées
nous n'avons pas les lèvres closes

Revenez
au point où nous nous sommes apaisés
avant, après
nous n'avons rien vécu

Esquisse d'une ligne

Les nuages sont comme des rideaux ce soir. On a beaucoup de peine à soutenir les flux et les reflux de leurs laves. Même calmes, elles paraissent furieuses de ne jamais s'atteindre.

Ce bruit, que le ciel exacerbe, proviendrait aussi des voitures. Distantes, elles se laissent trahir par une série de remparts que l'on doit longer pour quitter la ville. Il se meut à travers les murs des maisons, toutes vides ici. On ne s'arrêtera pas en chemin, mais on se préoccupera de ralentir, sensiblement.

Le commencement, alors, paraît
dangereusement proche.
Inversé. On
suppose, on traque
le lieu. On a tourné la tête.
On s'exclame.

« Nous nous sommes déjà rencontrés.
Où était-ce ? J'oublie presque toujours
les noms de lieux...

Le lieu,
C'est un amphithéâtre, c'est certain.
Mais quel est votre nom ?
Vous a-t-on vu sur le programme ? »

Digression sur les lignes

Tu seras - ce qui ruisselle vers sa source
Qui rencontreras-tu ainsi ?
Mais longuement Et lentement Vous dînerez
Echangerez

« Depuis combien de temps nous observions-nous ? »

(le temps
 que tu aies ajusté ce fruit
 que tu l'aies porté à ta bouche)

traversant également ma main
et non seulement elle)

Tout vibrait à ce moment
Ouvert avec calme.

« Pas un atome, on le
Sentit,
        ne resterait ouvert »

L'espace ! relégué au rang
de bibelot...
(à présent, ma main tremble)
(tout devrait se replier ainsi)

Gouttes d'eau
Chacune assume une fonction
qui lui confère une importance spéciale

« Nous nous sommes déjà connus
je le crains -- et
nous nous reverrons --- c'est assuré »

Déjà plusieurs.

Cette continuelle ligne qui m'observe la suspendre
à son ombre affiliée à mon nombril
en lequel il me fut possible d'observer
comme une ligne m'obligeait à transvaser
un noeud de sinistre équation !
sa poudre des pavés aux mares qui les noient.

« Il était un chemin irrémédiable ».
Et sinon ?
Dans un moment proche à résorber.

« Extraire le tissu de l'attraction des chairs
sur lesquelles elle s'éprouve

avec grand bruit, en des lieux toujours clos
impénétrables, vénérés. »

Ainsi s'observe soustrait d'elles-mêmes
si omniprésentes le tracé des lignes.

A moins que, cherchant à les mettre au jour,
on les ait liquidées
mais le goût de leur sang même semble
un léger jubilée.
Qu'on le compare au fardeau des semences
qu'on n'a pu verser.

Si la radio n'annonce rien
qui connaîtra la vérité ?
Qui sait qu'il y aura bientôt
la guerre --- j'éclaterai
d'un jour à l'autre ---
inscrite dans mes gènes
comme si c'était les siens
je ne me contenterai pas d'histoires d'amour
j'ai faim --- et bientôt les informations
me décevront : je connais la nouvelle
mais le présentateur ne voudra jamais l'annoncer
j'ai fait un rêve
il m'est donné de vivre chaque nuit
la fin
telle qu'on l'imagine
ici
de grandes colonnes de lumière s'élevant
ne nous atteignent pas, pénètrent d'abord l'air
et nous comprenons l'air, si fade :
il nous dévore ensuite
des amants sont confondus
ils se regardent, rien ne les protège
vivants, vous irez sur le front
vivants, vous êtes mes alliés
je ne me contenterai pas de vos histoires d'amour

Le sang (la nappe)

- Qui êtes-vous ?
- Je suis le sol (de ta mémoire). Tu ne me connais pas.

.....

Une pluie de regards
tous transformés
vous cerne
- Vous fuyez ?
(votre jeu
rien ne l'interrompt)
- Vous dîtes...
« Je ne suis pas une larme
jetée par un arbre »

Ce que vous
êtes.

Et vous gardez les bras levés
vous voudriez soutenir tout ce
ciel encombré
mais bientôt ces immeubles s'effondrent
et des yeux s'émancipent
vers vous

Votre rôle vous fut
imparti
d'un nombre général
restreint -

(Pas au-delà du corps matériel
grossier.)

Nous qui sommes en guerre, nous vous invitons
la paix ! nous nous sommes destinés à mourir
par la faim ou de la main
néante de nos frères que nous découvrons
plus bas dans les feuillages
la flaque qui nous séparait n'était ni imputable
à notre sang ni le fruit de la terre
les massacres auxquels nous nous serons livrés
n'existent pas ! mais nous participons tous
d'un même rêve déséquilibré, entier,
modérateur.

Niant la responsabilité de l'exercice militaire,
même si nous avons réellement vu chaque tête tranchée
le désir nous atteint : la seule loi qui régisse
durablement nos perceptions est la suivante : je
te tue donc tu es mort : peut-être inconsciemment,
cela équivaut ---

Et nous avons en cela goûté au bonheur, au seul
mais nous ne déterminons encore rien et nous ferons
notre possible, nous le réduirons : l'erreur
ici n'est pas d'imaginer mais au contraire,
nous ne nous délivrerons pas ----------

La mer est ici noire et là-bas rouge,
vous savez

Mais les dorures derrière l'horizon
confondent nos ornières

La cécité est apparente, certes
Notre faim, égale

Un tournoiement indécis, vacant, nous rend
heureux, malheureux,
loin ---

L'oraison de la mer n'est pas finie
Le temps ne passe pas, ici
Vous l'ignorez -

L’heure idéale est née -- de son propre dévêtissement.

-- Tu imagineras peut-être la forêt,
les exactions des chiennes branches.
.
Ce n’est ton derme qui se joue à s’en rendre malade :
vers minuit, tu cours -- tu t’embrases !

Nul plongeon de ce battement
mais tu devrais te rendre à l’évidence :
Il n’y a pas, minuit acheminé, de découverte de ta réalité

Parce qu'il y a des choses cachées, d'autres
qui ne se voient pas
Qui font tout pour ne pas se voir
Des odorats qu'on a mutilés, maîtrisés
Il y avait des fresques à sentir
Fresques spéciales, tout est agréable

Tel avant le chant du coq au crépuscule
Des idées du printemps
Le premier tableau tombant est une tuerie somniaque
Eveillé plusieurs fois, dénuant l'impression
Du défi que le rêve m'a porté
Un regard sur moi-même

Un bruit

Refuse-toi au bras qui t'a vieilli... le seuil de l'âme du regard.

Dans une nuit pour laquelle on n'a d'yeux
se précipite un cheval de hasard
le sillon est ton sang et ne regarde pas
ce que soumet ta défection attends

tu n'as donc plus de perceptions
pas une chaise cependant qu'on t'ait offerte
mais un moment et pas un meuble que tu sois
la nourriture à même le sol est un calvaire

le champ a sanctifié le compromis
entr'aperçus toi et le monde se sont mis
d'accord : ont résonné puis se sont tus
ne reste qu'un tapis mouvant de ruines

Le misanthrope et son triple
Version 2

Le postulat était celui de l'existence.

Je suis un monologue. Voici cinq ans que je n'ai parlé à personne. J'ai beaucoup de choses à dire. Certaines, que je répète assidûment et qui ne sont connues que de moi. Je ne veux voir personne pourtant, je préfère mourir avec tous mes secrets. Ce ne sont pas des secrets, d'ailleurs, pas exactement : mes paroles, chacun peut les entendre.

J'aime marcher en parlant. Je sors beaucoup. Jamais je ne cesse de parler. Des gouttes de pluie tombent, je commente, etc. Parfois, on me répond. Alors, je ris férocement. Il arrive qu'on me frappe, qu'on me demande de me taire. Je ris, tout simplement. On veut me battre à mort, oui, des gens s'y exercent presque quotidiennement. Des couteaux flottent dans ma chair blessée, les balles me traversent.

Je me moque de tout finalement car rien n'arrivera, je parle -- je commente les vaniteuses tentatives dont je suis la cible... je n'ai aucun secret, je parle -- de tout, de ma constitution physique, de mon oesophage, des neurones, de ma cervelle, de mes veines, de mon sang --

Je suis sans origine. Rien ne m'atteint.

Parfois, la pluie
s'effondre : je marche.
Un visage s'estompe, je parle
à la pluie et les gouttes
m'abreuvent m'enivrent.

Il y a l'eau.

LE TEMPS PERFORE

La parole glisse.
J'existe.
L'homme mange
Il a pour fonction de manger.
Il reste assis et mange
et boit.
Boire lui est nécessaire.
Boire, pour lui, est bien plus
nécessaire que de manger.
Mais boire ne le satisfera
pas plus que de manger.
Et boire lui sera inutile
car il est essentiellement
composé d'eau.

Etc.

LE TEMPS DERANGE

E - « Tu ne m'as jamais aimée. »
L - « Toi non plus. »
E - « Si! Moi, je t'ai aimé mais toi, non. »
L - « Peut-être, en fait, je n'en sais rien. Pourquoi dis-tu cela ? »
E - « J'ai eu une révélation. »
L - « On t'a séduite. »
E - « Non! Je n'ai rencontré personne. »
L - « Tu mens. »
E - « C'est vrai. »

/.../

E - « Que fais-tu ? »
L - « Tu ne le vois pas ? Je mange »
E - « Je vais te quitter »
L - « Du fait que je mange »
E - « Je te trouve odieux »
L - *(chantant)* « Quand je mange... »

E - « Que fais-tu ? »
L - « Ton regard - il perce »
E - « Ce corps est malade. »
L - « Le corps... »

C'est dans les dernières heures
qui précédent un conflit mondial pour lequel on inventerait
la fin du monde
que se jouent les drames les plus
intimes de la nuit.

*

Pourriez-vous essuyer mon sang ?
Vos mains sont des éponges.
Je suis vide moi et si j'existe,
c'est en vous et ma chair
n'est que de l'air balayé par
vos mains quand vous vous étouffez -

Les Essences.

Le chant
est une armoire
en une chambre aux recoins étroits et nombreux.

Des strates de poussière, appartenant à des âges distants
les uns des autres,
se partagent ce royaume sans aspect.

Un rire,
(et l'on jugea ses hauteurs cruelles et
définitives !)
bénéficie d'une existence plus dense,
reconnue par le tribun et enviée de tous !

Tous
paraîtront sans durer, à la limite de la réalité.
Ils se sauront -- une parcelle dont l'enveloppe seule serait
transmissible.

Ici comme là-bas, des gens ne pensent qu'à une chose mais ils ignorent laquelle, qui est de fuir - et comme là-bas, des gens d'ici s'en vont.

Qu'il n'y ait pas de place pour eux sur les routes, que les routes soient impraticables, cela ne les empêche en rien mais ici le ciel brûle et pas, paraît-il, là-bas - n'existe pas, au contraire d'autres lieux dont on parle. Ici, la terre se meut plus qu'ailleurs - sous le coup des bombardements mais on les entend si mal !

On en viendra à les confondre avec l'ensemble de cette population égarée, restée finalement sur le bord de la route.

Notre incapacité est versatile. Nous ferons un pas et puis nous oublierons, déniant toute faculté de fuite. C'est ainsi que nous serons sinon victorieux, du moins malades.

On nous excusera, nous sommes morts, on nous dira presque le contraire. Nous autres morts avons ce droit.

On ne comprendra pas qu'il y avait un endroit où la route, réduite déjà à une simple ligne, se fracturait. Ces fractures, de surcroît, n'étaient pas innocentes mais aussi criminelles que nous - et nous dévisageaient en quelque sorte. Nous en sommes donc resté là (mais pour combien de temps ?)

Il y a un moment où vous doutez de votre départ : un moment où ce conflit qui vous a tant donné à perdre, ne vous touche plus. Et si l'on cherchait le sommeil ? Là-bas, dit-on, on marche et la réflexion du lieu fui ne le perpétue pas mais disperse les voyageurs en raison du soleil, de l'absence d'éléments, en avant comme en arrière.

Ici comme là-bas, on traîne. On n'ira guère plus loin parce qu'on se repose chaque nuit, parce que la vésicule a besoin de ce rythme lent; tout a besoin qu'on le rassure et ce pourtant ne peut suffire.

Il faut encore y croire. Ne pas se contenter d'être un visage tuméfié. Tous les chemins se sont cassés. Et chaque chose attend, et ce qu'on attendait aussi. La fuite, non, ne peut répondre, demanderait trop de courage.

Du suicide n'espère plus rien.
Il a déjà exacerbé le pire : a résolu
ce qui devait, n'insiste plus.
Il n'y a plus rien à détruire.
Pas un mot que tu n'aies déjà rejeté.
Pas une solution que tu n'aies esquissée.
Plus un monde à bâtir mais au contraire
explose, si tu le pouvais, reviens
commué par la chape, retiens-toi
encore car tu n'as pas le moindre champ
voué au changement, des remembrances
t'accompagnent-elles ? qui te solidifient,
non : te précèdent.

Cède.

Comme si, à certaine heure, tu en venais à t'éveiller.
une clairière fraîche, la rosée
espacent tes vêtements : et tu voyagerais longtemps
sans savoir où te mène
enfin
cette durable veille.

Séquence

Un jour, tout récemment,
un film se jouait sur les murs.
Un film sans sujet – captivant.
Une révélation, pourrait-on dire.

Je ne sus
que faire quand il s'arrêta. Je me
remémorais des scènes
-- je me débattais --
contre des ombres, pour asseoir
une absence d'action.
Mais les visions défaites s'animaient
autour de moi, au centre
et – nulle part en vérité.

Un orage tonnait
incessamment : c'était la scène
à propos, qui revenait le plus souvent,
toujours plus calmement,
altérant ma notion du temps
m'infirmant de mes sens.

En peu de temps : tout
s’arrêta.

A l’instant.

Le jour
s’arrêta dans sa chute
puis
cessa de se lever.

Le grand été nous lia
à nos yeux : nous éleva.

Mais : voici l’extase
extérieure (la fenêtre
se ferme) d’eau
de pluie... de fraîche
luminosité -- à

l’aube
un instant -- on voit
tombe -- puis :
le soir
la viole la dévore

Le soir
(rapace assuré
immobile) comme un
tissu -- se traîne
blessé et dans le sang
de sa victime.

Puis, il pleut : au creux
de ma main, un ciel
et une grande avenue (mais ce n’est qu’une
ondée) roulée de passages
restreints : la chaussée draine
de petites pièces
d’une monnaie qui ne vaut guère
rien, mais qu’on admire
au creux du temps qu’elle a mangé
et de la terre qui l’a abritée
des spasmes de l’asphalte.

*

En dépit des façades, du bruit, de la bousculade, on reste. Tout le monde veut voir le creux. La nudité effraie, attire.

Comme on s’exalte, il devient authentique. Et par là même, il acquiert un certain brillant, un brillant qui m’occulte tandis que la ville s’incendie -- un immeuble s’effondre, un autre s’avance vers nous.

Avec ses étincelles, ses colonnes de fumée, on le prendrait pour un gendarme ou un démiurge -- il manipule des milliers de gens -- autour de moi, sans cesse de nouveaux, qui regardent chacun très peu de temps et puis repartent.

Je les aime de moins en moins, j’ai de plus en plus peur de ce que je vais subir -- un viol -- de la réalité qui suinte de mes veines -- d’une main vivante et pleine (un arbre, en vérité, comme ce qui borde l’avenue, à la mesure de la vitesse à laquelle je suis dépecé).

Ces gens
ne se soucient en aucun cas de moi :
ils me marchent dessus
et peut-être ils m’entoureront
ils ne le sauront pas car ils n’ont pas
l’oeil simple qu’il faudrait pour me connaitre
sous la pluie, ils savent simplement où ils doivent
aller – et m’emmener –

Préhension.

Le doigt se devait donc d'enfreindre.
Le doigt nuit à tout.

Si souple, il nous soumet, objets
et l'esprit a son doigt et le corps
en a plus : oui, des milliers de doigts
    se crispent contre la main
    et l'isolent des reins
    qui se scindent
    son âme

Croyez-vous que ce soit un hasard si le sexe
  mâle
  ressemble à un doigt ?

Car le sexe femelle
  n'a pas
  la forme d'une table.

En son sein gît leur progéniture
si pâle que même la transparence de la paume
humaine semble perceptible et que la vierge
page subtilement apparaît proférée
par le tracé de longtemps défini de la plume qui les a unis !

Leurs caresses
les crispent
l’un contre l’autre
côté : l’un regardant
l’autre
côté.

Hors des strates de chair et de nerf
de chaos, d’air et d’eau
de trombes de réponses nuées en d’arides questions.

Le galop est incessamment nocturne
La figure est étrangère
Le mot demeure mot ta gorge
A respiré une réalité de trop
Tu ne sais que soumettre ? Alors, vas-t'en !

Et les champs sont diurnes, ton ombre
Quémande un soleil, le soleil prie
De tous ses dards, tu n'en atteins aucun
Qu'as-tu ? Le sol de sucre d'une tasse.

On a cherché à te convaincre et enfant tu as vu
Que toute chose un résidu l'a traversée.

Pour un moment tu n'asseois plus tes perceptions.
Ô tais-toi je t'en prie quand ma chair a vécu
Il faut que tu le croies.

Enfin.

Allégorie de Giorgione

Ses yeux sont immensément clairs, ce qui donne à songer
qu'il y a un ciel déchiqueté à travers la longue plaie d'un cil
que l'on défile, regard percé de milliers de mains.
Mais, elle a les deux yeux également fermés
et c'est la seule paupière qui esquisse pour chacun
une secrète et fière bleuité qui se prolonge
en un regard qui n'observe qu'un oeil comme s'il
n'avait qu'à taire pour que tel autre disparaisse
vraiment menaçant maintenant
tandis que grondent les nuages bas soudain résiduels chargés
d'une lourde et incandescente pousssière issue -- Certainement
des urnes qui se sont fendues là-haut –
– son ventre –

Elle n'existera que le temps d'un festin arcanien qui la scindera
chienne et soeur souveraine et la transportera en un songe
s'ouvrant le plafond découvrant
pour une nuit l'ardente sphère !

Suffire falloir n'est pas ma chair
Je marche le vent souffle
Je descends un escalier et c'est comme si
je revenais de loin
Je pousse la porte et je sors
Je ne suis pas dehors je marche

Comptant tous les car cela devrait
Et cela va finir en fait je marche
A telle heure c'est certain
Il n'y a qu'à s'asseoir à regarder
Et je regarde autour de moi

Fuir désoeuvré par des ruelles
L'avenue centrale avec son hôpital
La grande mercerie charmants passants
Et chiens à l'entrée des cafés
Qui ouvrent tard le soir où j'entre

Je descends un escalier je compte
Une à une les marches je reçois
Des injures de mes voisins de palier
Disparaître épuisé n'est pas ne semble
Pas mon univers.

Nous croyons vivre - le temps
Rouge nous ronge
Des premières cerises
Nous ne croquons
Que les noyaux - nous jouons
Dans l'effroi des sirènes
Des cris - sont nos règles
Nous vous en parlerons
Et ce n'est là qu'une naissance
Ces yeux - la primeur
D'une crise
On se crispe. Il est doux
D'être assis en vos jambes
Madame, il est bon
De rester immobile et vos bras
Caressant mes parties une à une
J'en prendrai conscience
Plus tard è je veux, en premier
Lieu, savoir
Que vous me reviendrez
Nous - vieilles mères - ne pouvons
Nous quitter
En ces pleurs
Sans misère

Tasse à café, premiers périples

Car l’eau et le café demeurent
deux corps étrangers
que ne sanctifie pas mais alourdit
le sucre
    -- que ne meut pas la cuiller

la gorge qui a bu -- une jachère
qui semble battre le jardin :

nous suivons la verseuse
dans son écoulement également
réparti -- entre nous
et nos autres, nos puissants remèdes.

Procession de nos lèvres
lentes et livides comme un linceul de calcaire :
il se déchirera au contact de la tasse bouillante !

Se partagera la terre entière !

Dans le goutte-à-goutte et dans les vapeurs
du sombre sang -- de ton métier

*

Une cartouche d'encre, au sol, suivie d'une tache brune, grandissante. Aussi, je ramasse la cartouche et la regarde. Pas le moindre point de fuite, constaté-je. Sur mon doigt pourtant, comme un bubon, une goutte d'encre ronde et froide s'est posée. Je jette la cartouche. Mais - à côté de la poubelle. "Eh bien ! Elle continuera à fuir", dans l'incertain, le désordre ambiant. Mais à mes pieds, si proche de la tache qu'elle ne semblait qu'à demi, à travers elle, j'aperçois - une autre cartouche d'encre.

Je ne devise pas sur l'absence de problématique liée au suicide, j'arpente ses mots.

Pauvre, pauvre postulat ! De l'acte innaturel, en son évanescence, telle à une borne - sans ses kilomètres.

Et marcher dans la certitude d'encre émouvantes ne fait que noircir vos pieds.

Leur vision, chemins entrelacés, est en feu.

Tout est en feu.

Tasse à café IV

D'un doigt indolent je tourne
la colonne de fumée au centre
de la tasse qui ne fut pas bue
tasse que j'ai observée

encerclée par les cendres poursuivant
un chemin parallèle à la fumée
d'un clope resté sur le bord de
la table dédoublée une colonne de fumée

c'est sur la table une cartouche d'encre
sous la cartouche de l'encre se répand
une main rampe l'encre se répand
sous l'encre le doigt coule
renverse du café et
se replie

homme impossible dans ces eaux dans l'encre
fixé dans l'horaire de ton travail à
revenir demain si l'encre se répand
le café refroidit il n'est déjà plus temps
tu seras tel à ce qui ruisselle

tu te répandras j'observerai
peut-être un peu inquiet du sort que me réserve
le bureau ta main encore palpable sous la tasse
j'appellerai
qui te racontera je ne tairai rien.

une cartouche d'encre
une cartouche d'encre au sol

au sol
une cartouche d'encre

d'encre au sol
cartouche d'encre au sol

cartouche

de l'air
de l'air à la
cuillère

d'encre au sol
et la cuillère vacille
vacille s'effondre

déchire l'air
l'air s'effondre

l'encre se déverse
au sol

au sol sous
le bureau sous la
cuillère une tache
s'ouvre

Une cartouche d'encre au sol
et sur le bureau une tasse de café dont la cuillère vacille
sous la cartouche se répand
de l'encre se répand
C'est sur le bureau un tapis de cendres
au sol ce sont de grosses touffes de poussière

Sur le sol, trois blocs de sucre
l'un de sucre brun, un autre blanc
et le troisième retranché dans un coin et couvert de poussière

sur la table un paquet de cigarettes
et une boîte vide d'allumettes
quelques livres des crayons de l'eau
l'eau dans un verre sale de l'eau hors du verre

et une tasse de café
au bord dans le coin le plus éloigné le plus
inaccessible du bureau couvert de feuillets de griffons
des pinceaux et des feutres des ciseaux
et trois tubes de colle
au sol quelques feuilles froissées

et quelqu'un tourne la cuillère
repose la cuillère et la cuillère
vacille et la cuillère
la cuillère qui
vacille

La tasse de café qu'on nous a proposée n'est pas la tasse où nous avons
saigné
N'est pas la tasse que nous avons désirée
N'est pas une vraie tasse Non N'est pas
La tasse qu'on a posée sur la table devant nous
Une tasse adéquate paraît-il blanche et ronde paraît-il
En porcelaine avec des motifs dessinés dessus
Des motifs qui nous représentent paraît-il n'est pas
N'est pas la nôtre paraît-il la tasse qui n'est pas fêlée
Près du rebord et jusqu'à l'anse cette tasse qui n'est pas remplie
entièrement
Et qu'on a déplacée pour l'approcher de nous
N'est pas une tasse finale or nous sommes en phase terminale paraît-il
Et c'est pourquoi nous nous trouvons
Ici
Nous avons bien changé nous pourrions raconter des heures
Notre histoire comme tous assis en cercle autour de cette table
Tous assis à donner les raisons pour lesquelles la tasse
Qui nous a été donnée n'est pas
La tasse qu'on nous retirait au moment où

Il n’y a pas d’immortalité dans un morceau de sucre...
L’eau et le café demeurent donc
deux corps étrangers
-- ce qui me rend triste !

et la cuiller tourmente les matières irascibles
son flottement est vain : elle ne remue rien.

La main qui a servi
les gorges qui ont bu
la nappe tachée maniaquement -- d’une goutte
et la verseuse patiente de la cafetière sont
tous complices de l’anti-miracle incriminé

la tasse
la terrasse.

Il n'est de tasse de café que dans le creux du mur
qui est le seul que mon oeil reconnaisse.

Il n'est de vin que déjà bu.

Ce sont des toiles d'arachnée, plutôt que des fissures.

Pour ce qui vit :
je vois la faim et la mendicité.

Pour chaque chose dont la chair trop rouge resplendit :
je rencontre la soif.

Et rien ne me dira qu'elle se méprend.

Quant au crachat
ou épiderme
du café que j’ai cessé de boire
qu’on a cessé d’entendre.

Il protège sa vase, comprenez;
la séduction est passagère !
-- décisive
-- plénitude qui
    nous conserve sentais-tu les plis
                de sa robe glaciale ?
    comme un mot
    laissé à l’abandon par une vieille
    inoubliable conversation.

Qui refusa de boire un tel café
s’abreuva d’autant d’insomnies
des pluies
mécaniques de la
nuit -- aux rafales précises
qui frappèrent leurs yeux
et les rendirent
maladroits paralytiques débiles.

Et dans les cendres d’un café
j’observe le progrès de nos générations
sur d’autres ruines on construisait les ruines du futur
-- moi aussi, moi aussi... je voyais.

Mais ce qui est momentané
comme un mot drôle, sécrété
par l’inconscient, inconsciemment
-- puis dispersé
  appellera -- un sucre
lourd aux lèvres comme un siècle
pour épaissir la nappe de nuit
et endiguer les flots de nos clartés.

On a aucune peine à boire
la fumée acre sacre l’anxiété
l’odeur surprend au ventre
entre les tremblements du sang
et les effacements du temps.

A écouter
dans le sang ou le sentiment presque
blanc du café

la verseuse où se jouent
incessamment les mêmes
fragments d'eau matinaux

à travers la fenêtre de la
kitchenette ensoleillée
le carrelage

dans le verre lavé et
qui vient de se briser

segments de rondes
qu'on émonde

Je serai ce café
puisque je suis la civilisation
qu’il montre
à l’exception d’une maison peut-être
ma maison peut-être

Il y a de ces villes qui sont noires
et des patures qui sont vertes
et ces églises blanches qui débordent sur les routes
mais il y a une maison qui est sans teinte
où je m’enferme où je ne puis entrer
la clef est dans ma botte
dans ma botte mon pied s’est liquéfié
la tasse menaçante sous moi : je révoque la civilisation
je tourne la cuiller suicide et l’on a aussitôt conscience d’exister.

Le spectacle incertain

□

Une cartouche d’encre au sol et une tasse de café
bientôt la cuiller qui dépasse et la cendre vacille
la tache d’encre qui se forme sous la cartouche
elle se vide ainsi à côté d’un stylo abîmé

Observer qu’on s’écoule : il suffit d’un peu d’eau
d’une vie ultérieure
qui sera ce que l’homme s’est promis par l’encre
et le café qui en découle

Et mes genoux cognent le sol !
Un café qui s’écoule, une cuiller qui prie
de mes lèvres qui tombent qui tintent
comme une trompette sonnant l’apocalypse
un tas de livres dont chacun égorge son époque
abreuvée de griffons -- insignifiants
-- prise dans l’anonymat des cendres
miroir indifférencié aux portes d’un placard dans une chambre aux
habitants éteints.

J’observe d’un doigt insoucieux
une colonne au centre de la tasse
qui ne fut pas bue mais contentée,
cernant la cendre cristalline de la fumée
dédoublée par le trouble éclat
qu’imite le café
illuminé par l’encre

tandis que sur la table, un stylo abîmé
ergote et roule et tombe en laissant une trace
d’encre sur le bureau, rampant
se repliant -- le monde s’égouttait ainsi
les choses s’écoulaient

l’homme rendu impossible par l’encre
dans les eaux : il s’est promis
une course contestataire : tu suivras
la série de tes vies antérieures, éclat,
perdant ce qui ruisselle...

de cette source, cependant, tu te retiendras bien.

□

Une colonne de fumée s’évadait d’une goutte d’encre
indifférente du café qui ne fut jamais bu mais observé
tandis que l’imitait une cendre posée au centre de la tasse
une cuiller formait miroir, dédoublée par le trouble éclat
que dessinait dessous la tache l’encre déversée

l’encre rampait
des gouttes lourdes et rondes tombaient une à une
le bureau absorbait cette matière noire sans objet
or tout se replia ainsi
(j’observerai ce qui s’écoule)

En une course vers ton impossible source
tu suivras les eaux de tes vies antérieures.
Tu es ce qui ruisselle vers sa source,
ce que l’homme s’est promis par l‘encre.

Voulez-vous vraiment être cette civilisation,
savez-vous bien ce que vous faîtes ?
-- La réponse est du côté de la maison là-bas.

Parfois, dans le marc du café-- à l’aurore,
se dessine une civilisation : des villes,
des pâturages, des églises -- cela m’appartient !
une demeure -- au bord d’aucune route,
en lieu sûr -- me reste interdite...

En rêve, il arrive que je m’en approche :
on aperçoit à travers la fenêtre une ombre
vivante et muette -- traversée par l’air
dansant, résonnant puissamment, s’évanouissant
mais comme seule à vivre là -- souffle ardent !

A travers l’entrebâillement interdit à mes lèvres
ruisselant jusqu’aux premières lueurs de l’éveil
elle hésite un moment -- esquisse un mouvement
finalement -- la tasse me dire : « elle n’y est pas ! »

Le commerce que j’ai établi dans le village
où je suis né, ne me permettra pas de vivre
ici longtemps. J’ai vendu tout ce qui ne se vend pas.
La rumeur bat son plein, dehors : les habitants
sont consternés. Un sacrifice se prépare. Je m’en vais !

Un rituel dans le café

Ici le café matinal s'accompagne d'un verre d'eau fraîche
glaciale même -- dans un troquet
qui se situe à mi-chemin de la maison et du travail.
Nous sacrons de la sorte très tôt le matin
la nouvelle journée de nos jeux.

Jamais à cette heure
nous n'accepterons de boire le café
s'il n'est accompagné d'un verre où noyer nos ennuis.

Nous ne serons entiers qu'entre une tasse et un verre
et chaque perspective, comme chaque souvenir, se répartit
entre nos deux
porteurs.

Nous nous y ruinerons -- par sympathie
afin que toute clientèle sache recevoir la tasse comme le verre.
Consommateurs habitués, consommateurs momentanés,
tous nous suivrons dans nos démarches régulières.
Ils nous vénéreront.

Ensommeillés au trouble
d’une tasse de café et d’un verre d’eau
contraires.

On tournera
au centre -- dans la torpeur du café
à la recherche des reflets
qui sanctifient -- la journée de nos jeux.

On restera
des heures -- devant le café refroidi
à écouter bouillir le verre
pour nous répartir en eaux
contraires.

Un jour -- j’ai bu
du café -- la tasse
que j’ai prise m’a semblé
lourde -- et chaude
(à la limite de bouillir) :
je me suis assis
et je n’ai plus bougé.

L’image que j’avais de cette tasse
-- inaccessible et bouillonnante --
m’a surpris ; je fus fasciné,
la civilisation s’ouvrait à moi
-- et je n’entendis pas
ce que j’étais -- de l’univers.

Comédie indécente

□

La tasse qu’on nous a confiée
n’est pas la tasse où nous avons saigné
et sangloté. Ici résident nos mauvaises fèces.

Dans l’antichambre où l’on plonge le sucre
il n’y a pas de solution.
Tout l’être se segmente entre les lèvres du buveur.

Et la cuiller si on la tourne -- l’eau
s’écarte, se replie sur elle-même, ce qui apparaît
comme une comédie aux parois
    jamais raides
    malléables
    jamais inflexibles
    toujours autres

□

Laquelle existe, au fait ?

La tasse qu’on nous a confié
nous n’y avons pas saigné
nous avons saigné dans une autre tasse
On a tenté de nous faire croire quelque chose
quelque chose de faux ; la tasse n’était pas la même.
Dans les deux cas -- le sacrifice était peut-être vain.

□

La tasse qu’on nous a confié n’est pas la tasse où nous avons saigné
là seulement résident les produits de nos défécations --

Dans l’antichambre où gît le sucre ne repose pas de création.

C’est la cuiller qu’on tourne -- et tourne sans effet
l’eau s’écarte et le café se trouble mais la cuiller n’y est pour rien.

Indécente police, intestins sans parois.

□

Riante urine que tu passes au filtre du café
afin de retrouver ton unanimité
perdue dans l’eau achetée à bas prix
à l’écran d’un évier qui n’était pas le tien.

Tu ne peux t’avouer le charme de l’inimitié.

Tant de tes ombres rejaillissent dans les cendres
des eaux que tu puises dans ta sexualité
rendue à l’électricité d’indispensables
rêveries qui t’incitent chacune
à te défenestrer ô protection de ce qui doit être absolu.

La civilisation te rendra évidentes
les dragées du mal commis sous des aveux enfouis.
Sache muettes les miettes qui te restent des Arcanes
de la Science dont tu es l’Archange
né de la certitude d’invalides conjonctions.

Tu es la chair de la crucifixion.

Il n’est de réel mur que dans la tasse de café
où je puis boire sans jamais me disperser
mais dont le grain resté à la surface
-- m’interdit l’entièreté.

Or cette tasse n’est qu’un résidu
d’une vie antérieure et m’est déjà connue
parfois peut-être ai-je pu l’avoir bue.

Je connais cette moire, j’ai déjà lu dans ces fissures
ce sont des toiles d’arachnées et j’ai levé les yeux
qui ont inscrit au ciel de pareilles fissures
je les ai gravées sur ma fenêtre -- ouverte jour et nuit.

Les granulés auxquels je m’agrippe à présent
m’enjoignent à gravir un escalier : pour ce qui vit
-- et me mendie des parcelles d’esprit :
je dessine une faim inaltérable -- on connait l’eau.

Pour chaque chose dont la chair trop vive resplendit
j’esquisse un espace intangible
j’esquisse une soif inaltérable -- et drappe ma méprise
dans les eaux de la mysticité.

Nul ne pourra me contredire.

Et sa chair est la quintessence de la chair car sa chair est son sang
et chacun de ses mouvements isole et plaque un mouvement plus vaste
mais qu'il ne mapîtrise pas car on ne le maîtriserait pas
car s'écoulant il préserve sa force d'attraction -- le champ aimanté de sa
discrète cognoissance.
Il opposerait des cadavres sans cette attraction spéciale -- or il ne représente
pas l'opposition.

Sa chair n'est pas une simple vague : il se répand contre vents et marées
et ne se heurte à rien mais épouse les formes qu'il rencontre.
Les plus stridentes, il s'effondre sur elles, parlant d'elles, avec un long regard
de moquerie en coin.
Et car tout spectacle est en lui -- il rit -- il marche constamment sur le bord
impossible de la scène qu'il éclaire secrètement.

En dépit de l'obscurité qui règne à sa surface -- un tintement le fait savoir --
rien n'échappera à sa lucidité. On garde les yeux clos à ce moment.
-- Il est possible qu'on dise voir pour vous !
Rien n'apparaît simple ici. -- Impossible de poser deux choses côte à côte.